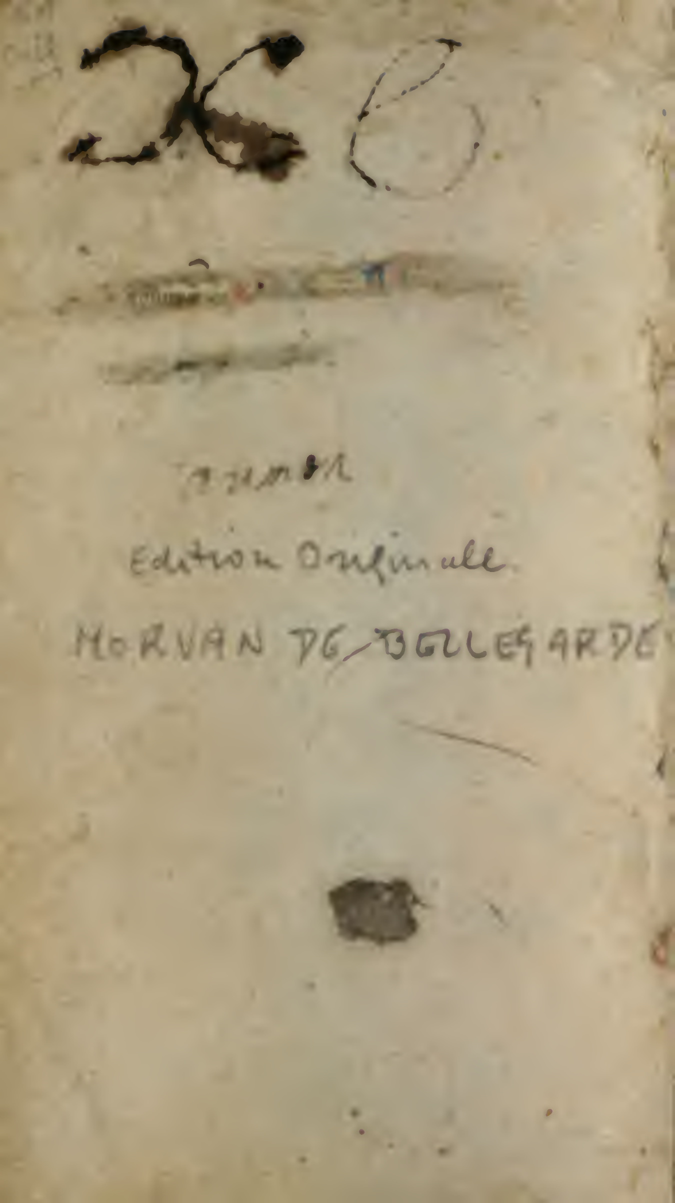



CHESHIRE


1 BELLEGARDE (Abbé de). Lettres curieuses de littérature et de morale. Paris, Guignard, 1702, in-12, veau anc. (Rel. frottée. — Qq. petites taches).



Edition Originale
MORVAN DE BELLEGARDE

# LETTRES CURIEUSES DE LITTERATURE, ET DE MORALE.

## AVIS DU LIBRAIRE.

J'Ai imprimé du même Auteur, une cinquiéme Edition augmentée, *Des Reflexions sur le Ridicule, & sur les moiens de l'eviter ; où sont representez les differens caracteres, & les mœurs des personnes de ce Siecle* ; comme aussi une seconde Edition augmentée *des Reflexions sur la politesse des mœurs, avec des Maximes pour la societé civile*, & une troisiéme Edition *des Modeles de Conversation pour les personnes polies*, augmentée *d'une Conversation sur les Modes* : Ainsi l'on peut s'assurer que dans ces trois Livres on y trouvera des Maximes tres-utiles, & qui pourront apprendre ce qu'il faut faire, ou éviter, pour réussir dans le commerce du monde.

Il a mis encore au jour la suite des *Sentimens que doit avoir un Homme de bien sur les veritez de la Religion, & de la Morale*, contenant *Les Livres Moraux de Salomon* ; où sont renfermées *les Maximes de la Sagesse divine, avec les Devoirs de la Vie Civile* : Ouvrage utile à ceux qui sont destinez à instruire les Peuples, aux Religieux & Religieuses, aux personnes qui travaillent à se sanctifier, *& même aux Gens du monde*, qui ne sauroient se donner la peine de lire de longs chapitres sur des matieres de Dévotion, soit que leurs affaires, ou leurs emplois ne leur en donnent pas le loisir.

Je viens aussi d'imprimer du même Auteur des Pensées Chrétiennes en forme de Meditations pour chaque jour du mois.

# LETTRES CURIEUSES

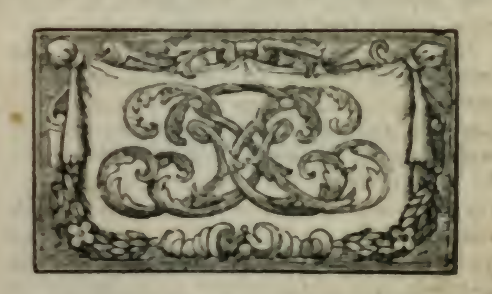


DE

# LITTERATURE,

# ET DE MORALE.

*Par M. l'Abbé* DE BELLEGARDE.



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez JEAN ET MICHEL GUIGNARD, devant la ruë du Plâtre, à l'Image Saint Jean.

M. DCC II.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*



A

SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME

LA DUCHESSE

# DU MAINE,

SOUVERAINE

DE DOMBES.

ADAME,

*Tout le monde connoît le goût & le discer-*

*nement, que vous avez pour les choſes exquiſes, & pour les belles-Lettres: Au milieu du tumulte, & de l'embarras de la Cour, vous ſavez trouver le tems de vaquer à la lecture des bons Livres, & de vous derober à l'aſſiduité des Courtiſans, pour goûter les douceurs de la ſolitude. On peut dire,* MADAME, *que votre Palais eſt un azyle, où les Muſes ont trouvé une retraite; & que votre*

*exemple ſuffit pour juſtifier toutes les femmes du reproche qu'on leur fait aſſez ſouvent, qu'elles ne ſont nées que pour la bagatelle. Elles ont les mêmes diſpoſitions que les hommes, pour tout ce qu'il y a de plus relevé & de plus ſublime, & peut-être les ſurpaſſeroient-elles, ſi l'on prenoit le même ſoin de les cultiver & de les inſtruire: Mais la molleſſe où l'on éleve les femmes de qualité; l'oiſiveté, où on*

*les laiſſe; les plaiſirs qui les amuſent, les petits emplois, à quoi on les occupe dés leur enfance, tout cela étouffe leur vivacité, & fait qu'elles s'affligent moins de l'ignorance où elles vivent. Autant que je l'ai pû, j'ai défendu leur bon droit, & j'ai montré par toutes ſortes de raiſonnemens & par l'experience, que les femmes ſont capables de tout, comme les hommes; qu'elles ont plus de penetration, plus*

*de feu, plus de talens naturels, & qu'elles iroient plus loin dans la recherche de la verité & dans les nouvelles decouvertes, si on les abandonnoit à leur genie, & si on vouloit les seconder. Si mon entreprise est agreée de V. A. S. je me trouverai trop païé de mon travail; & cette seule approbation suffira pour donner du relief à mon Ouvrage. J'avois besoin d'un exemple pour appuier mes raisons, &*

*pour montrer que les femmes ne cedent point aux hommes, par le merite du cœur ou de l'esprit. Je l'ai trouvé cet exemple vivant dans V. A. S. Le glorieux sang dont vous sortez,* MADAME, *n'est pas moins fecond en Heroïnes, & en Femmes illustres, qu'en Heros & en grands Hommes. Je n'ai ni assez de genie, ni assez de présomption pour entrer dans ce detail, ni pour oser toucher à une matiere si sublime:*

*Mon unique dessein est de vous offrir mon Ouvrage, pour vous marquer mon zele, & la profonde veneration avec laquelle je suis,*

MADAME,

*De V. A. S.*

Le tres-humble, & le tres-obeïssant Serviteur, l'Abbé DE BELLEGARDE.

## AVERTISSEMENT.

IL n'eſt pas neceſſaire de faire une longue Préface pour expliquer le deſſein, l'économie, le ſujet de cet Ouvrage, les matieres qu'il contient, & l'occaſion qui l'a fait naître. Les Lettres addreſſées à l'Auteur ſont autant de Préfaces particulieres, qui font voir d'un coup d'œil ce qu'on va lire dans les Réponſes. On y voit d'abord, qu'une Dame de la Cour, qui aime à lire, & qui a du goût pour les belles-Lettres, ſe voïant obligée de paſſer quelques mois à la campagne, pour embellir le Château d'une Terre qu'elle a auprés de Paris, en craignant de s'y

ennuïer, s'avisa de demander à l'Auteur quelques reflexions sur des matieres qu'elle choisit elle-même, & qu'elle crut propres à l'amuser, & à la divertir, au milieu des Manœuvres, des Peintres, & des Vitriers, qui travailloient dans sa maison. La personne pour qui ces Lettres ont été écrites, & qu'elle regardoit d'abord comme un pur amusement, est persuadée, qu'elles peuvent être de quelque utilité, & que les sujets que l'on y traite, ont quelque agrément: Elle a souhaité qu'on les rendist publiques, en les faisant imprimer; croïant que la matiere de ces Lettres est toute propre à entrer dans les conversations des personnes polies. On a remarqué dans les *Reflexions sur le Ridicule*, que

la raiſon pourquoi les femmes aiment tant à parler, c'eſt qu'elles ne ſavent rien: Cette maxime, qui paroît d'abord un paradoxe, eſt cependant tres veritable: Comme elles n'ont rien dans l'eſprit, tout ce qui frappe leurs ſens, les occupe, & devient la matiere de leurs entretiens: Ce qu'elles voïent, ce qu'elles entendent, ce qui les environne, leurs joïes, leurs chagrins, leurs affaires domeſtiques, dont le public n'a nul beſoin d'être informé, leurs intrigues, leurs querelles, ſont pour elles des fonds inépuiſables: Pourvû qu'on ne parle que de bagatelles, elles ont toujours de quoi fournir à la converſation: Au contraire, les perſonnes qui ſavent beaucoup, & qui ont la tête remplie de faits,

d'évenemens, d'histoires, & de mille choses curieuses & recherchées, ne se hazardent pas si aisément à parler; ce qui se presente d'abord à leur esprit, ne leur paroît pas assez considerable pour être débité dans une compagnie de personnes choisies; ils aiment mieux garder le silence, que de dire des choses triviales. Les Dames pourront donc trouver dans ces Lettres de quoi s'entretenir avec quelque sorte d'agrément; afin de n'être pas obligées de parler toujours de juppes & de manteaux, de la pluïe & du beau tems, & de mille autres choses frivoles, qui ne meritent ni d'être dites, ni d'être écoutées. Il ne faut pas aussi faire le savant en conversation; ceux qui préparent tout ce qu'ils

doivent dire ; ces gens tout paitris de phraſes, & de jolies expreſſions, ennuïent ſouvent avec leurs tours ſi recherchez; il faut ſe laiſſer aller au torrent, & parler de ce qu'on dit; ſans tirer la converſation par les cheveux, pour la faire rouler ſur ce que l'on a appris de memoire. Cependant quand on a quelque choſe de bon à dire, il en faut faire part ſans façon à l'Aſſemblée pour la rejoüir, ſans craindre de paſſer pour Pedant. Les ſujets que l'on traite dans ces Lettres, l'Hiſtoire, les pieces de Theatre, & les autres matieres conviennent aux perſonnes de qualité, qui aiment à dire & à entendre des choſes raiſonnables.

## *APPROBATION.*

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit, intitulé : *Lettres de Monſieur l'Abbé de Bellegarde à une Dame de la Cour, qui lui avoit demandé ſon ſentiment ſur pluſieurs matieres curieuſes de Litterature & de Morale*, dont il m'a paru que l'Impreſſion ſeroit utile & agreable au public. Fait à Paris ce 16. Juillet 1701.

LAMARQUE-TILLADET.

## *EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.*

PAR Privilege du Roy, donné à Verſailles le 31. Juillet 1701. ſigné LE COMTE: Il eſt permis à JEAN GUIGNARD, Libraire, d'imprimer *Les Lettres du Sieur Abbé de Bellegarde à une Dame de la Cour, qui lui avoit demandé ſon ſentiment ſur pluſieurs matieres de Litterature,*

&c. pendant *six années*; à compter du jour de la datte des presentes ; avec défenses à toutes personnes d'en vendre de contrefaits, à peine de quinze cens livres d'amende, & de confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi qu'il est plus au long porté par lesdites Lettres de Privilege.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le* 7. *Decembre* 1701. Signé PIERRE TRABOÜILLET, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 7. Janvier 1702.

## LIVRES NOUVEAUX *qui se vendent chez le même Libraire.*

OEUVRES Posthumes *de M. le Chevalier de Meré*: De la vraye Honnêteté, de l'Eloquence & de l'entretien ; de la délicatesse dans les choses, & dans l'expression, le commerce du monde, *Reflexions* sur l'éducation d'un Enfant de Qualité, *Dissertation* sur la

Tragedie ancienne & Nouvelle, dédiée à ſon Alteſſe Monſeigneur l'Abbé de Soubiſe, un volume *in douze*, 2. liv.

DE M. DE VAUMORIERE.

Lettres ſur toutes ſortes de ſujets, avec *des Avis* ſur la maniere de les écrire. *Troiſiéme Edition*, augmentée d'un grand nombre de Préceptes & de Lettres, 2. vol. *in douze*, 4. l.

L'art de plaire dans la Converſation. *Quatriéme Edition augmentée* de deux Entretiens, l'un ſur le Jeu, & l'autre ſur le Genie & le propre caractere de la plûpart des Dames, *in douze*, 2. l.

DE M. LE CHEVALIER DE VILLEMIN.

Le parfait *Homme de Guerre*, ou l'idée d'un Heros accompli. *Avec la maniere* dont on doit élever les jeunes Seigneurs que l'on deſtine à la profeſſion des Armes; *& une Inſtruction* d'un Pere à ſon Fils qui entre dans le ſervice. *Dédié* à M. le Marquis de Chamilly, Lieutenant General des Camps & Armées du Roi, & Gouverneur de Straſbourg, *in* 12. 36. ſ.

# TABLE
## DES LETTRES



# LETTRES CURIEUSES DE LITTERATURE, ET DE MORALE.

---

*LETTRE D'une Dame de la Cour à M. l'Abbé de Bellegarde.*

MONSIEUR,

Il eſt bien vrai, que les gens qui n'ont rien à faire, ne peu-

vent ſe tenir en repos, ni y laiſſer les autres. Quoique la vie que nous menons ici, ſoit aſſez tumultueuſe, & qu'elle paroiſſe fort agreable, nous trouvons encore le temps de nous ennuïer. Dans cette deſoccupation il nous a pris envie de lire quelque choſe de nouveau. Aprés avoir cherché long-temps les ſujets, qui nous feroient le plus de plaiſir, & qui ſeroient plus capables de remplir le vuide de nôtre temps, & de nous deſennuïer, nous nous ſommes arrêtées *ſur le bon goût.* Nous avons auſſi déliberé quelque temps ſur la perſonne, que nous choiſirions pour nous écrire quelque choſe ſur cette matiere. Comme je ne veux point vous flater, je vous

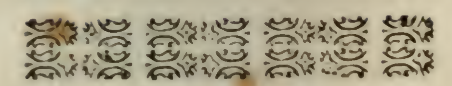
dirai ſans façon, que le hazard tout pur en a decidé. Nous liſions, ma ſœur & moi, à une grande Princeſſe qui nous honore de ſon amitié, & dont nous reſpectons infiniment le rang & le merite, les Reflexions que vous avez faites *ſur le Ridicule*, & *ſur la Politeſſe*: Nous ſommes convenuës toutes trois, que vous étiez l'homme que nous cherchions. Ecrivez-nous donc quelque choſe *ſur le bon goût; ſur le goût dépravé; ſur les moïens de le régler; ſur les differences des goûts & des caracteres, & d'où vient cette difference.* Nous ne vous demandons point une Diſſertation raiſonnée, & dans toutes les regles de l'Art; car nous ne voulons rien qui nous applique; nous ne cherchons

qu'à nous amuser. Traitez ce sujet d'une maniere aisée, par des reflexions détachées; nous ne nous soucions pas de l'arrangement. Au reste ne vous parez point d'une fausse modestie; une Princesse qui souhaite quelque chose, veut être obeïe; n'alleguez point d'excuses, car je n'en recevrai aucune; quittez tout pour faire ce qu'on vous demande. On souhaiteroit d'avoir cela dans trois semaines pour nous divertir pendant le voïage que nous allons faire. On m'accuse d'être impatiente; il est vrai que je le suis au souverain degré, jusqu'à en être incommode à moi-même, & à mes amis: J'aime mieux convenir de mes défauts, que d'être refusée; car afin que vous

le ſachiez, j'ai donné ma parole à la Princeſſe, que je vous engagerois à faire ce qu'elle ſouhaite; ainſi tirez-vous d'affaire le plus promtement & le mieux que vous pourrez: je vous remercie des livres que vous m'avez envoïez; ils m'ont fort amuſée; je crois que je vais devenir philoſophe, car je trouve beaucoup de goût à lire vôtre Traduction d'Epictete, quoique ſa morale me paroiſſe fort auſtere. Adieu Monſieur, je ſuis

Vôtre tres-humble ſervante la Marquiſe de . . .

*A Verſailles le 2. jour de Mars.*



# LETTRES DE M^r L'ABBE' DE BELLEGARDE,

*A une Dame de la Cour, qui lui avoit demandé quelques Reflexions sur le bon Goût.*

MADAME,

JE vous avoüerai avec beaucoup d'ingenuité, que je ne me sens nullement capable de satisfaire sur le champ, à ce que vous voulez absolument exiger de moi. Je ne suis point accoutumé à faire des *im-*

*promptu* ; & quoiqu'il ſemble que j'écrive d'une maniere aiſée, & avec une grande facilité ; il eſt vrai cependant, que ce que je donne au Public, me coûte des ſoins & du travail.

Pour vous en convaincre je vous dirai, Madame, qu'avant que d'entreprendre un Ouvrage, je lis exactement tous les Auteurs qui ont travaillé ſur la même matiere, anciens, modernes, Grecs, Latins ; je les parcoure tous, pour me remplir l'eſprit de penſées, qui aïent quelque rapport au ſujet que je veux traiter ; c'eſt la methode que j'obſerve, quand je veux écrire ; de ſorte que me trouvant maintenant à la campagne pour rétablir ma ſanté, n'aïant

aucun livre, & n'étant point même en etat d'en lire avec quelque application ; je ne crois pas pouvoir réüſſir dans ce que vous m'ordonnez. Voilà, Madame, des excuſes qui ſeroient legitimes, ſi vous vouliez vous païer de raiſons. Mais vous dites d'un ton imperieux, que vous voulez être obeïe promptement, & que la Princeſſe qui vous a engagée à m'écrire, n'eſt pas accoutumée à des refus : A cela je n'ai pas le mot à dire ; je vous obeïrai, Madame, j'écrirai au hazard ce qui me viendra en penſée ſur cette matiere, ſans obſerver une méthode exacte, ni une grande regularité ; ſuivant la maniere libertine, & le même deſordre qui paroiſt dans les

Reflexions que j'ai données *ſur le Ridicule* & *ſur la Politeſſe.* Si cela vous ſatisfait, à la bonne heure; ſi vous n'étes pas contente, je vous prie au moins, Madame, de me tenir compte de mon obéïſſance, & du dévoüement aveugle que j'aurai toûjours pour tout ce qu'il vous plaira m'ordonner.

Vous l'avez ſouvent entendu dire, Madame, qu'il ne faut point diſputer des goûts: on repete, à tous momens, cette maxime ſans ſavoir bien préciſément ce que l'on dit. Pourquoi n'en diſputeroit-on pas, puiſqu'il y a tant de goûts bizarres & dépravez, & tant de ſottes gens, qui ne décident que de travers, & qui prennent toujours le mauvais

parti ? Je crois, Madame, que vous n'étes pas trop perſuadée de cette maxime triviale, puiſque vous ſouhaitez avec tant d'empreſſement, de connoître en quoi conſiſte le bon goût, & ce qui le diſtingue du mauvais goût. Vous connoiſſez une Dame qui trouve du ragoût à manger des feüilles de chêne, de la cire d'Eſpagne, de la chaux & du plâtre; l'Hiſtoire fait mention d'un homme, qui ne pouvoit ſouffrir le chant des roſſignols, & qui étoit charmé du bruit des grenoüilles : Pour avoir jour & nuit, le plaiſir de cette muſique, il ſe fit bâtir une maiſon ſur le bord d'un grand étang, dans un lieu deſert & ſauvage, dépoüillé d'arbres, de peur que les oiſeaux n'en

puissent approcher, parce que leur ramage lui paroissoit moins agreable, que le bruit confus des grenoüilles. Peut-on, avec quelque raison, approuver des goûts si ridicules ? C'est donc une fausse maxime, & qui ne se debite qu'au hazard, qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Le bon goût est d'une grande étenduë, & suppose de rares qualitez ; il entre dans tout, & assaisonne toutes choses ; mais il n'est pas aussi commun qu'on le pense ; mille gens se flattent de l'avoir tres rafiné, quoiqu'ils ne suivent que leurs caprices & leurs préjugez : il est presque impossible de guérir des personnes entêtées de la sorte, à cause de la répugnance naturelle

que l'on ſent, à convenir que l'on ſe trompe, & que l'on juge mal. Ceux qui ont un goût exquis, ſe laiſſent moins ſéduire par leur amour-propre, & ne ſont point ébloüis de leurs talens, quelque rares qu'ils ſoient. Une perſonne qui a de la beauté, ſent bien qu'elle eſt belle, mais elle convient ſans peine, que d'autres ont encore plus d'agrémens. Un homme habile dans ſon art, ne ſe regarde pas comme un phénix, & il rend juſtice au merite des autres. Le bon goût regle nos ſentimens & nos idées, & fait que nous nous connoiſſons tels que nous ſommes.

Le croiriez-vous, Madame, que le goût dépend plus du cœur, que de l'eſprit, quoi-

que la plûpart des hommes ſe perſuadent, que c'eſt plutot une reflexion de l'eſprit, qu'un mouvement du cœur ? Le goût ſuit pour l'ordinaire nôtre inclination, & nôtre penchant : voilà ce qui fait que dans la plûpart des affaires, on ſe conduit moins par raiſon, que par temperamment. Si vous voulez, Madame, que je vous diſe ma penſée en deux mots, pour diſtinguer les perſonnes de bon goût d'avec les autres ; je croi que le goût eſt exquis, quand il eſt reglé par la raiſon ; & que ceux qui ne ſuivent que leur inclination pour guide, ont d'ordinaire le goût mauvais, parce qu'ils reſſemblent en quelque maniere aux bêtes, qui n'agiſſent que par inſtinct, & par

temperammment. Le bon goût eſt l'effet d'une raiſon droite & éclairée, qui prend toûjours le bon parti dans les choſes douteuſes ou équivoques Aprés cela il ne faut plus s'étonner qu'il ſoit ſi rare, & que mille gens qui ſe piquent de l'avoir excellent, ſe flattent tres mal-à-propos. Mais ils n'abuſent pas long-temps le monde ; ils laiſſent bientôt entrevoir leur foible, & leur mauvais goût, quand ils veulent ſe mêler de juger, ou de décider. Ce que je trouve de plus incommode & de plus ridicule, c'eſt qu'ils veulent abſolument qu'on leur applaudiſſe, & qu'on entre dans leurs ſentimens, quelque bizarres qu'ils ſoient. Je conviens cependant, que chacun

a du goût à sa maniere, quoiqu'il soit resserré dans une sphere plus bornée ; car tout le monde n'a pas des lumieres fort étenduës : Ainsi nous ne devons pas aisément condamner le goût des autres, quoiqu'il soit contraire au nôtre. Si nous voyïons les objets dans le même point de vûë, & dans les mêmes attitudes où ils les envisagent, nous trouverions que leurs raisonnemens & leurs décisions sont justes. Avant que les condamner, il faudroit connoître toutes les raisons qui les engagent à juger comme ils font ; on pourroit encore s'y méprendre aprés toutes ces précautions ; car il y a dans chaque affaire plusieurs circonstances opposées, qui en changent la

ſituation. C'eſt donc une grande temerité de cenſurer ceux qui en jugent autrement que nous ; on s'expoſe à faire voir qu'on a un mauvais gout, en condamnant celui des autres.

Je me ſouviens, Madame, de l'étonnement que vous fites paroître, lorſqu'un certain homme d'une condition aſſez obſcure, mais qui a fait une grande fortune, quoiqu'il n'ait qu'un mediocre eſprit, combattoit avec tant de hauteur & d'opiniâtreté ſur une matiere qu'il n'entendoit point, & qui eſt bien au deſſus de ſon genie, les ſentimens d'un Homme de merite, & d'une érudition profonde, qui propoſoit ſes raiſons avec beaucoup de modeſtie. Les ſots applaudiſſoient

applaudiſſoient au Financier, & ſe laiſſoient étourdir par ſon bruit, & par l'audace de ſes déciſions ; mais vous, Madame, vous les portiez ſur les épaules, & vous ne pouviez aſſez vous étonner de leur mauvais goût, & d'une complaiſance ſi ridicule.

On peut dire en general qu'il n'y a perſonne qui n'ait du goût pour quelque choſe ; les gens mêmes de la lie du peuple, qui n'ont nulle éducation, & qui paroiſſent ſtupides, raiſonnent juſte ſur leurs propres affaires, & paroiſſent raffinez, quand il s'agit de leur intereſt. L'eſſentiel eſt de connoître ſes talens, & de s'y renfermer, ſans vouloir ſortir de ſa ſphere ; mais ſoit degoût, caprice, ou bizarrerie, on ai-

me à raiſonner des choſes les plus ſublimes, & bien au deſſus de ſa capacité. Mille gens reſſemblent à ce Cordonnier que le celebre Apelle ne dédaigna pas de peindre. Cet Artiſan habile dans ſon métier, trouva quelque défaut à la chauſſure du portrait : Apelle écouta ſes raiſons, s'y rendit, & reforma ce qu'il y avoit de défectueux ; mais comme cet Artiſan voulut auſſi cenſurer l'attitude de la jambe, *Oh! mon ami*, lui répondit le Peintre, *vous vous oubliez ; ce que vous dites, paſſe votre connoiſſance.*

Il me ſemble, Madame, que je m'oublie auſſi, & que je m'écarte un peu trop de mon ſujet ; mais je vous l'ai dit d'abord, que je me ſer-

virois de la liberté, que donne le genre epiſtolaire, ſans obſerver aucun arrangement, & ſans examiner ſi ce que j'ai dit dans un endroit, ſeroit mieux placé dans un autre; enfin banniſſant toute contrainte, & la maniere ſervile que demande une méthode exacte & reguliere.

Le goût entre dans la plûpart des actions des hommes; c'eſt ce qui les détermine à une profeſſion plutôt qu'à une autre; les uns ont du goût pour la muſique, & pour la ſymphonie; les autres d'un temperamment plus bruſque aiment quelque choſe de tumultueux, le bruit des Trompettes & des Tambours les anime. Si vous demandiez pourquoi tant de gens pren-

nent des emplois qui paroiſſent rebutans ; on ne pourroit en rendre d'autre raiſon, ſinon qu'ils ſuivent leur goût & leur penchant, car ils pourroient embraſſer une autre profeſſion : mais on ne ſauroit mieux ſe déterminer, qu'en ſuivant ſon inclination ; car on réüſſit preſque toûjours à tout ce que l'on fait avec goût.

C'eſt le goût qui embellit toutes choſes ; les productions de l'art & de l'invention ne ſont excellentes, qu'à proportion que le bon goût y regne. C'eſt ce qui releve les tableaux des *Carraches*, des *Titiens*, & des autres Peintres celebres au deſſus des Peintres mediocres : c'eſt ce qui fait que la muſique de

*Lulli* eſt ſi recherchée, & que toute autre muſique paroît fade & languiſſante en comparaiſon de celle-là. Le goût ſe montre juſques dans les bagatelles: certaines femmes en ſimples griſettes, parce qu'elles s'habillent de bon air, paroiſſent plus que d'autres avec des habits relevez d'or, & enrichis de broderie, qui ne ſont point d'un bon goût. Quoiqu'on ait bien de la peine à déterminer en quoi il conſiſte, il ne faut pas croire, qu'il ne dépende que de l'imagination, ou de la fantaiſie; c'eſt quelque choſe de réel; c'eſt un certain je ne ſçai quoi, que l'on ſent, qui fait plaiſir, & que l'on ne ſauroit définir bien nettement. C'eſt par le goût que l'on juge des

couleurs, des odeurs, des ſciences, des habits, des bâtimens, des productions de l'art & de la nature ; il nous ſert de guide, & il nous conduit partout. La nature eſt une eſpece d'harmonie, qui par un aſſemblage divers, fait impreſſion dans nos ſens, dans notre eſprit, dans notre raiſon, dans notre cœur : voilà l'origine de toutes nos paſſions, qui s'excitent par le rapport qui ſe trouve entre nos ſens, & leurs objets ; c'eſt ce rapport, & cette ſympathie, qui fait le plaiſir des ſenſations : la ſympathie conſiſte dans une certaine diſpoſition d'un objet à l'égard d'un autre objet. Un certain aſſemblage de ſons & de tons differens, qui ont du rapport avec

l'organe de l'oüie, excite en nous ce plaisir, que cause l'harmonie, & une musique bien entenduë : De même que le mélange des viandes, des jus, des épiceries bien mises en œuvre, fait ce que l'on trouve de piquant dans de certains ragoûts, qui plaisent, par leur delicatesse, à toutes les personnes de bon goût.

Comme les organes sont disposez differemment dans la plûpart des hommes; aussi les objets agissent differemment sur leurs sens : c'est ce qui cause ces aversions naturelles que l'on remarque en quelques personnes, qui ne peuvent souffrir la vûë, ni l'approche de certains objets. L'odeur du Tabac qui est maintenant si à la mode, &

dont l'uſage eſt ſi frequent, même parmi les femmes, excite en quelques-unes des vapeurs qui vont juſqu'aux convulſions. L'odeur du vin, qui réjoüit & qui fortifie la plûpart des hommes, fait ſoulever le cœur des autres, & les affadit tellement, qu'ils en tombent en défaillance. La Canelle, le Giroffle, le Sucre, les Truffes, les Morilles, les Champignons, qui ſont, pour ainſi dire, l'ame des ragoûts, qui les relevent, qui leur donnent ce qu'ils ont de fin & de piquant, ſont un objet d'averſion pour ceux qui n'y ſont pas accoûtumez, & qui n'en peuvent non plus tâter, que ſi c'étoit du poiſon. C'eſt en cela proprement, que l'on peut dire avec raiſon, qu'il

qu'il ne faut point diſputer des goûts, parce que les mêmes objets excitent des ſenſations differentes, ſelon les diverſes diſpoſitions des fibres ; & que ce qui flate le goût des uns, cauſe du degoût & une eſpece de douleur dans les autres.

Voilà, Madame, une philoſophie, dont vous vous ſeriez bien paſſée ; il y a longtemps que vous êtes inſtruite de tous ces myſteres, puiſqu'il n'y a rien de curieux dans *Deſcartes* ou dans *Gaſſendi*, ni dans les autres Philoſophes modernes, qui ſe dérobe à vos lumieres.

Ce ne ſont pas ſeulement les ſaveurs, qui font des impreſſions differentes ſur l'organe du goût ; il eſt proba-

ble que les autres objets ſont à peu prés le même effet : peut-être que ce qui paroît blanc à *Soſie* , eſt apperçû d'*Achille* ſous une autre couleur : de même que le ſignal d'une bataille fait pâlir & trembler un lâche , & redouble le courage d'un homme généreux. Enfin on ne ſauroit décider ſurement , ſi les yeux ne ſont pas comme autant de verres taillez diverſement , qui changent les couleurs des objets. Il en eſt des ſens comme des eſprits , qui penſent differemment ſur chaque matiere. Ceux qui ont le diſcernement juſte & délicat , conçoivent les choſes ſous des idées nettes , & telles qu'elles ſont en elles-mêmes : les eſprits bornez s'ar-

rêtent à la ſuperficie des objets ; les eſprits ſubtils raffinent trop, & s'évaporent en de vaines imaginations : la difference qui ſe remarque dans les eſprits, vient de la diſpoſition des organes, & de la diverſité du temperamment, des fibres du cerveau, & de la ſubſtance dont il eſt rempli. Je ſuis aſſez du ſentiment d'un honnête Homme, que vous connoiſſez, Madame, & qui a donné tant de beaux Ouvrages au Public : il dit que la vivacité & le bon ſens, la délicateſſe & la force, ſont les qualitez eſſentielles d'un bon eſprit ; que ces qualitez dépendent d'une tête bien faite & bien proportionnée, d'un cerveau bien temperé, & rempli d'une ſub-

ſtance delicate, d'une bile ardente & lumineuſe, fixée par la melancolie, & adoucie par le ſang: La bile donne le brillant, & la penetration; la mélancolie donne le bon ſens & la ſolidité; le ſang donne l'agrément & la delicateſſe. On ne peut douter que toutes ces choſes, quoique purement materielles, ne contribuent à la beauté, à la netteté, à la vivacité de l'eſprit, parce que l'ame tandis qu'elle eſt engagée, & comme enveloppée dans la maſſe du corps, dépend des organes; ces organes quand ils ſont bien diſpoſez, lui ſont d'un plus grand ſecours pour bien faire ſes fonctions. Quelque habile que ſoit un Peintre, il a beſoin

d'un bon pinceau, quand il veut tirer des traits fins & délicats.

Selon les principes de cette philoſophie, vous comprendrez aiſément, Madame, pourquoi les perſonnes de qualité ont d'ordinaire plus de fineſſe, plus de vivacité, plus de brillant, plus de delicateſſe, que les perſonnes d'une condition obſcure : car outre que la bonne éducation contribuë infiniment à polir, & à perfectionner l'eſprit ; il eſt certain que les bons alimens, & que les ſucs des viandes exquiſes, qui ſe mêlent avec le ſang & les autres humeurs du corps, les ſubtiliſent, & les rendent plus propres aux fonctions de l'eſprit. C'eſt peut-être auſſi pour

cela, que les perſonnes ſpirituelles ont je ne ſai quel feu, & je ne ſai quel brillant dans les yeux, qui les diſtingue des perſonnes ſtupides, dont les yeux mornes & languiſſans marquent la péſanteur, & la groſſiereté de leur génie. Il ſemble que l'eſprit ne dépende pas moins de la diſpoſition du climat, que de la diſpoſition des humeurs & des organes : En effet les peuples du Nord ont l'eſprit plus groſſier, plus péſant, moins vif, moins actif que les Orientaux: la Grece & l'Italie ont plus produit de Génies ſublimes & d'Auteurs celebres en toutes ſortes d'Arts & de Sciences, que toutes les autres parties du Monde enſemble.

Je ne ſai, Madame, ſi

vous me passerez aisément cette proposition ; car vous dites souvent, que les Ouvrages des Grecs & des Romains vous touchent moins, & vous font moins de plaisir, que les Livres des Auteurs de nôtre nation, où vous trouvez plus de justesse, plus de sel, un meilleur goût, plus de delicatesse, plus d'ordre, & plus de méthode, que dans les autres. Quoiqu'il en soit, car je ne veux pas disputer contre vous, Madame, la temperature du climat n'est pas d'un médiocre secours pour la perfection de l'esprit. Ce qui m'embarrasse le plus dans cette matiere, & je vous avoüë de bonne foi, que j'ai bien de la peine à le comprendre, c'est que les peuples

d'un même païs ſont polis, & ſpirituels en de certains ſiecles, qui deviennent groſſiers & à demi ſtupides, ſans goût, & ſans délicateſſe en d'autres. Les ſiecles d'Alexandre, d'Auguſte, de Loüis le Grand ont été de ces ſiecles heureux, & féconds en eſprits rares : Il ſemble que tout l'eſprit du monde paſſe dans un païs, & que le reſte de la Terre devienne barbare. On peut dire, ſans trop nous flatter, que la France eſt maintenant la mieux partagée, & que les Arts & les Sciences y ſont mieux cultivées, que parmi toutes les autres Nations de l'Europe.

Le bon goût a ſes viciſſitudes comme l'eſprit, il n'y a pas long-temps, que le goût

étoit fort dépravé en France : le phébus, les manieres précieuſes, les turlupinades, avoient banni le bon ſens : les pointes , les équivoques, les jeux de mots tenoient lieu de veritables beautez dans les Ouvrages ; les bouts-rimez, le burleſque, les fades plaiſanteries, faiſoient les délices de la populace & de la Cour même ; la droite raiſon demeuroit comme enſevelie &comme étouffée ſous le fatras des mauvaiſes productions : ce n'eſt qu'aprés bien des épreuves & bien des combats, que le bon ſens a repris ſa place, & s'eſt remis en honneur.

Le peu de ſoin que l'on prend de former la raiſon des hommes, eſt cauſe qu'ils n'ont

pas le goût délicat : on donne aux enfans des Maîtres pour le chant, pour la danse, pour leur apprendre à faire une reverence de bonne grace, à marcher de bon air ; mais personne n'est chargé du soin de leur former l'esprit ; on n'y pense pas ; c'est ce qui fait que la plûpart des hommes se conduisent plutôt par caprice, & par l'impetuosité d'une humeur bizarre, que par les lumieres de leur raison, qui n'est pas assez cultivée. Il faut encore ajoûter, que peu de gens cherchent de bonne foi à se guérir de leurs passions ; toute leur application ne va qu'à trouver des raisons pour les justifier ; ou quand ils sont contraints d'a-

voüer qu'ils ont tort, ils disent qu'ils ne sauroient faire autrement. Ce n'est pas assez de connoître les devoirs de son état, si l'on n'a assez de courage pour les remplir : mais souvent nous nous flattons que le monde n'a rien à nous reprocher, quoique des fautes grossieres nous exposent avec justice à la censure publique: la vanité & la présomption nous empêchent de nous connoître tels que nous sommes, & de nous rendre justice à nous-mêmes ; c'est que nous n'avons pas le goût & le discernement du vrai, & que nôtre amour-propre nous suggere mille faux raisonnemens, pour nous rendre nos défauts imperceptibles.

Ce seroit sans doute une

entrepriſe bien delicate, & bien hardie, que de vouloir réformer le goût de la plûpart des hommes; il faudroit pour cela changer le tour de leur eſprit: Ce projet eſt auſſi difficile à executer, que ſi l'on entreprenoit de changer les traits de leur viſage. Mais comme l'on peut adoucir le teint, le blanchir, l'embellir, ôter les tâches du viſage, par les ſoins qu'on y apporte; on peut auſſi redreſſer l'eſprit, en lui ôtant ſes préjugez pour le détromper, & lui propoſant de bons modeles, ſur leſquels il puiſſe ſûrement ſe régler. L'uſage du monde eſt d'un grand ſecours pour former l'eſprit; la plûpart des gens de Cour, qui ne ſont pas toujours des

génies ſublimes, jugent ſainement de tout, parlent juſte & raiſonnablement ſur chaque choſe, parce qu'ils ont toujours devant les yeux ce qu'il y a de plus excellent : un homme avec un eſprit médiocre & un grand uſage du monde, brille où un autre qui a plus d'eſprit, & plus de ſavoir, mais qui ne connoît point le monde, paroît tout déconcerté. Ceux qui ne ſont pas faits aux manieres délicates, & myſterieuſes des gens de la Cour, ne ſavent bien ſouvent que leur dire avec tout leur ſavoir : ils ont la tête remplie de Grec & de Latin, de ſyllogiſmes en bonne forme, d'argumens, & de démonſtrations ; ils ſavent ce qu'il y a de plus raf-

finé & de plus recherché dans les Mathématiques, & mille autres choſes, qui n'entrent guéres dans le commerce du monde ; mais ils n'ont nul goût de tout ce qui regarde les agrémens, & les bienſéances de la vie.

Je vous ai ſouvent entendu vous plaindre, Madame, qu'un certain Homme qui a dans le monde la reputation d'être fort ſavant, vous ennuïe toutes les fois qu'il vient vous voir ; vous le trouvez fâcheux & incommode, & même un peu ridicule ; vous vous en voulez mal à vous même, & vous regardez vôtre dégoût, comme l'effet d'une fauſſe délicateſſe. Ce n'eſt point à vous, Madame, qu'il faut vous en prendre, de

l'ennui qu'il vous cauſe ; c'eſt à vôtre Docteur même : ce que je vas vous dire, vous paroîtra peut-être un paradoxe : La plûpart de ces Meſſieurs que l'on honore du titre de *Savans*, ont un mauvais goût, & ne jugent que de travers ; ils ont l'entretien péſant & faſtidieux, à moins qu'on ne leur parle des quatre premiers ſiecles de l'Egliſe ; leur langage eſt une eſpece de jargon, qui ſe reſſent de l'impoliteſſe de leurs mœurs ; l'étude engendre une craſſe dans l'eſprit, & le gauchit, à moins que le commerce des honnêtes gens ne l'épure, & ne le redreſſe. Il ſert de peu à ces ſortes de gens, d'avoir du merite ; parce qu'ils n'ont point l'art

de plaire ; leur merite devient fâcheux & incommode.

La ſcience, qui apprend à vivre parmi les honnêtes gens, eſt, à mon ſens, préferable à toutes les autres : les préceptes de cette ſcience ſont en petit nombre ; mais la pratique eſt d'une pénible execution, & demande des ſoins & de la force d'eſprit; il faut prendre ſur ſoi, & diſſimuler ſon dépit, & ſon chagrin ſous l'apparence de belle humeur & d'enjoüement : *Savoir vivre, c'eſt ſavoir ſe contraindre ſans contraindre les autres :* voilà en abregé le meilleur moïen pour plaire, & le chemin le plus court pour gagner la bienveillance de tout le monde.

de. Il faut ſavoir ſe façonner, & ſe plier au goût des gens que l'on pratique ; & comme ils ſont aſſez ſouvent d'un goût farouche & bizarre, on eſt contraint, à tous momens, d'eſſuïer leurs caprices, & leur mauvaiſe humeur.

L'extrême délicateſſe de certaines gens, que la moindre choſe offenſe, eſt ſouvent la marque de la foibleſſe de leur eſprit, qui groſſit les objets, pour leur fournir des ſujets chimeriques de chagrin. C'eſt auſſi quelquefois par faute de goût & de diſcernement, que l'on croit avoir un grand merite. La ſotte vanité eſt une eſpece d'yvreſſe, qui empêche les reflexions de l'eſprit : elle fait

à peu prés le même effet que l'excés du vin ; ceux qui ont trop bû, voïent tous les objets doubles ; ainsi les personnes vaines se persuadent aisément d'avoir d'éminentes qualitez, & d'effacer tous leurs rivaux : leur folie est de n'estimer qu'eux seuls, & d'avoir un grands fonds de mépris pour tout le reste du Genre humain : S'ils sont contraints d'avoüer qu'ils ont quelques défauts, ils s'en consolent, parce qu'ils les voïent effacez par de rares perfections : c'est ainsi que leur amour-propre les séduit ; mais s'ils ont pour eux-mêmes une extrême indulgence, ils traitent les autres avec la derniere severité, & ne leur pardonnent rien ; ils goûtent un

plaisir malin à parler mal de ceux que leur merite personnel éleve au dessus d'eux. C'est le rôle d'un Pedant, plutôt que le rôle d'un honnête homme, que de censurer impitoïablement des choses, pour qui l'on pourroit avoir un peu plus d'indulgence ; mais les Critiques sont des gens impitoïables, qui font toujours les dégoûtez : Il est bon de les consulter quelquefois ; mais si l'on s'en rapportoit à tous leurs caprices, il faudroit effacer les meilleurs endroits des plus beaux Ouvrages. Condamner tout d'un ton décisif, n'est pas la marque d'un goût exquis ; c'est souvent l'effet d'une extrême bizarrerie, d'une ignorance grossiere, ou

d'une ſuffiſance outrée ; on veut, à quelque prix que ce ſoit, paſſer pour Connoiſſeur; on eſtropie les termes de l'Art , que l'on place mal-à-propos , & l'on étourdit les duppes avec ce galimathias: Les ſots qui ne demêlent point le faux merite du veritable, ſe laiſſent ébloüir par de fauſſes lueurs ; ils admirent tout ce qui paroît au deſſus de leur portée ; & loüent ſans choix & ſans diſcernement les mauvais endroits , comme les bons, car il y a cela de malheureux dans les Ouvrages d'eſprit, que peu de gens s'y connoiſſent, & que tous veulent ſe mêler d'en decider.

Vous étes, Madame, bien éloignée de ce défaut ; vous

parlez juſte ſur toutes ſortes de ſujets ; mais vous ne vous hazardez guéres à dire vôtre ſentiment, ſi l'on ne vous en preſſe ; & quand vous le faites, c'eſt avec tant de retenuë & de circonſpection, que l'on n'eſt pas moins charmé de vôtre pénétration & du bon ſens, qui paroît dans vos réponſes, que de vôtre modeſtie. Les perſonnes les plus éclairées ne hazardent point leurs ſuffrages, & ne parlent des Ouvrages des autres, qu'avec une timidité modeſte, afin qu'on ne les accuſe pas de s'en faire accroire, & de chercher à étaler leur ſavoir. C'eſt la marque d'un bon goût, que de n'affecter pas d'avoir plus d'eſprit que ceux que l'on pratique ordinaire-

ment ; si nous voulons qu'ils soient contens de nous, & qu'ils trouvent de l'agrément dans notre commerce, il faut se proportionner à leur capacité pour se mettre au niveau d'eux, & leur ménager adroitement des occasions pour mettre au jour ce qu'ils savent.

C'est le caractere d'un honnête-homme, & qui sait vivre, de contribuer autant qu'il le peut, à faire en sorte que tout le monde soit content : il faut surtout qu'il évite avec soin de ne rien dire qui puisse chagriner les gens. C'est un mauvais talent, que celui d'une raillerie piquante & outrée ; les personnes de ce temperamment n'épargnent pas leurs meilleurs a-

mis, ils ne s'épargnent pas eux-mêmes. J'ai dit, d'une raillerie piquante & outrée; car le ſel de la fine raillerie fait tout l'agrément de la ſocieté civile; mais il faut répandre ce ſel avec beaucoup de circonſpection: de même que l'on gâte un ragoût, en y jettant trop de ſel; on ſe fait auſſi haïr quand la raillerie eſt trop amere. Ceux qui veulent ſe mêler de railler, doivent avoir un goût exquis. de ce qui peut plaire aux perſonnes raiſonnables. J'en dis tout autant de ceux qui s'ingerent à donner des loüanges: Car ceux qui flattent groſſierement & à découvert, qui proſtituënt les loüanges ſans diſcernement & ſans choix, ne plaiſent gué-

res aux perſonnes de bon goût : mais comme la plûpart des hommes ſont aveuglez par l'amour-propre, & par la complaiſance qu'ils ont pour leur propre merite, ils ne s'apperçoivent pas qu'on les flatte, & font aſſez connoître par l'air content, dont ils reçoivent les loüanges, que ce qu'on leur dit d'obligeant, leur fait un extrême plaiſir: car les perſonnes vaines ne peuvent guéres s'empêcher de laiſſer voir le ridicule de leur vanité ; mais ceux qui la nourriſſent par des éloges de contrebande, devroient être punis comme des empoiſonneurs ; il faut que la complaiſance, pour être legitime, ſoit également éloignée de l'adulation & de la rudeſſe. L'empreſſement

preſſement à faire plaiſir, la politeſſe, la civilité, ſont les parties eſſentielles des gens de la Cour, qui veulent s'élever au deſſus du commun, & acquerir l'eſtime & l'approbation du Public ; mais je ne leur pardonne point les embraſſades, les baſſes flateries, les vaines offres de ſervices, dont ils endorment ceux qui leur font la cour. Ces manieres trop flateuſes ſont de mauvais goût, & ne leur conviennent nullement ; elles les rabaiſſent au deſſous d'eux-mêmes, & de ceux qui ſont obligez, par leur état, de leur ceder en toutes choſes.

Il eſt dangereux de trop ſe familiariſer ; on ſe dégrade en quelque maniere, & l'on

se fait moins estimer, en perdant un certain caractere de dignité, que donne un air sérieux & reservé. Il ne faut pas cependant se parer d'une gravité affectée ; un sérieux trop sombre, ou qui dure trop long-tems, devient ennuïeux. Il faut se démasquer quelquefois, & revenir à son naturel ; car il n'est pas toujours à propos de se cacher sous un dehors affecté. J'approuvai fort ce que je vous entendis dire dernierement, Madame, d'un homme distingué par son rang & par ses emplois, & dans qui l'on trouve de l'esprit, du merite, & un grand air, qui convient à sa haute naissance : Vous disiez, Madame, qu'il a dans sa personne, je ne sai quoi de comedien,

qui vous choque, & qui ne ſent point l'honnête-homme.

Les perſonnes de bon goût ſont bien éloignées de rien affecter; leurs manieres, leurs actions, leurs diſcours ont un air aiſé & naturel, qui coule de ſource, & qui fait beaucoup de plaiſir. Je crois que c'eſt principalement dans le langage, qu'il faut éviter l'affectation: ces diſeurs éternels de beaux mots; ces Puriſtes tout paîtris de fraſes, & de locutions recherchées, ſont inſupportables; on parle toujours bien, quand on parle naturellement; il faut choiſir des termes convenables à la matiere que l'on traite, & qu'il y ait de la proportion entre la penſée & l'expreſſion: comme il ſeroit ridicule

de donner à un Nain l'habit d'un Geant ; il ne le feroit pas moins de chercher de grands mots, & de grandes periphrafes pour exprimer des chofes triviales.

Le croiriez-vous, Madame, que le bon goût paroît jufques dans la débauche ? On a dit de ce fameux Epicurien, qui faifoit les delices de la Cour de Neron, & qui étoit l'arbitre de tous fes plaifirs, avant que ce Prince fe fût proftitué à de honteufes voluptez ; on a dit de ce fameux Epicurien, qu'il faifoit profeffion d'un luxe poli & étudié : c'étoit un homme voluptueux & fpirituel, qui raffinoit fur les plaifirs : bien éloigné de reffembler à ces débauchez, à ces yvrognes, qui

ne ſavent, que ſe remplir groſſierement de vin, & de viandes, & qui parlent à tous momens du grand nombre de bouteilles de vin qu'ils ont englouties ; ils s'en vantent comme d'un bel exploit, & fondent ſur cela une partie de leur merite. Les jeunes-gens d'aujourd'hui donnent aſſez dans ce vice, que l'on pardonneroit plus aiſément à des perſonnes de la lie du peuple, qu'à des gens de qualité : peut-être que dans un age plus avancé, ils auront des ſentimens plus raiſonnables, & un meilleur goût, quand ils ſeront moins emportez par l'impetuoſité de la jeuneſſe.

Le mauvais goût, ſi l'on n'y prend garde, infecte tout, &

ſe répand comme un poiſon ſur toutes ſortes d'états, d'a-ges, & de conditions. Quel-ques-uns croïent avoir un goût fort exquis, & fort raf-finé ; qui ne ſont que dégou-tez ; ils ont une délicateſſe bizarre, que rien ne conten-te, & qui trouve à redire à tout. Le chagrin & la bizar-rerie font toujours juger de travers. On voit des gens qui ont un fonds de mauvaiſe hu-meur, capable d'empoiſonner toutes les joïes du monde ; tout ſe reſſent de la noirceur de leur mélancolie ; il ſemble qu'ils trouvent du ragoût à jetter le trouble & la divi-ſion partout, & à broüiller les meilleurs amis ; ils ont toujours quelque choſe de fâ-cheux à raconter des uns &

des autres ; & quand ils les ont aigris, ils ſe font un plaiſir malin de leur déſunion, & s'en applaudiſſent en ſecret. D'autres moins méchans, mais à mon ſens auſſi incommodes, gémiſſent perpetuellement ſur leurs infortunes, ſe plaignent ſans ceſſe de leur deſtinée, & veulent qu'on les plaigne toujours ſur leurs malheurs ; c'eſt leur folie. Que l'année ſoit abondante ou ſterile ; que l'on faſſe la paix ou la guerre ; que l'on double, ou que l'on diminuë les impôts ; c'eſt pour eux un fonds inépuiſable de lamentations.

Le mauvais goût paroît principalement dans le jugement que l'on fait du merite, vrai ou faux, & dans la diſtri-

bution des faveurs. Il ſert de peu d'avoir des talens, du ſavoir, de rares qualitez, d'être appliqué au travail; il faut encore avoir des prôneurs d'un certain caractere qui vous épaulent, & qui faſſent valoir votre merite: ſans cela des gens ſans merite, ſans talens, qui ne travaillent, ni pour l'Egliſe, ni pour l'Etat, mais qui ont de bons Patrons, effaceront les perſonnes du plus grand merite, & l'emporteront toujours dans la diſpenſation des graces. Un homme qui n'a en partage, que beaucoup d'eſprit & de ſavoir, ne tient guéres contre un rival fort riche, fort pécunieux, & fort ſot: c'eſt une pure ſotiſe de le mettre en parallelle, & de le pré-

ferer à un homme rare & diſtingué par ſon merite perſonnel ; les femmes qui ſont naturellement intereſſées, donnent aſſez ſouvent dans ce panneau. Un amant riche & liberal, quelque fat qu'il puiſſe être, eſt préferé à un honnête-homme, qui n'eſt pas en état de fournir à leurs folles dépenſes : elles ont banni de leur commerce ces Soupireurs éternels, qui paſſent toute leur vie à dire des douceurs à des femmes, & qui ne font de dépenſes, qu'en tendreſſe ; elles demandent quelque choſe de plus réel & de plus ſolide. Je ne ſai pas pourquoi on reproche aux femmes de notre ſiecle d'être plus émancipées, plus immodeſtes, plus coquettes que ja-

mais. C'eſt une injuſtice qu'on leur fait ; pour peu que l'on conſulte les Hiſtoires des temps paſſez , on trouvera que les femmes ont toujours été de même temperamment, & que de tout temps , elles ſe ſont ſervi de leurs charmes pour plaire aux hommes. Il y a dix-ſept ſiecles que *Juvenal* faiſoit aux Dames Romaines , les mêmes reproches que l'on fait aux Dames de ce temps-ci : Je crois même , que les Modernes ont encore plus de retenuë. Si l'on remonte dans les ſiecles plus reculez, on trouvera les mêmes foibles, les mêmes attachemens, le même penchant dans les deux ſexes ; ainſi c'eſt une phraſe uſée de dire , que les Dames n'ont jamais été ſi li-

bertines ; & que le vice n'a jamais paru avec tant de licence. Je n'approuve nullement celles qui ſe décrient elles - mêmes de gaïeté de cœur, par des manieres trop évaporées ; elles font paroître en cela leur mauvais goût ; la gêne du ſexe oblige les femmes à de grands égards, & elles ne doivent jamais s'en diſpenſer , ſi elles veulent qu'on les eſtime, & conſerver leur reputation : Elles s'abuſent ſi elles croïent que la gloire d'une femme conſiſte dans le bruit que fait ſa beauté ; elle conſiſte dans la regularité de ſa conduite. Une ſéverité ſcrupuleuſe ſied bien à une femme de merite, qui ne doit jamais permettre que l'on s'émancipe devant elle,

ni que l'on ſorte des regles, que la bienſéance preſcrit : Je ne prétens pas dire par là, qu'elles doivent vivre comme des ſauvages, ni regarder tous les hommes comme autant de ſeducteurs ; elles peuvent recevoir avec honnêteté les eloges qu'ils leur donnent, & les hommages qu'ils rendent à leur merite. Les femmes qui donnent du côté de la ſeverité, ſont d'ordinaire trop façonnieres ; mais l'affectation de ſageſſe qu'elles font paroître, ſurtout quand leur conduite n'eſt pas tout-à-fait reguliere, les rend encore plus mépriſables ; on auroit pour elles plus d'indulgence, ſi elles ne vouloient point abſolument, qu'on les regardât comme des Veſtales.

Leur reputation ne dépend pas du caprice des hommes, ni des applaudiſſemens qu'on leur donne ; elle doit être fondée ſur leur merite, & ſur leur vertu. Le rengorgement de certaines femmes fieres & ſuffiſantes, qui ont une haute eſtime d'elles-mêmes, ne leur donne pas un grand relief, & ne fait pas qu'on les révère davantage. Ces prudes outrées ont je ne ſai quoi de ſombre ſur le viſage, & une impreſſion de mauvaiſe humeur, qui leur dérobe une partie de leurs charmes, en diminuant leur enjoüement ; mais quand elles ont pris le parti de la pruderie, elles veulent le ſoutenir hautement, & bien faire les honneurs de leur caractre.

Je commence à m'appercevoir, Madame, que ma Lettre eſt d'une longueur demeſurée ; en parlant ſur le mauvais goût de certaines femmes, je ſuis moi-même tombé dans un défaut, qu'on leur reproche aſſez ſouvent d'aimer à parler long-temps ſur tous les ſujets qui ſe preſentent ; En tout cas, ſi cette Lettre vous paroît trop longue, & trop ennuïeuſe, vous pouvez, Madame, vous diſpenſer aiſément de la lire ; j'aurai pour vous toute l'indulgence & tous les ménagemens poſſibles ; vous m'avez tenu le pied ſur la gorge, pour m'obliger à vous écrire ſur le ſujet, & ſur le plan que vous m'avez tracé ; je ne vous trai-

terai pas avec cette rigueur impitoïable, & si ce que j'ai écrit, vous ennuïe, vous finirez, quand il vous plaira, la lecture de l'Ouvrage.

Si ma Lettre n'etoit point déja trop longue, j'aurois encore mille choses à vous dire, Madame, sur la même matiere, sur les differences des goûts, sur les causes du mauvais goût, sur les moïens de le redresser & de le rectifier : Vous savez, par experience, Madame, que s'il y a des gens, qui ont le goût délicat, naturel, juste, sûr, il y en a bien aussi qui l'ont bizarre, extravagant, gauche, louche, de travers, ridicule; la prévention qu'ils ont de leur merite, & de l'étenduë de leurs lumieres leur pré-

ſomption par laquelle ils ſe mettent, ſans balancer, au deſſus de tout le monde ; les préjugez qui les ſéduiſent, quand il faut décider ſur quelque choſe ; la précipitation qui les emporte, & qui les empêche d'entrer dans tous les détails, & dans toutes les circonſtances d'une affaire ; tout cela leur gâte le goût, & fait qu'ils prennent toujours le mauvais parti, & de fauſſes meſures, quand il faut opter ſur quelque matiere équivoque ; & quand ils ſe ſont declarez, leur obſtination les endurcit contre toutes les remontrances qu'on leur peut faire : ils font & diſent cent extravagances, pour ſoutenir leur mauvais goût : ſemblables à ceux, qui défendent quelque opinion

opinion d'Ecole ſur les bancs, ils diſputent à toute outrance, de peur de voir la verité : ils ne ſe mettent pas en peine, ſi ce qu'ils diſent, eſt ſoutenable : le point d'honneur eſt de ne pas ceder : ils croïent avoir reçu le dernier affront, quand on les oblige par de bons raiſonnemens de ſouſcrire à la verité Tel eſt l'effet d'une prévention ridicule, d'une mauvaiſe honte, & d'une ſotte fierté.

Quand on diſpute des goûts, & que l'on ne peut s'accorder, au lieu de ſoutenir le ſien avec opiniâtreté, il faut ſe ſervir de la méthode dont on uſe pour éclaircir les doutes, qui peuvent ſurvenir ſur le langage : il faut avoir recours à un ſurarbitre, & s'en rap-

porter au jugement des bons Auteurs ; de même que l'on s'en rapoprte aux fins connoisseurs pour juger de la qualité du vin. Pour vous, Madame, vous n'avez pas besoin de toutes ces précautions : vous prenez toujours le bon parti, & vous ne vous écartez jamais des regles de la droite raison. Si l'on pouvoit vous reprocher quelque chose, ce seroit peut-être une timidité trop scrupuleuse : car vous étes toujours disposée à renoncer à vos propres sentimens, pour souscrire à celui des autres, & l'on n'a jamais vû ensemble tant de docilité & tant de lumieres.

Voilà, Madame, une partie des Reflexions, qui me sont venuës sur le sujet que

vous m'avez proposé ; je me ſuis aſſez bien ſervi de la liberté que vous m'avez donnée, Madame, de jetter ſur le papier les penſées comme elles ſe preſenteroient à mon eſprit, ſans obſerver ni ordre ni méthode : peut-être ai-je dit beaucoup de choſes hors d'œuvre, éloignées du ſujet, & qui ne rentrent pas bien l'une dans l'autre : mais j'ai crû qu'un arrangement plus exact, ou des tranſitions mieux ménagées n'étoient pas abſolument neceſſaires dans une Diſſertation de cette nature. Avec tout cela, je ſouhaiterois, Madame, que vous fuſſiez contente, & que mon travail pût vous agréer, & aux deux illuſtres Perſonnes, qui ont eu la même envie, que

vous : le respect que j'ai pour elles, est infini, & elles peuvent toujours compter sur mon obéïssance dans toutes les choses qui dépendront de moi. Si j'avois pû penser quelque chose de plus fin & de plus exquis sur ce sujet, je ne vous aurois rien caché ; mais j'ai mieux aimé brusquer la matiere, & risquer un peu ma reputation ; que de ne vous pas envoïer cette bagatelle précisément dans le temps, que vous m'aviez marqué. Je vous demande pardon, Madame, si j'ai fait quelques reflexions, qui ne sont pas à la loüange des Dames ; mais je n'attaque que celles, qui ont le goût dépravé : je crois que vous les abandonnerez aisément à ma critique, puisque

j'aurai toute ma vie de profonds respects pour celles, qui ont un veritable merite, qui sont comme vous, Madame, des modéles de toutes les vertus, & qui font honneur à leur sexe. Je suis avec une tres profonde veneration,

Madame,

Vôtre tres humble & tres obéissant serviteur, l'Abbé de BELLEGARDE.

# LETTRE

*d'une Dame de la Cour, à Monſieur l'Abbé de Bellegarde.*

MONSIEUR,

Nous ſommes toutes trois fort ſatisfaites, & afin que vous n'en doutiez pas, je vous dirai, ſans vouloir vous dire une turlupinade, que ce que vous nous avez envoïé ſur le bon goût, nous a miſes en goût de voir encore quelque choſe de vous ſur d'autres matieres.

En mon particulier, je me trouve ſi bien de vôtre commerce, & de vôtre complaiſance, que je ne craindrai pas de la mettre encore à l'épreuve. Je veux bâtir à une Terre, que j'ai à trois lieuës de Paris; cela m'obligera de paſſer pluſieurs mois à la campagne; je crains beaucoup de m'y ennuïer; il me ſemble que la lecture de l'Hiſtoire ſera un bon retranchement contre le chagrin, que cauſe la ſolitude, quand on n'y eſt pas accoutumée; & comme je ſonge à tout, & que je prévois les choſes de loin, je crois encore, que ce ſera un bon remede contre le dégoût de la vieilleſſe; on eſt bien aiſe de pouvoir s'entretenir avec plaiſir avec les Morts,

quand on ne peut plus être au goût des vivans. Voilà qui est donc resolu, je veux apprendre l'Histoire ; mais on est bien neuve, quand on commence quelque chose ; je ne sai par où m'y prendre : cependant je voudrois bien mettre mes lectures à profit, & ne pas perdre mon temps. Mandez-moi donc, Monsieur, quels Auteurs je pourrai lire, & dans quel ordre il faut que je les lise, pour le faire avec fruit. On m'a dit qu'il faut faire des remarques en lisant l'Histoire ; dites-moi ce qu'il faut principalement remarquer ; & citez-moi plusieurs exemples de remarques curieuses, tirées des meilleurs Auteurs, afin que je me regle sur ces modeles. Avant que de-

de m'embarquer dans cette étude, je voudrois bien avoir quelques regles ſur le génie des Hiſtoriens, & ſur la maniere, dont une Hiſtoire doit être écrite pour être belle; car je voudrois bien, par moi-même, pouvoir faire le diſcernement des bons Auteurs d'avec les médiocres : mais comme je n'ai nulle teinture de tous ces myſteres, faites-moi part de vos lumieres, & ne craignez pas de deſcendre dans de trop grands détails; car je ne ſai rien du tout. Je vous prie auſſi de me dire, s'il eſt permis à une femme de la Cour, qui a paſſé vingt-cinq ans, de lire les Romans; ç'a été autrefois ma paſſion dominante; mais cette paſſion eſt maintenant beaucoup ral-

lentie ; je regrette d'y avoir perdu trop de temps ; la lecture de ces mauvais livres ne laisse que des chimeres dans l'esprit, & peut gâter le cœur des personnes un peu susceptibles : je quitte donc la fable pour la verité. Quoiqu'on m'ait dit assez souvent, qu'il y a bien des fables mêlées parmi les Histoires veritables, il n'importe, l'Histoire ancienne & moderne va desormais faire le principal amusement de ma vie ; je me flatte, que cette lecture sera fort agréable pour moi, & qu'elle m'aidera à me passer du monde, quand il faudra faire la retraite. Vous voïez bien, Monsieur, que je prends mes mesures de bonne-heure ; car je ne

ſerai pas ſitôt décrepite, & je peux dire auſſi bien que Madame de la Fayette, que je compte encore par vingt.



# LETTRE

*de M. l'Abbé de Bellegarde, à une Dame de la Cour, qui lui avoit demandé quelques Reflexions sur l'Histoire.*

MADAME,

Le desir que vous avez de vous appliquer à l'Histoire, est tres loüable, & digne d'une personne de votre rang, & de votre esprit. Cette occupation est fort amusante, & l'on est bien païé de sa peine, par les nouvelles découvertes

que l'on fait chaque jour. Pour réussir dans cette étude, il faut la faire avec ordre & avec méthode; car l'essentiel n'est pas de se remplir la tête, de faits extraordinaires & surprenans ; il faut entrer dans le génie des Nations, dont on lit l'Histoire, afin de bien connoître leurs mœurs, leur caractere, les differens ressorts de leur politique, & par quel esprit elles ont agi pour faire réussir les évenemens, qui se trouvent dans le corps de leur Histoire. Vous voudriez aussi, dites-vous, Madame, avoir quelques notions sur les Romans, sur les petites Histoires, qui ont été si recherchées pendant quelque temps ; sur les Nouvelles qui sont si propres

à amuser les gens oisifs, & qui ont eu assez de vogue depuis quelques années. Je vous avouë, Madame, que je n'ai pas assez lû ces sortes de Livres pour en parler savamment, soit que j'aïe manqué de loisir, ou que je n'aïe pas de goût pour les Fables; ainsi je ne crois pas pouvoir, de mon fonds, vous dire quelque chose de raisonnable sur cette matiere; mais pour suppléer à mon défaut, je vous ferai part des Reflexions d'un Homme fort habile, & fort entendu, qui a fait sur cela une Dissertation avec beaucoup d'art & de delicatesse. Je crois, Madame, que c'est le meilleur moïen, dont je pûisse me servir, pour m'acquitter de la commission que

vous me donnez, & pour n'être pas tout-à-fait indigne de l'honneur que vous m'avez fait, de me consulter. Les prieres des personnes de votre rang sont des loix, qui demandent une obéïssance aveugle, & dont un honnête-homme ne doit jamais se dispenser.

Les Romans ont fait long-temps en France les amusemens & les delices de tout le monde. Les personnes de la Ville & de la Cour ont donné dans cette manie; le peuple même, tout peuple qu'il est, a lû ces sortes d'Ouvrages avec une avidité surprenante; mais cette fureur s'est bien rallentie, & l'on est entierement revenu de cet étourdissement. Les petites Histoi-

res ont pris la place des grands Romans, dont le nombre prodigieux de volumes étoit capable de laſſer & de rebuter les perſonnes les plus entêtées. Ces petits Ouvrages qui ont banni les Romans, ſont bien plus convenables à l'humeur bruſque & impetueuſe des François, qui ne doivent pas naturellement avoir du goût pour les Ouvrages de longue haleine ; car ils n'ont pas plûtôt commencé un Livre, qu'ils en voudroient voir la fin. La longueur prodigieuſe des anciens Romans ; ce mélange de faits extraordinaires; le grand nombre d'Acteurs qui paroiſſoient ſur la ſcene ; la vraiſemblance qui y eſt ſi peu ménagée ; tout cela a inſpiré du dégoût aux

personnes de bon ſens, & fait tomber les Romans dans le décri, où nous les voïons aujourd'hui. Les faiſeurs de Nouvelles Hiſtoriques, qui ont reconnu ce deſordre, n'ont pas donné dans le même écciiil; ils ne prennent pour le fonds de leur Hiſtoire, qu'un ſeul évenement principal, & ne le chargent point de trop d'épiſodes, qui iroient à une longueur exceſſive: mais ils ſont tombez dans un autre défaut que je ne leur pardonne pas; car pour piquer, par la varieté, le goût du Lecteur, ils mêlent des Hiſtoires particulieres avec l'Hiſtoire principale; c'eſt en quoi ils raiſonnent mal, ce me ſemble: En effet la curioſité de celui qui lit, eſt trompée par ce dé-

tour, qui retarde le plaisir qu'il auroit à voir la fin d'un évenement : il sent un secret dépit contre l'Auteur, qui lui fait perdre de vûë des personnes, à qui il commençoit à s'interesser ; outre que ce grand nombre d'Acteurs, qui ont des interêts tout differens, embarrasse sa memoire, & lui cause quelque confusion dans l'esprit ; car il faut que l'imagination travaille à se rappeller les interêts & les rôles des personnes, dont on a parlé, & dont on a interrompu l'Histoire.

Pour mieux attacher l'esprit du Lecteur, il ne faut pas choisir des évenemens trop anciens, ni des Heros inconnus, qu'on aille chercher dans un païs barbare,

& trop éloigné ; on ne s'intereſſe guéres à ce qui s'eſt paſſé il y a mille ans, chez les Tartares, ou chez les Abyſſins : il faut encore que les noms des Heros aïent quelque choſe de doux ; un nom barbare bleſſe la vûë & l'imagination : Comme l'Hiſtorien peint ſes Heros à ſon gré, il faut qu'il leur donne des qualitez, qui affectionnent le Lecteur, & qui l'attachent à ſa fortune. Mais il doit principalement obſerver partout avec ſoin la vraiſemblance, qui conſiſte à ne dire, que ce qui eſt moralement croïable. Il y a des veritez qui ne ſont pas toujours vraiſemblables. Par exemple, c'eſt une verité conſtante dans l'Hiſtoire Romaine, que Neron a

fait mourir ſa mere ; mais c'eſt une choſe contre la vraiſemblance, qu'un fils trempe ſes mains dans le ſang de ſa propre mere. Il n'eſt pas moins contre la vraiſemblance, qu'un Capitaine ait arrêté ſeul, à la tête d'un Pont, une armée toute entiere ; quoiqu'il ne ſoit pas contre la vraiſemblance, qu'un fort petit nombre de ſoldats arrête dans des défilez, des armées prodigieuſes, parce que la ſituation du terrain les favoriſe, & rend les choſes à peu prés égales. Celui qui écrit une Hiſtoire vraïe, doit rapporter les évenemens comme ils ſont arrivez, ſans ſe mettre en peine de les adoucir, pour les rendre plus croïables, parce qu'il n'eſt pas obligé de ré-

pondre de leur vraiſemblance : mais celui qui compoſe une Hiſtoire à ſa fantaiſie, donne à ſes Heros le caractere qu'il lui plaît, & amene les incidens, comme il le juge à propos, ſans qu'il craigne d'être démenti par d'autres Hiſtoriens ; ainſi il eſt obligé de ne rien dire contre la vraiſemblance. Il faut cependant l'avoüer, qu'un Hiſtorien fait paroître l'élevation de ſon génie, lors qu'avançant des faits contre la vraiſemblance, il leur donne des couleurs, & des apparences capables de perſuader.

L'une des choſes à quoi l'Auteur doit le plus prendre garde, eſt de bien conſerver le caractere des perſonnes qu'il introduit. Les Faiſeurs

de Romans donnent à toutes leurs heroïnes des vertus extraordinaires, exemptes de toute foiblesse, & bien au dessus de leur sexe. Il est necessaire qu'elles soient vertueuses pour meriter l'estime & l'affection du Lecteur, mais il faut ménager leur vertu, & ne la mettre pas à toutes sortes d'épreuves. Il ne seroit nullement vraisemblable, qu'une jeune personne éperduëment aimée d'un homme, qui auroit un grand merite, & pour qui elle auroit une tendresse reciproque, se trouvant à tous momens seule avec lui, dans des lieux qui favoriseroient leur amour, pût toujours resister à ses attaques : ce sont des occasions trop delicates; un Auteur n'observeroit pas

aſſez les bienſéances, s'il y expoſoit ſes Heroïnes; c'eſt une faute, où les Faiſeurs de Romans tombent à chaque page : ils veulent éblouïr le Lecteur par ce merveilleux; mais il faut que le merveilleux ſoit croïable, pour faire quelque impreſſion ſur l'eſprit des perſonnes raiſonnables : Les caracteres ſont mieux ménagez dans les Nouvelles Hiſtoriques, que l'on écrit aujourd'hui; on ne les remplit plus de grandes avantures, ni d'évenemens extraordinaires; l'action la plus ſimple peut attacher le Lecteur par les circonſtances dont elle eſt revêtuë; il entre dans tous les mouvemens, & dans toutes les inquiétudes de l'Acteur, quand on lui en a bien ex-

primé le caractere. S'il est jaloux, un regard de la personne qu'il aime, un souris, un tour de tête, la moindre complaisance pour un rival, le jettent dans de grandes agitations, que les Lecteurs sentent par contre-coup : S'il a une grande vertu, & qu'il tombe dans le malheur, sans se l'être attiré par sa faute ou par quelque indiscretion, on en est attendri, on le plaint, on compatit à son infortune ; car la crainte & la pitié dans les Romans, comme dans la Tragedie, sont les deux ressorts, qui remuënt toutes les passions ; on se met, en quelque maniere, à la place de ceux que nous voyïons en quelque danger; la part qu'on y prend, & la crainte de tomber

ber dans de ſemblables malheurs, fait que l'on s'intereſſe davantage à leurs avantures, parce que ces ſortes d'accidens peuvent arriver à tout le monde ; & ils nous touchent d'autant plus, qu'ils ont plus de rapport avec nous, & qu'ils ſont des effets ordinaires de la nature.

Les Heros des anciens Romans n'ont rien de naturel ; tout eſt outré dans leurs caracteres, toutes leurs avantures tiennent du prodige, toutes leurs actions ont du merveilleux ; enfin ce ne ſont pas des hommes. Un Prince ſeul, attaqué par un grand nombre d'ennemis, ou de brigands, bien loin de ceder à la foule, fait des efforts incroïables de valeur, les bat,

les met en fuite, délivre tous les priſonniers, & met à mort une infinité de gens pour meriter le titre de Heros. Un Lecteur ſenſé ne prend nulle part à ces avantures fabuleuſes, ou du moins il n'en eſt que mediocrement touché, parce qu'elles ne ſont point naturelles, & qu'on ne les croit pas. Les Heros des Romans modernes ſont mieux caracteriſez; on leur donne des paſſions, des vertus, ou des vices, qui ſe ſentent de l'humanité; ainſi tout le monde ſe retrouve dans ces peintures, qui doivent être préciſes, & marquées par des traits qui expriment nettement le caractere du Heros, afin que l'on ne s'y trompe pas, & que l'on connoiſſe d'abord ſa qua-

lité prédominante, qui doit donner le branle à tous les mouvemens, & à toutes les actions de ſa vie. C'eſt ce qui inſpire au Lecteur de la curioſité, & une certaine impatience de voir la fin des incidens, dont la lecture cauſe un plaiſir fort exquis, quand ils ſont finement maniez. Les mouvemens du cœur en donnent encore davantage; mais il faut que l'Auteur ait une grande penetration pour les bien démeler, & pour ne point ſe perdre dans ce labyrinte: la plupart des Auteurs ſe contentent de peindre les hommes en general; ils les repreſentent avares, courageux, ambitieux, ſans entrer dans le détail, & ſans ſpecifier le caractere de leur avarice, de

leur valeur, ou de leur ambition; ils ne sentent point ces differences délicates, que les connoisseurs remarquent dans les passions: En effet le temperamment, les humeurs, les conjonctures donnent aux vices de nouvelles attitudes; le tour de l'esprit, les mouvemens du cœur, les affections, les interêts changent la nature des passions, qui sont differentes dans tous les hommes; le génie de l'Auteur paroît merveilleusement, quand il développe nettement ces differences, & qu'il met sous les yeux du Lecteur ces matieres presque imperceptibles, & qui échappent à la vûë de la plûpart des Auteurs; parce qu'ils n'ont pas une connoissance assez exacte des re-

plis, & des mouvemens du cœur humain; & qu'il ne connoissent que le gros des passions, dont ils ne font que des peintures generales.

Celui qui écrit une Histoire, vraïe, ou fausse, doit marquer d'abord le temps, & la Scene, où les évenemens se sont passez, afin que le Lecteur ne soit pas long-temps en balance. Il faut aussi qu'il trace en peu de mots, le portait des personnes, qui ont une part considerable dans son Histoire, pour affectionner & interesser le Lecteur. C'est une chose qui ne releve guéres le merite d'un Heros, que de le loüer par les traits de son visage; ce détail bas & trivial rebute les personnes de bon

goût : ce sont les qualitez de l'ame qui doivent le rendre recommandable, & ce sont elles aussi, qu'il faut décrire plus en détail, surtout dans le principal Heros; car il y a des Acteurs du second ordre, qui ne servent qu'à noüer l'intrigue; on ne doit pas les faire entrer en parallelle avec les premiers, ni leur donner des qualitez, qui les fassent également estimer. Ce n'est point par des expressions outrées, ni par des loüanges entassées les unes sur les autres, que l'on acquiert à ses Heros, l'estime du Lecteur; leurs actions doivent parler pour eux; c'est par-là, qu'ils se font connoître, & qu'ils se peignent eux-mêmes. Quoiqu'ils doivent avoir de rares qualitez,

ils ne les ont pas tous dans un degré égal ; il eſt impoſſible qu'ils n'aïent quelques imperfections, puiſque ce ſont des hommes ; mais il ne faut pas que leurs imperfections détruiſent le caractere qu'on leur attribuë. Si on les dépeint braves, genereux, liberaux, on ne doit pas leur attribuer des baſſeſſes ni des lâchetez, parce que les actions démentiroient le caractere, & la vertu prédominante du Heros. Ce n'eſt pas que Saluſte, qui eſt ſi heureux à bien peindre les hommes, dans le Portrait qu'il a fait de Catilina, ne le dépeigne en quelque façon prodigue, & avare tout enſemble ; car il dit que cet homme ambitieux faiſoit des profuſions de ſon propre

bien, & qu'il ravissoit le bien d'autrui avec une avidité extrême. Mais ces deux mouvemens, qui paroissent contraires, étoient inspirez par le même esprit ; c'étoient des effets de l'ambition déméfurée de Catilina, & du desir qu'il avoit de s'élever par le secours de ses créatures sur les ruines de la Republique Romaine : un projet si vaste ne pouvoit être executé qu'avec de grandes sommes d'argent ; ce qui obligeoit Catilina à faire toutes sortes de vexations, pour en amasser de tous côtez.

Tout Historien doit être extrémement desinteressé ; ce n'est point à lui à loüer, ni à blâmer les personnes dont il parle ; il doit se contenter

d'exposer

d'expoſer les faits, laiſſant une liberté entiere au Lecteur, d'en juger comme il lui plaira; ſans qu'il prenne le ſoin de diſculper ſes Heros, ou de faire leur apologie. Il n'eſt pas le juge du merite de ſes Heros; ſon emploi eſt de les repreſenter tels qu'ils ſont, & de faire la peinture de leurs ſentimens, de leurs mœurs, de leur conduite: il ſort en quelque façon de ſon caractere, & de ce parfait deſintereſſement, quand il ajoute aux noms des perſonnes qu'il introduit, des épithetes, pour les blâmer, ou pour les loüer. Il eſt peu d'Hiſtoriens, qui ſuivent exactement cette regle, & qui conſervent cette indifference, dont ils ne peuvent s'éloigner, ſans ſe ren-

dre ſuſpects de partialité.

Quoiqu'il faille beaucoup de génie pour bien écrire une Hiſtoire ; il ne faut pas cependant que l'Hiſtorien ſe ſerve toujours de tout ſon eſprit , ni qu'il s'épuiſe en Reflexions délicates & ſpirituelles ; c'eſt une faute , que l'on reproche , avec quelque juſtice , à Corneille Tacite , qui ne ſe contente pas de raconter les faits ; il emploïe les Reflexions de la politique la plus raffinée , pour trouver les raiſons ſecrettes , & les cauſes cachées des évenemens : il y a cependant une difference à faire entre le rôle de l'Hiſtorien , ou du Heros ; car ſi c'eſt le Heros qui parle , il doit s'exprimer plus naïvement ſans y affecter

aucun raffinement, des pointes, des tours recherchez, parce qu'il parle ſans préparation; mais quand l'Auteur parle de ſon chef, il peut ſe ſervir d'un langage plus étudié, & choiſir ſes termes, pour mieux exprimer les choſes, qu'il veut faire ſentir. Les Reflexions morales, les maximes, les ſentences ſont plus propres dans les diſcours faits pour inſtruire, que dans les Nouvelles Hiſtoriques, dont le but principal eſt de plaire; ou ſi l'on y trouve quelques inſtructions, c'eſt plûtôt par les peintures qu'elles font, que par les preceptes qu'elles donnent.

Un Hiſtorien habile ne doit pas ſe ſervir de la même méthode, à la fin, qu'au com-

mencement de ſon Hiſtoire; il peut d'abord étaler des maximes, ne rapportant que peu de faits; mais quand il approche de la fin, la curioſité du Lecteur augmente, & il ſent une ſecrette impatience de voir le dénoüement des actions. Un Hiſtorien, qui s'amuſe alors à moraliſer ou à faire des peintures, rebute un Lecteur impatient, qui s'empreſſe pour voir la fin des intrigues. Il faut auſſi qu'il ſe ſerve d'un different ſtile, dans le corps de l'Ouvrage, que dans les converſations, qui doivent être écrites d'une maniere facile, & naturelle. Les belles expreſſions, les tours élegans, ne conviennent guéres au ſtile des converſations, dont le

principal ornement consiste dans la naïveté, & la simplicité ; l'air naturel & sincere est préferable à une grande exactitude. On voit dans les anciens Auteurs, des exemples assez frequens d'une espece de conversation, qui semble choquer le bon sens ; car il n'est pas naturel, qu'un homme s'entretienne avec soi-même ; on ne parle que pour communiquer aux autres ce que l'on pense. Outre qu'il est assez difficile à comprendre comment un Auteur qui rapporte, mot pour mot, de pareilles conversations, a pû en être instruit pour les repeter avec tant d'exactitude. Ces sortes de conversations sont encore bien plus impertinentes

quand elles roulent ſur des ſujets étrangers, & qui ne ſont pas indiſpenſablement liez à l'Hiſtoire que l'on traite. Si ces converſations ſont longues, elles ennuïent indiſpenſablement, parce qu'elles font perdre de vûë, des perſonnes pour qui l'on s'intereſſe, & qu'elles interrompent la ſuite de la narration.

C'eſt une neceſſité indiſpenſable de finir une Hiſtoire, pour terminer les inquiétudes du Lecteur, qui s'eſt intereſſé à la fortune des perſonnes, dont on lui a décrit les avantures : on le prive d'un plaiſir fort délicat, quand on ne lui fait pas voir la fin d'une intrigue, qui lui a cauſé de l'émotion, &

dont il attend le dénouëment; ſoit qu'il ſoit heureux ou malheureux. Le but principal de l'Hiſtoire eſt d'inſtruire, & d'inſpirer aux hommes l'amour de la vertu, ou l'horreur du vice, par les exemples qu'on leur propoſe. Ainſi la concluſion de l'Hiſtoire doit toujours renfermer quelque trait de morale, qui affectionne à la vertu. Les perſonnes qui ont une vertu plus épurée ne ſont pas toujours les plus heureuſes; mais leurs malheurs donnent de la pitié aux Lecteurs, & les attendriſſent. Quoique le vice ne ſoit pas toujours puni, cependant on le dépeint avec des couleurs, qui en marquent la difformité, & qui font aſſez connoître, qu'il n'eſt digne

que de châtimens.

Voilà, Madame, quelques Reflexions, qui pourront vous donner une idée generale de la méthode, que l'on doit observer en écrivant l'Histoire; ce n'est pas un Traité complet sur cette matiere; ce sont seulement quelques notions, qui pourront vous aider à faire le discernement des bons Auteurs d'avec les mediocres, qui n'observent ni regles, ni bienséances, qui confondent les caracteres, & qui les soûtiennent mal, pendant tout le cours de leur Histoire. Les Historiens modernes ne se mettent guéres en peine de toutes ces maximes; soit qu'ils ne les connoissent pas, ou qu'ils manquent de génie; aussi tout ce qu'ils écrivent,

paroît si languissant & si ennuïeux, qu'il est impossible de resister au dégout, que cause la lecture de leurs Ouvrages. Il ne faut point qu'ils se disculpent sur la sécheresse de nôtre Histoire, qui est tres belle de son fonds, & remplie de grands évenemens. Si nous avions un corps d'Histoire, écrit du même goût & du même stile, que les Memoires de Monsieur *de la Rochefoucault* sont écrits; nous y trouverions le même agrément & le même plaisir, que nous sentons en lisant Tite-Live, Sallust, ou Corneille Tacite.

Vous voulez, Madame, que je vous dise si la lecture des Romans doit être permise à une femme de la Cour,

qui a passé vingt-cinq ans : mon suffrage n'est pas d'un grand poids, Madame ; un homme qui n'a nul caractere, ni nulle autorité dans le monde, & qui n'est point Docteur, ne doit pas se mêler de décider ; ainsi je vous proposerai mon sentiment, bien moins comme une décision, que comme un simple éclaircissement pour répondre à votre doute. Il me semble que les personnes raisonnables ne doivent pas trouver un grand goût à lire des Fables faites à plaisir, & qui ne sont fondées, que dans l'imagination de l'Auteur, quoiqu'il raconte ces faits fabuleux, comme si c'étoient de veritables Histoires. La verité est, à proprement parler,

la nourriture de l'entendement ; il eſt dangereux de s'accoutumer à aimer la fauſſeté, & on s'y accoutume par la lecture des Romans. Car quoique les Heros des Romans ne ſoient pas toujours fabuleux ; quoiqu'une partie des actions qu'on leur attribuë, ſoient des Hiſtoires veritables, cependant elles ſont accompagnées de tant de circonſtances fabuleuſes, qu'on ne peut plus diſtinguer la verité, de la fiction. Mais ce qui rend la lecture des Romans plus pernicieuſe, c'eſt que l'amour regne toujours dans ces ſortes de livres, qui donnent de dangereuſes leçons à la jeuneſſe : L'amour eſt une paſſion que nous ſommes obligez de combattre, &

qu'il ne faut nullement flatter; les hommes ne ſont déja que trop foibles, pourquoi augmenter encore leur foibleſſe, en la flattant par des exemples? Les Faiſeurs de Romans excuſent tout en faveur de l'amour, les paſſions les plus folles & les plus extravagantes ſont privilegiées; les actions les plus injuſtes ſont excuſées, pourvû que l'amour les autoriſe. Les expreſſions tendres & paſſionnées, dont les Romans ſont remplis, font de mauvaiſes impreſſions ſur le cœur des jeunes perſonnes, qui ſe flattent de pouvoir inſpirer des paſſions auſſi violentes, que celles qu'on leur dépeint, & de meriter de pareils hommages, & de pareils ſacrifices. Ce que je plains

davantage, eſt le temps que l'on perd à lire ces ſortes de livres, qu'on lit avec tant d'attachement, & qu'on ne peut quitter, quoiqu'ils ne contiennent qu'un tiſſu de contes inutiles, & qu'on n'y trouve que des perſonnages purement imaginaires. Si les Romans ont été recherchez & lûs avec tant d'empreſſement, on ne doit pas conclure pour cela, que ce ſoient de bons livres; il faut bien plûtôt conclure, que le nombre des ſots, des gens oiſifs & deſoccupez eſt plus grand, que celui des ſages & des perſonnes raiſonnables. S'il y a un endroit par où les Romans puiſſent meriter quelque eſtime, c'eſt que les ſentimens y ſont touchez avec

aſſez de délicateſſe ; ce ſont des tableaux qui expoſent aux yeux ce qu'il y a de plus caché & de plus myſterieux, dans les penſées & dans le cœur des hommes. On trouve quelquefois dans ces ſortes de livres, de tres beaux ſentimens de morale, & des maximes d'une haute vertu, ſoutenuës par des exemples, qui ne manquent jamais de faire quelque impreſſion ſur l'eſprit des Lecteurs. Enfin comme l'eſprit humain ne peut pas toujours être attaché à des occupations ſerieuſes, je crois que l'on peut, en quelque maniere, permettre aux honnêtes gens, la lecture de ces Fables, pour ſe délaſſer, pourvû qu'ils ne les liſent, que par amuſement, & non pas avec

une avidité, qui leur faſſe negliger tout le reſte. A le bien prendre, on pourroit retirer la même utilité de la lecture des Romans, que de la Tragedie; quoique les perſonnages, & les évenemens ſoient purement de l'invention de l'Auteur, nous ne ſommes pas tant excitez à la vertu par l'autorité des perſonnes, qui l'ont pratiquée, que par l'attrait de la vertu même. Les Heros ne ſont repreſentez dans les Romans, que par leurs beaux côtez; on n'y montre point leurs défauts; on releve l'éclat de leurs vertus, par les circonſtances qu'on y ajoute, parce que l'Auteur n'eſt pas gêné à ne dire précíſément que la verité, comme dans l'Hiſtoire.

Ces Hommes extraordinaires, que l'on propoſe comme des modeles de vertu., doivent ſe ſentir des foibleſſes de l'humanité, comme les autres hommes ; mais il faut que leur vertu ſoit toujours plus forte, que la paſſion. Si l'amour & l'ambition ſont les principes de toutes les grandes actions des Heros, que l'on introduit dans les Romans ; c'eſt qu'en effet ces deux paſſions ſont les grands reſſorts de la plupart des évenemens de la vie humaine ; ce ſont des paſſions nobles, qui excitent de grands ſentimens dans les hommes, & qui les animent à faire des actions heroïques. L'amour des Heros de Romans eſt exemt de toute groſſiereté, & ne les porte

jamais

jamais à rien faire contre leur devoir. Si quelqu'un s'oublie, on le dépeint avec des couleurs capables de lui attirer les mépris de tout le monde; enfin pour donner plus d'horreur du vice, on ne le laiſſe jamais impuni. Sur ce principe la lecture des Romans n'eſt peut-être pas auſſi dangereuſe que mille gens ſe l'imaginent : mais il faut les lire avec quelque précaution, & comme une eſpece d'amuſement, ſans que cette lecture puiſſe préjudicier à nos occupations eſſentielles. Voilà, Madame, à peu prés, ce que je penſe de la lecture des Romans; mais pour permettre ou pour défendre ces ſortes de livres, il faudroit connoître en particulier le tempe-

ramment de chaque perſonne; il faut raiſonner en cela, comme de la Comedie & des autres Spectacles : bien des gens les voïent innocemment, & ſans que leur vertu en ſoit bleſſée; mais cette regle n'eſt pas generale; car il eſt certain qu'ils font de tres mauvaiſes impreſſions ſur le cœur de bien d'autres, qui en ſortent l'imagination gâtée, & toute occupée de ce qu'ils ont vû & ſenti. Pour vous, Madame, qui étes naturellement ſérieuſe, & reſervée; qui vous appliquez à tous vos devoirs, qui entrez dans le détail de toutes vos affaires, qui ne vous écartez jamais des regles d'une exacte bienſéance; je crois que pour vous amuſer, & pour vous délaſſer

l'esprit de la gêne que donne une vie toujours appliquée, vous pouvez lire quelquefois des Romans sérieux, quand ils ne blessent point les bienséances, & les bonnes mœurs, tels que sont ceux que l'on a attribuez à Monsieur de la Rochefoucault, & à Madame de la Fayette : & assister de temps en temps aux Spectacles, quand les pieces que l'on y represente, sont bien épurées, & telles que sont la plûpart de celles que le celebre Monsieur de Corneille a données au Public.

C'est une connoissance digne de votre curiosité, Madame, que de vouloir apprendre en quel temps les Monarchies ont commencé, & depuis quand les hommes ont bien

voulu ſe donner des Maîtres. Depuis Adam juſqu'au déluge, c'eſt-à-dire pendant l'eſpace de plus de ſeize cens ans, les hommes vécurent dans une parfaite liberté, & une parfaite indépendance. Chaque famille étoit comme un petit Etat, dont le pere étoit le Chef, qui ne connoiſſoit point d'autre Superieur. Comme ces premiers Hommes encore tout brutes, & tout groſſiers, vivoient ſans ambition; leurs deſirs étoient bornez par les limites de leurs heritages; ils n'avoient pour toutes richeſſes, que quelques troupeaux, qui ſervoient à les nourrir, & à les vétir. C'eſt une erreur de croire que ces premiers Hommes vécuſſent dans une grande innocence;

ils étoient ſi méchans & ſi corrompus ; ils commettoient des crimes ſi noirs & ſi abominables, que Dieu fut obligé de les exterminer dans un déluge univerſel. Depuis ce temps-là les trois enfans de Noé, que Dieu avoit conſervez avec leurs femmes, pour repeupler le monde, partagerent entre eux la Terre, & furent les Chefs des differens Peuples, qui ſe répandirent dans tout l'Univers. Ce fut environ ce temps-là, que les hommes perdirent leur liberté. Nemrod, homme remuant, & l'ennemi du repos, ne ſe contentànt pas de ſon patrimoine, voulut uſurper les Terres de ſes voiſins, & aprés avoir envahi leurs heritages, il les ſoumit à ſa domination, & ſe fit une eſpece d'Empire

à Babylone. Ce n'est donc point par leur choix, que les hommes se sont donné des Maîtres ; ils ont été mis sous le joug, par la force, & par la violence des premiers Conquerans. Le mauvais exemple de Nemrod encouragea encore quelques autres, qui se firent Rois aux dépens de la liberté publique. Les Armes que les hommes avoient d'abord inventées, pour se défendre contre les bêtes farouches, furent tournées contre les hommes mêmes, & servirent à les assujettir. *Ninus*, fils de Bel, fonda le premier Empire des Assyriens, dont le Siege fut établi à Ninive, Ville ancienne, & déja celebre. Quelques Auteurs ont cru que l'Empire des premiers

Aſſyriens a duré pendant treize cens ans. Ce fameux Empire tomba par la molleſſe de Sardanapale, qui ſe plongea dans toutes ſortes de débauches, & de voluptez. Les Medes ſe revolterent les premiers contre ce Roi effeminé; tous les autres peuples, ſes ſujets, le mépriſerent, à leur exemple, & reduiſirent Sardanapale à de ſi grandes extremitez, qu'il fut contraint de ſe brûler lui-même avec ſes femmes, complices de ſes débauches. Trois Roïaumes ſe formerent des débris de ce grand Empire; le Roïaume des Medes fut tres floriſſant. Peu de temps aprés la mort de Sardanapale, le ſecond Empire Aſſyrien commença, dont Ninive fut la Capitale.

Le Roïaume de Babylone est tres celebre dans l'Histoire-Sainte, parce que Dieu se servit souvent des Armes de ces Rois idolâtres pour châtier l'idolatrie, & les autres crimes de son peuple. *Achaz*, Roi de Juda, pressé par ses ennemis, implora le secours du premier Roi d'Assyrie, ou de Ninive, & apprit, par ce moïen, aux Assyriens le chemin de la Judée, qu'ils ravagerent plusieurs fois, & dont ils firent enfin la conquête: ils pillerent le fameux Temple de Salomon, où ils trouverent des richesses immenses, & un amas prodigieux de vases d'or & d'argent, destinez aux sacrez Mysteres; ils emmenerent à Ninive, & à Babylone les Juifs captifs;

Salmanazar renverſa de fond en comble le Roïaume d'Iſraël. Romulus & Remus, ſortis des Rois d'Albe, fonderent la Ville de Rome, Capitale de l'Empire Romain environ 753. ans avant JESUS-CHRIST. Cyrus General de l'armée de Cyaxare, que le Prophete Daniel appelle *Darius le Mede*; Cyrus, dis-je, fils de Mandane, & de Cambyſe, Roy de Perſe, aprés pluſieurs grandes victoires, réünit le Roïaume des Perſes à celui des Medes, devint le maître de tout l'Orient, & fonda le plus fameux Empire qui eût été juſqu'alors dans le monde. Quoique les Medes fuſſent déja puiſſans, avant que Cyrus eût réuni les deux Monarchies; cependant leur

puiſſance n'égaloit pas, à beaucoup prés, celle des Rois de Babylone, que Cyrus vainquit par les forces réünies des Medes & des Perſes. Ce grand Prince ne ſe vit pas plûtôt Maître de ce vaſte Empire, qu'il permit aux Juifs, captifs depuis pluſieurs ſiecles, de retourner en Judée, ſous la conduite de Zorobabel, & de rebâtir le Temple de Jeruſalem. La famille de Cyrus s'éteignit au bout de quelque temps. Darius fils d'Hyſtaſpe, que quelques-uns croïent avoir été l'Aſſuerus, dont il eſt parlé au livre d'Eſther, fut élevé à l'Empire. Ce fut pendant le regne de Darius, que Rome & Athenes devinrent des Republiques, aprés avoir chaſſé leurs Tyrans. La mort

de Lucrece, qui avoit été violée par *Sextus*, fils de Tarquin le Superbe, anima les Romains à la vengeance, & leur inspira le dessein de se mettre en liberté ; les Rois furent bannis pour toujours ; & Rome, devenuë libre, fut gouvernée par des Consuls. Peu s'en falut qu'Athenes ne fût accablée par la puissance des Perses, dés le commencement de sa liberté ; Darius envoïa une armée formidable, contre la Grece ; mais cette armée fut détruite dans la plaine de Marathon par Miltiade, qui ne commandoit que dix mille hommes. Xercés, fils de Darius, fit de nouveaux efforts pour vanger l'affront que les Perses avoient reçû par une si grande défaite ; mais

il n'eut pas un meilleur ſuccés que ſon pere ; ſon armée composée d'onze cens mille hommes, fut arrêtée au paſſage des Thermopyles par trois cens Lacedemoniens , que Leonidas, Roi de Sparte, conduiſoit. L'armée navale de Xercés fut battuë auprés de Salamine ; Xercés lui-même fut tué la même année par Artaban , ſon Capitaine des Gardes. Cependant les Macedoniens , deſtinez à renverſer l'Empire des Perſes, commençoient à ſe ſignaler ſous Philippe , pere d'Alexandre le Grand : & aprés vingt ans de victoires , il ſe rendit enfin maître de toute la Grece , par la bataille de Chéronée , qu'il gagna ſur les Atheniens , & ſur leurs Alliez. Alexandre ,

qui n'avoit alors que dix-huit ans, fit des prodiges de valeur pendant la bataille. Aprés tant de ſuccés, Philippe forma le deſſein d'abattre la puiſſance des Perſes, & ſe fit nommer Capitaine General des Troupes de la Grece; mais il fut aſſaſſiné au milieu d'un feſtin par Pauſanias. Alexandre, qui n'avoit pas moins de courage, ni d'ambition que ſon pere, ſe mit à la tête de ſes Macedoniens, & des autres Grecs, qui s'attacherent à ſa fortune; il attaqua Darius Roi de Perſe, qu'il vainquit en trois batailles rangées; & aprés avoir porté ſes armes victorieuſes juſqu'aux Indes, il vint mourir à Babylone, à la fleur de ſon age, & au milieu de ſes triomphes.

Vous voïez, Madame, d'un coup d'œil, comment les Monarchies ont ſuccedé les unes aux autres, & quels ont eſté les Empires, qui ſe ſont rendus les plus celebres, en commençant peu de temps aprés le deluge; car pendant ſeize cens ans, les hommes avoient vécu ſans Rois. Les Aſſyriens, les Medes, les Perſes, les Grecs, & les Romains, ſe ſont rendus, tour à tour, redoutables par la grandeur de leur puiſſance, & par le nombre de leurs victoires. Depuis que l'ambition de certains homines leur inſpira le deſſein de s'élever au deſſus des autres, & de les aſſujettir, le peuple a toujours eſté la victime des plus forts, qui ſe ſont diſputé l'Empire du monde, & qui ont cimenté

leur autorité par le ſang des malheureux.

Aprés la mort d'Alexandre, on ne trouva perſonne capable de lui ſucceder, & de réünir ſous un même chef une puiſſance ſi étenduë. Ce vaſte Empire fut partagé en pluſieurs Roïaumes ; ſes plus fameux Capitaines partagerent ſa depoüille, & maſſacrerent tous ſes proches, ſon frere, ſa mere, ſes femmes, ſes enfans, ſes ſœurs, pour ſe maintenir avec plus de ſureté dans leur uſurpation. Les Romains aprés avoir dompté toute l'Italie, ſongerent à étendre leurs conquêtes au dehors, & formerent le deſſein d'abattre la puiſſance de Carthage, qui leur paroiſſoit formidable. *Regulus* la réduiſit à de grandes

extremitez ; mais enfin il fut battu & pris par Xantippe, Macedonien, qu'ils avoient appellé à leur secours, & fait General de leur armée. Cependant Carthage fut obligée de ceder, & de païer tribut à la Republique Romaine. Hannibal, fils d'Hamilcar, mit tout en œuvre pour reparer les pertes de sa patrie, & pour lui faire reprendre l'ascendant qu'elle avoit eu autrefois sur la Republique Romaine. Il n'avoit que 25. ans, lorsqu'on lui donna le commandement des troupes carthaginoises, aprés la mort d'Hasdrubal. Il abandonna l'Espagne où il étoit Gouverneur, & vint fondre comme un torrent, sur l'Italie. Quatre grandes batailles qu'il ga-

gna, ne purent abattre entierement la puiſſance Romaine; mais ſes Generaux, malgré tant de pertes, la ſoutinrent contre la puiſſance, le courage, l'adreſſe, & le bonheur d'Hannibal. Le jeune Scipion, à l'age de 24. ans, pour diviſer les troupes & les forces des Carthaginois, alla porter la guerre en Eſpagne, où ſon pere & ſon oncle venoient de perir. En peu de temps, il chaſſa d'Eſpagne les Carthaginois; il les pourſuivit juſque dans l'Afrique; de ſorte que Carthage au deſeſpoir eſt contrainte de rappeller d'Italie Hannibal comme ſa derniere reſſource: il ne put ſauver ſa patrie: ce vieux guerrier fut vaincu par un jeune conquerant: il tâcha de ſou-

lever tout l'Orient contre les Romains ; mais ils défirent tous ceux qui oserent se declarer pour Hannibal, qui s'empoisonna de desespoir, pour ne pas tomber vif entre les mains de ses ennemis, qui vouloient obliger Prusias Roi de Bithinie à le leur livrer. Depuis que Carthage eût esté renversée, les Romains ne trouverent plus de puissance capable de leur resister. La plupart des Roïaumes devinrent des Provinces Romaines: Paul-Emile s'empara de celui de Macedoine, qui avoit duré sept cens ans. *Attalus*, Roi de Pergame, fit, par son testament, le Peuple Romain heritier de ses Etats. L'Empire s'agrandissoit, & florissoit au dehors, les divisions in-

teſtines le mirent ſouvent à deux doigts de ſa perte ; les Gracques, Tribuns du Peuple, qu'ils corrompoient par des largeſſes exceſſives, firent tous leurs efforts pour renverſer la Republique ; mais ce deſſein les fit perir. Marius & Sylla, ſi fameux par leurs victoires, conçûrent le même deſſein, que les Gracques, & firent couler, pour contenter leur ambition, des ruiſſeaux de ſang Romain. *Sylla* eut l'avantage ſur Marius, & devint le tyran de ſa patrie ; mais enfin il renonça volontairement à la Dictature qu'il avoit uſurpée par la force, & ſe remit dans l'ordre de ſimple Citoïen : mais ſon abdication volontaire ne fit pas ceſſer le mal. *Sertorius*, dans l'Eſpagne;

*Catilina*, dans l'Italie, prirent les armes contre Rome dans le dessein de l'asservir. Sertorius fut battu par le grand Pompée; l'éloquence du Consul Ciceron, plutôt que son courage, ruina les forces & le parti de Catilina dans l'Italie. L'ambition ou la jalousie de Pompée & de Cesar, renouvella toutes les factions; le premier avoit assujetti l'Orient; l'autre avoit réuni les Gaules à l'Empire Romain; ces deux rivaux ne pouvoient se souffrir; ils deciderent de l'Empire du monde dans la bataille de Pharsale; ce jour fut le dernier de la Republique Romaine, qui perdit sa liberté, & qui fut éteinte sans ressource. Tout l'Empire fut contraint de plier sous l'auto-

rité de Cesar, que les Romains massacrerent dans le Senat même, pour s'affranchir de sa tyrannie ; mais la mort de ce grand Capitaine, bien loin de leur rendre la liberté, les plongea dans un labyrinthe de malheurs, dont ils ne purent jamais sortir. Marc-Antoine, Lepide, Cesar-Octavien, qui fut dans la suite surnommé *Auguste*, partagerent entre eux toute l'autorité, & remplirent Rome & l'Empire de sang pendant le triumvirat.

Auguste, aprés s'être défait de ses rivaux, demeura seul maître des affaires, & de la Republique ; aprés plusieurs victoires signalées qu'il remporta par lui-même, ou par ses Generaux, il remit le calme dans l'Univers, ferma le

Temple de Janus. Ce fut durant le regne de ce Prince pacifique, que JESUS-CHRIST vint au monde, pour pacifier le ciel avec la terre, environ 4000. ans depuis la création d'Adam. Auguste seul maître du monde, adopta Tibere pour son successeur à l'Empire, qui devint hereditaire dans la maison des Cesars, & s'y maintint avec gloire pendant plus de cent cinquante ans, jusqu'à ce que la foiblesse des derniers Empereurs le laissa inonder par les Barbares. Les Gots, autrefois appellez les *Getes*, entrerent dans l'Europe; l'Orient se vit desolé par les Scythes Asiatiques & par les Perses. Ce qui fut de plus deplorable, c'est que trente Tyrans qu'on vit s'éle-

ver tout d'un coup dans l'Empire, le demembrerent entierement, & firent par-tout d'horribles ravages; les Germains, & les Francs n'en firent pas moins de leur côté pour tâcher d'entrer dans les Gaules. Le grand nombre de Barbares, qui attaquoient l'Empire Romain, fut cause que Diocletien associa Maximien pour collegue; ces deux Princes adopterent encore Constantius Chlorus, & Galerius. Diocletien rebuté de tant de fatigues & de mauvais succés, qu'il avoit eus, en persecutant les Chrétiens, dont le nombre redoubloit à mesure que l'on en faisoit mourir davantage, se demit tout-à-fait de l'Empire, soit qu'il le fist volontairement, ou qu'il y

eût esté forcé par Galerius son Gendre : Maximien suivit l'exemple de Diocletien, qui l'avoit adopté ; mais il s'en repentit bientôt aprés. Chacun de ces Empereurs, avant que de renoncer à l'Empire, créa un Cesar pour lui succeder ; mais ce grand nombre d'Empereurs & de Cesars étoit fort à charge à l'Empire, & causoit de grandes divisions. Constantius-Chlorus, pere du jeune Constantin, eut en partage l'Espagne, les Gaules, & la grande Bretagne: Son fils que Dieu avoit destiné pour faire cesser les persecutions, en embrassant le Christianisme, épousa *Fausta*, fille de Maximien, qui avoit quitté sa retraite, pour reprendre le soin des affaires ; il reçut humainement

mainement son beaupere auprés de lui dans les Gaules, où il s'étoit retiré pour chercher un azyle aprés avoir esté chassé de Rome par son propre fils. Le grand Constantin aprés avoir délivré l'Empire, des tyrans qui le déchiroient, embrassa publiquement le Christianisme; mais soit que le sejour de Rome lui fût desagreable, ou que le Senat lui fut suspect, il se retira à Byzance, qu'il fit rebâtir, & qu'il appella *Constantinople*. En mourant, il partagea l'Empire entre ses trois fils, Constantin, Constance, & Constant, qui se firent la guerre pour les limites de leurs partages. Ces guerres qui se perpetuerent sous leurs successeurs, furent funestes au bonheur, & au

repos de l'Empire, & donnerent occasion aux Barbares d'y entrer de tous côtez. Les Gots ravagerent l'Italie; les Vandales occuperent une partie de la Gaule, & de l'Espagne, laissant dans tous les lieux, où ils passoient, des marques sanglantes de leur barbarie. Alaric, Prince Arien, prit & rangea Rome; il épousa Placidie, sœur de l'Empereur Honorius, dont l'humeur douce & complaisante adoucit extremement l'humeur feroce de son Epoux. Les Francs qui avoient esté plusieurs fois repoussez, firent de nouveaux efforts pour s'ouvrir les chemins des Gaules, & y réussirent sous la conduite de Pharamond, fils de Marcomir. Ce fut environ l'an 420. de-

puis la naissance de JESUS-CHRIST, que la Monarchie Françoise s'établit sur les débris de l'Empire Romain, qui étoit alors réduit à de grandes extremitez.

Vous pouvez, Madame, voir dans les Historiens François l'établissement, les progrés, la grandeur de cette celebre Monarchie, qui est la plus celebre & la plus ancienne de toutes celles qui sont au monde. Mais dans le dessein, où vous étes, Madame, d'apprendre parfaitement l'Histoire, pour vous amuser, dites-vous, quand vous serez vieille, & que vous aurez moins de goût, & moins d'empressement pour le monde; je ne vous conseille pas de commencer cette étude par la lecture des Hist-

toriens particuliers. Je crois qu'il ſeroit plus à propos de remonter un peu plus haut, & de commencer par l'Hiſtoire Grecque ; car vous m'avez dit, Madame, que les Heros de ce païs-là étoient plus à votre goût, que tous les autres ; & qu'à l'exemple d'une Dame fort illuſtre, vous aviez une merveilleuſe tendreſſe pour Alexandre le Grand. Liſez donc, Madame, Herodote, Thucydide, & Xenophon. La précaution que vous avez priſe d'apprendre le Latin, ne vous ſera pas inutile pour la lecture des Hiſtoriens, qui ne ſont pas encore traduits, ou qui le ſont mal ; quoiqu'il y ait peu de bons Auteurs, qui n'aïent eſté traduits en notre langue ; &

nous pouvons dire, ſans trop flater notre Nation, qu'un François peut devenir habile en quelque genre d'érudition que ce ſoit, ſans le ſecours des Langues étrangeres. Vous avez déja lû Plutarque, Madame; ſi vous voulez le parcourir une ſeconde fois, & reprendre les Vies de ſes Hommes illuſtres, ne les liſez pas de ſuite comme vous avez fait; mais liſez-les à meſure qu'ils entreront dans le corps de l'Hiſtoire, que vous lirez actuellement. Ce qui vous embaraſſera davantage, Madame, dans la lecture de l'Hiſtoire, c'eſt le peu de connoiſſance, que vous avez de la Geographie & de la Chronologie; deux choſes abſolument neceſſaires pour avoir

une connoiſſance exacte de l'Hiſtoire, & pour ſe former une idée nette des temps & des lieux, où les évenemens ſe ſont paſſez. Il eſt bon de vous avertir, Madame, qu'il faut lire Herodote avant Thucydide, pour garder un ordre méthodique; vous n'oublierez pas à lire Quint-Curſe, quoiqu'on doute ſi c'eſt une Hiſtoire ou un Roman fait à plaiſir; mais vous prenez trop de part aux avantures de votre amant le Grand Alexandre, pour ne pas lire, avec plaiſir, tout ce qui peut vous faire ſouvenir de lui. Quoique vous ayïez moins de goût pour les Romains, que pour les Grecs; je ne doute nullement, Madame, que vous ne trouviez leur

Hiſtoire plus belle ; elle eſt mieux écrite, avec plus d'ordre, & plus de delicateſſe. Si vous commencez par Juſtin, il vous donnera une idée de l'Hiſtoire univerſelle. Plutarque ne vous ſera pas d'un moindre ſecours, pour l'Hiſtoire Romaine que pour la Grecque, & vous le lirez en obſervant la même méthode, c'eſt-à-dire, en liſant les Vies particulieres de ſes Hommes illuſtres, à meſure qu'ils entreront dans l'Hiſtoire generale. Quel plaiſir ne trouverez-vous point, Madame, dans la lecture de Tite-Live, qui eſt, à mon ſens, le meilleur, le plus ſenſé, & le plus agreable de tous les Hiſtoriens qui aïent jamais écrit : ſon ſtile a une douceur, & une grace

inimitable ; ses raisonnemens sont solides, ses portraits sont vifs & ressemblans, ses vûës & ses lumieres sont étenduës, ses connoissances n'ont point de bornes, car il parle de tout avec la même facilité, & le même agrément ; enfin toute son Histoire se ressent de la beauté de son génie. La seconde Décade de cette excellente Histoire ne se trouve plus : c'est une perte, que l'on ne sauroit assez regretter ; l'épitome, qui nous reste, ne la remplace qu'imparfaitement ; ne laissez pas de la lire, aussi bien que les cinq livres de Polybe. Lisez Saluste, Madame, c'est un Historien agreable, & fleuri ; ce ne sont que des morceaux d'Histoire, mais qui sont traitez avec beaucoup

coup d'art & de delicateſſe : la conjuration de Catilina, & les portraits qu'on y trouve, ſont, à mon ſens, autant de chef-d'œuvres. Les Commentaires de Ceſar, de la guerre des Gaules, & de la guerre civile, vous feront auſſi beaucoup de plaiſir. Vous avez déja lû, Madame, les Lettres de Ciceron à ſon ami *Atticus*; liſez-les encore une fois, Madame, par rapport à l'Hiſtoire; elles vous apprendront les cauſes cachées de pluſieurs évenemens tres curieux; vous y trouverez des détails que l'on ne trouve point partout ailleurs : ce grand Homme découvre ſans façon à ſon ami, les ſentimens qu'il avoit de la guerre civile, & fait le portrait des perſonnes conſi-

derables, qui y avoient le plus de part, & découvre les secrets ressorts, qui les faisoient agir par rapport à leurs interêts particuliers, sans se soucier des malheurs, qu'ils alloient attirer sur la Republique par la guerre intestine, dont elle devoit être déchirée. Aprés avoir lû *Florus*, qui conduit son Histoire jusqu'au commencement d'Auguste, vous lirez dans Suetone la vie des douze premiers Cesars. De tous les Historiens Romains, celui qui m'a le plus touché, c'est *Velleius Paterculus*; il est inimitable à bien peindre les hommes: son livre n'est pas une Histoire suivie, quoiqu'on y trouve un abregé de l'Histoire depuis les premiers temps du monde, jus-

qu'à la ſeiziéme année de Tibere ; mais il faut l'avoüer, que les lambeaux de cette Hiſtoire, ſi l'on peut parler de la ſorte, ſont préferables à un Ouvrage de longue haleine. Il n'eſt pas beſoin, Madame, de vous recommander les Annales de *Tacite* ; il y a long-temps que vous connoiſſez, & que vous chériſſez cet Hiſtorien. *Dion* a commencé ſon Hiſtoire aux derniers temps de la République, & la conduit pendant plus de deux ſiecles. L'Hiſtoire d'*Herodien* rentre en partie dans celle de Dion; il décrit les cauſes de la décadence de l'Empire Romain, de la deſtruction de la République, & de l'établiſſement de la Monarchie.

Voilà les Auteurs qui me-

ritent d'être lûs avec plus d'attention ; il y a encore plusieurs autres Historiens, que vous ne passerez pas sans leur faire l'honneur de les lire. Je vous recommande principalement les Antiquitez judaïques de *Joseph*, & la guerre contre les Juifs par Vespasien. Vous ne trouverez pas, Madame, le même goût, ni le même agrément dans nos Historiens, que dans les Grecs & les Romains ; il faut cependant lire l'Histoire de France ; car il seroit honteux de savoir ce qui s'est passé à Athenes & à Rome, & ignorer ce qui s'est fait de plus grand & de plus considerable aux environs de Paris. Vous lirez donc *Mezeray*, malgré l'ennui, & le dégoût que vous

causera cet Historien, mais contentez-vous d'en lire l'abregé.

Pour ce qui regarde les Remarques historiques, que l'on doit faire en lisant les Auteurs, & dont vous me demandez des exemples, Madame, chacun les fait à son goût : les uns qui aiment la Chronologie, se contentent de remarquer les dattes des évenemens : les autres sont plus touchez de la morale, & de tout ce qui concerne les mœurs : d'autres ne veulent retenir que des faits surprenans, des gains de bataille, des renversemens d'Empires, des captivitez de Rois qui sont chassez de leurs Etats ; Pour moi, j'aime fort à connoître le génie, le goût, les mœurs

desNations,& à m'instruire de leurs loix, de leurs coutumes, de leurs manieres, de leur politique, de leur Religion. Comme il est impossible de retenir tout ce que l'on lit, il faudra, Madame, marquer sur votre recueil, & sur une espece de Journal, les actions principales, que raconte votre Auteur, & le temps auquel ces actions se sont passées. Puisque vous voulez absolument, que je vous cite des exemples, je vous rapporterai quelques traits tirez de l'Histoire ancienne & moderne, sans y garder aucun ordre ni de Chronologie, ni de Geographie, les jettant sur le papier, à mesure qu'ils se presenteront à ma memoire. Peut-être même que cette confu-

ſion, & ce deſordre rendra ces citations plus agréables. Je vous l'avoüe, Madame, que je ſuis fort touché du flegme & de la fermeté que Philippe ſecond fit paroître, lorſqu'on lui vint dire, que ſa flotte, qui lui avoit tant coûté de millions, & qu'il nommoit l'*invincible*, avoit peri aux côtes d'Angleterre ; ce Prince étoit alors dans ſon cabinet, où il écrivoit une lettre ; il dit avec un grand ſang froid, à celui qui lui apprenoit la deroute de ſa flotte, & ſans marquer aucune émotion : Qu'il ne l'avoit pas en- „ voïé combattre contre les „ vents ; & il continua d'é- „ crire avec ſa premiere tranquillité. Voilà ſans doute un exemple d'une rare modera-

tion ; & il faut être bien maître de soi & des mouvemens de son cœur, pour ne faire paroître aucune impatience dans une avanture si extraordinaire. Vous pourrez, Madame, remarquer aussi bien que moi, en lisant l'Histoire Grecque, une belle réponse que fit un jour Agésilas à quelqu'un de ses amis, à qui il avoit promis une grace : mais ce grand homme aïant reconnu depuis, que ce qu'on lui demandoit, blessoit les loix de l'équité, il répondit à cet ami, qui le pressoit de lui „ tenir parole : Si ce que vous „ demandez, est juste, je l'ai „ promis ; s'il ne l'est pas, je „ ne me suis pas engagé à vous „ l'accorder : en effet quoique la parole d'un Prince doi-

ve être inviolable, ils ne ſont point obligez de la tenir, quand ce qu'ils ont promis, eſt injuſte, ou déraiſonnable, ou que l'on s'eſt ſervi de quelque artifice pour les ſurprendre. L'Empereur Auguſte fit paroître un jour combien il étoit humain & facile. Un ſoldat qui l'avoit bien ſervi pendant la guerre contre Marc-Antoine, pria l'Empereur de le défendre contre l'injuſtice de ſes ennemis, qui tâchoient de l'opprimer, & qui lui avoient ſuſcité un procés injuſte. L'Empereur donna l'un de ſes courtiſans au ſoldat, pour le mener chez ſes juges; le ſoldat ne fut pas content de la démarche d'Auguſte, & lui dit avec la liberté d'un ſoldat Romain: Seigneur, je n'en ai pas „

„ usé de la sorte à votre
„ égard, lorsque vous étiez en
„ peril dans la Bataille Actia-
„ que : j'ai combattu en per-
„ sonne pour vous ; & j'ai eu
„ tout le corps couvert de
„ blessures. Cette espece de reproche, loin de chagriner Auguste, l'affectionna de plus en plus au soldat ; il alla lui-même au Barreau pour le défendre. Il y a quelque chose de grand dans le procedé d'Auguste ; & je suis sur, Madame, qu'une telle action sera assez de votre goût. Vous n'approuverez pas moins une réponse que fit Caton au grand Pompée, qui lui demandoit sa fille en mariage ; Ce fier Republicain lui répondit,
„ qu'il ne lui donneroit ja-
„ mais des ôtages contre la
„ Republique. Pompée étoit

alors ſoupçonné de vouloir opprimer la liberté des Romains ; voilà pourquoi Caton refuſa d'entrer dans ſon alliance, quoiqu'elle lui eût été tres honorable à lui & à toute ſa famille. Je ne ſai, Madame, ſi les Grecs & les Romains avoient plus de merite, plus de fierté, ou plus de vertu, que nous n'en avons ; mais ils ont laiſſé échapper des paroles, & des actions, qui marquent beaucoup de grandeur d'ame ; par exemple, ce que fit Pericles à un homme, qui l'avoit inſulté en plein Barreau, eſt l'une de ces choſes qui me touchent infiniment. Ce malhonnête homme le pourſuivit juſqu'à ſon logis, en lui diſant toujours des injures, que Pericles écoutoit

ſans y répondre : il fit plus ; car la nuit étant ſurvenue, il ordonna à l'un de ſes gens de prendre un flambeau, pour reconduire l'autre, & pour l'éclairer juſqu'à ſa maiſon. C'étoit ſe vanger aſſez fierement des bruſqueries & de la malhonnéteté de celui qui l'avoit inſulté, & qui devoit mourir de honte de ſe voir traité par Pericles avec tant de civilité. La grandeur de courage, que fit paroître le Prince *de Condé*, Protecteur des Huguenots, dans une occaſion fort chagrinante, eſt digne d'une ame Romaine. Il étoit ſur le point de livrer bataille à l'armée Roïale ; un des principaux Officiers de ſon parti, monté ſur un cheval fougueux, s'approchant du

Prince pour lui rendre compte de quelque commiſſion qu'il lui avoit donnée, ce cheval, d'une ruade, lui caſſa la jambe: On voulut faire retirer le Prince: Non, non, *dit-il* „ *ſans s'allarmer*, nous n'a- „ vons pas beſoin de jambes „ pour combattre; nous n'a- „ vons beſoin que de bras. „ Cette réponſe marque une ame bien heroïque, & une fermeté inébranlable. J'ai preſque envie, aprés ces exemples, de me dédire, Madame, de ce que j'ai avancé, que les Grecs & les Romains avoient plus de grandeur d'ame, que les modernes. Voici un autre exemple d'un heroïſme, qui ne regarde pas la guerre, mais qui ne laiſſe pas d'être d'un grand prix: Un de ces illuſtres

Modernes, dont je parle, avoit prié à souper une personne d'une grande distinction : on se mit à joüer aprés le repas ; l'étranger parioit une somme considerable ; celui qui donnoit le repas, broüilla ses cartes, comme s'il eût perdu, quoiqu'il gagnât : l'un de ses Gentils-hommes lui dit, quand la compagnie se fut retirée, qu'il n'avoit pas pris garde à son jeu, & qu'il avoit gagné : Je le savois bien, *ré-*
„ *pondit-il* ; mais je ne voulois
„ pas lui gagner son argent, ni lui faire païer son soupé. Ce grand desinteressement marque je ne sai quoi de noble, & des sentimens bien élevez. C'est de tout temps que le merite a esté envié ; les plus grands Hommes, & qui

avoient rendu à leur patrie les plus importans ſervices, n'en ont pas toujours eſté les mieux traitez. Aprés tant d'actions éclatantes qu'Ariſtide avoit faites pour la gloire de la Grece, on deliberoit dans une aſſemblée publique, de l'exiler; car le peuple chez les Grecs, & chez les Romains, avoit droit de ſuffrage dans les affaires les plus importantes. Ariſtide étoit preſent à cette deliberation; un homme de l'aſſemblée qui vouloit qu'on le condamnât, mais qui ne ſavoit pas écrire, s'adreſſa à Ariſtide même ſans le connoître, & lui fit ce compliment: *Je vous prie d'écrire le nom d'Ariſtide, afin que je mette mon ſuffrage parmi ceux qui le condamnent.* Vous le con-

noissez donc, *reprit Aristide,* ou il vous a fait quelque grand outrage? Nullement, *repliqua le citoïen*; mais j'entens dire partout, qu'il faut l'exiler, & je me conforme à la voix publique. Aristide sans s'émouvoir, & sans se faire connoître, écrivit son nom, & le lui donna, pour le mettre parmi les suffrages qui le proscrivoient. Je vous l'avouë, Madame, que ce procedé me touche, & je ne puis m'empêcher d'admirer une si grande tranquillité. Je n'admire pas moins ce que fit Alexandre le Grand, à qui l'on avoit écrit que son Medecin vouloit l'empoisonner dans un breuvage: cette calomnie ne fit point d'impression sur l'esprit du Prince, & ne put lui rendre suspecte

ſuſpecte la fidelité de ſon Medecin. Alexandre donna à ſon Medecin à lire la lettre, qu'on lui avoit écrite contre lui, & il avaloit cependant le breuvage qu'il lui avoit preſenté ; le bon effet qu'il fit, le juſtifia ſur le champ, & calma les alarmes que la lecture d'une lettre ſi offençante & ſi outrageuſe lui avoit cauſées. Le flegme que Monſieur *de Guiſe* fit paroître dans une occaſion toute ſemblable, egale aſſez celui d'Alexandre. Durant les troubles de Naples, où Monſieur de Guiſe commandoit, on reſolut de l'empoiſonner ; l'empoiſonneur fut trouvé ſaiſi du poiſon ; il confeſſa ſon crime, & nomma celui qui l'emploïoit ; le peuple de Naples voulut ſur le

champ le mettre en pieces; mais le Prince, pour calmer la fureur du peuple, ſe rendit au quartier de l'Officier, & lui demanda du pain, du vin, & des confitures; il mangea & but devant tout le monde, pour convaincre l'aſſemblée par cette franchiſe, que c'étoit à tort qu'on le ſoupçonnoit.

Les Dames ſont capables, comme les hommes, des ſentimens, & des actions les plus heroïques. *Julius Sabinus*, aïant été pris à la tête des revoltez, qui faiſoient la guerre à l'Empereur Veſpaſien, fut mis en priſon, & condamné à perdre la tête; il ſe ſauva, & ſe cacha dans une caverne. Eponine, ſon épouſe, fut avertie par deux affranchis, du lieu

où il s'étoit retiré ; elle s'enferma avec ſon mari dans cette caverne ; elle en eut pluſieurs enfans, pendant neuf ans qu'elle y demeura ; ils furent enfin découverts, pris, & menez à Rome. Eponine ne pouvoit ſe conſoler du malheur de ſon mari ; elle ſe proſterna aux pieds de l'Empereur, avec les enfans qu'elle avoit eus en priſon : Voilà, *lui dit-elle*, ô Empereur, ce " que j'ai nourri moi-même, " afin d'avoir plus de gens, " qui puſſent vous prier d'a- " voir pitié de nos malheurs. " Veſpaſien demeura inexorable, il fit mourir Sabinus, & ne fut nullement attendri des larmes, & de la douleur d'Eponine. Les vertus des femmes ſont plus douces, pour

l'ordinaire, & moins farouches que celles des hommes; il faut qu'elles se sentent toujours un peu de la delicatesse de leur sexe. Les Romains ont trop loüé ce que fit *Porcie*, fille de Caton d'Utique, & femme de Brutus; laquelle aïant appris que son mari avoit esté défait aux Champs Philippiques, avala des charbons ardens pour se faire mourir; il y a dans cela je ne sai quoi de feroce, qui ne convient pas à une femme. Cette action tient plus de la fureur & du desespoir, que d'un veritable courage. Cependant les Romains ont fait de grands éloges de la generosité de Porcie; quelques-uns mêmes l'ont mise au dessus de son pere, qui se contenta de se poi-

gnarder aprés la victoire de Cesar. Les femmes ne sont pas toujours assez maîtresses de leurs sentimens, & elles se livrent trop à leurs passions. La Comtesse *Marie*, niece de Philippe-Auguste, apprenant que Baudouin, son epoux, avoit conquis l'Empire de Constantinople, s'abandonna tellement à la joïe que lui causa cette nouvelle, & cette avanture fit une telle impression sur son esprit, & sur son corps, qu'elle en mourut sur le champ. La Cour est le lieu où l'on a le plus besoin d'être maître de ses ressentimens, & de ses passions, parce qu'on n'y rend pas toujours justice au merite, dans la distribution des emplois: il faut dissimuler, par politique, les cha-

grins qu'on peut avoir ; car on ruine ſouvent ſa fortune par un dépit à contre-temps. Un homme d'un merite fort borné, fut préferé pour commander l'armée, à l'un des plus grands Capitaines de la Grece ; il ne parut point touché de cet affront ; il prit parti dans les Troupes, comme ſimple ſoldat, & ſervit ſous ſon competiteur, lequel manquant d'adreſſe, d'experience, & de courage, engagea l'armée mal-à-propos. On étoit ſur le point de perir par l'imprudence du Chef : l'extrémité du danger où l'on étoit, fit qu'on eut recours à l'autre, dont on connoiſſoit la valeur & le merite ; il ſauva l'armée & le General, ſans témoigner aucun chagrin de

l'injuſtice qu'on lui avoit faite. Les femmes ſont naturellement portées à l'épargne, & à l'avarice ; mais c'eſt une grande tâche pour celles qui ſont nées dans un rang élevé. L'Imperatrice, femme de Theophile, n'étant pas contente de poſſeder les richeſſes de l'Empire d'Orient, envoïoit par-tout achetter de riches marchandiſes, pour les revendre à Conſtantinople, & pour y gagner. L'Empereur, voïant un jour entrer dans le port de Conſtantinople, un vaiſſeau richement chargé ; & aïant appris, qu'il appartenoit à ſa femme, y fit mettre le feu ſur le champ, pour le bruler avec toutes les marchandiſes qui y étoient. L'Imperatrice en conçut un

extreme dépit, qui fut encore augmenté par la reprimande, que lui fit son époux, lui reprochant, avec un air chagrin, que Dieu l'aïant fait
„ Empereur, elle le vouloit
„ faire marchand. Je vous l'ai déja dit, Madame, que chacun, en lisant l'Histoire, fait des remarques à sa façon, & selon son goût: les Politiques, ceux qui aiment la Morale, les autres qui sont plus touchez des grands évenemens, grossissent leurs recüeils de ce qui leur fait le plus de plaisir; vous en userez de même, Madame; & ainsi je crois qu'il n'est pas necessaire, que je vous cite d'autres exemples. Je ne vous fais point d'excuse sur la longueur de ma Lettre; le repos de la campagne, où vous

vous étes maintenant, vous ſera trouver aſſez de loiſir pour la lire, quand elle ſeroit encore plus longue. Je me contente donc de vous dire, que je ſerai toute ma vie avec beaucoup de ſoumiſſion & de reſpect, Madame,

Vôtre tres humble & tres obéiſſant ſerviteur, l'Abbé de BELLEGARDE.

# LETTRE

*d'une Dame de la Cour, à M. l'Abbé de Bellegarde.*

MONSIEUR,

J'ai mille choſes à vous demander, & de peur d'en oublier quelqu'une, je vous les propoſerai tout de ſuite, ſans ordre & ſans arrangement; vous y répondrez de même. Si les queſtions que j'ai à vous propoſer, vous font paroître mon ignorance, elles vous perſuaderont en même tems, que

j'ai fort envie d'être instruite; & je vous assure par avance, que j'aurai une grande docilité pour vos décisions. Dites-moi donc, je vous prie, si les Anciens que l'on vante tant, avoient plus d'esprit que nous; si leurs Ouvrages valoient mieux que les nôtres ; s'ils étoient plus polis, & plus parfaits; si les grands noms d'Homere & de Virgile ne sont pas en partie cause, que l'on ait tant d'admiration pour leurs Poëmes? Je vous l'avoüerai, à ma honte, que le divin Platon m'a fort ennuïée, & que j'ai trouvé milles choses puériles, basses, hors-d'œuvre, qui ne vont point au fait, & qui s'écartent du but, dans les dialogues, dont un Homme, pour qui j'ai une parfaite

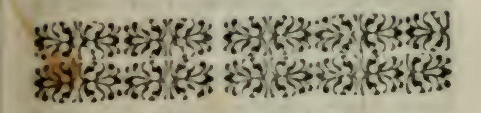
estime, nous a donné depuis peu la traduction avec de savantes remarques. Je ne saurois me pardonner l'ennui & le dégoût, que j'ai eu à lire ces Dialogues ; c'est un effet de mon mauvais goût ; car je ne saurois me persuader que tant de grands Hommes, qui ont admiré Platon, & qui l'admirent encore, n'aïent pas de bonnes raisons pour cela. Aprés vous avoir parlé de l'esprit des Anciens, dites-moi aussi quelque chose de leurs mœurs ; s'ils étoient plus vicieux, ou plus gens de bien, que nous ne le sommes ; si le monde est changé du blanc au noir, comme on veut nous le faire accroire, ou plutôt, si les hommes n'ont pas toujours esté tels qu'ils sont, & s'ils ne

vont pas toujours leur train de la même maniere? Le point qui m'embarrasse le plus, est de savoir s'ils vivoient plus longtemps que nous : car je vous l'avoüe de bonne foi, que je ne saurois plier ma credulité, ou mon imagination, jusqu'à me persuader que Mathusalem, & ses contemporains aïent vécu jusqu'à huit ou neuf cens ans : & je ne le croirai jamais, si ce n'est pas un article de Foi : car, en ce cas-là, je m'y soumets ; j'aurois assez de penchant à croire, que les années dont parle Moïse dans son Histoire, n'étoient pas de douze mois comme les nôtres : autrement je serois fort fâchée de n'avoir pas vécu en ce temps-là, pour compter ma vie par des sie-

cles. Pourriez-vous bien me dire, Monſieur, ſi les femmes étoïent alors plus belles, plus coquettes, ou plus ſages, que nous ne le ſommes; & ſi les merveilles que l'on raconte des charmes de la belle Helene, & de cette fameuſe Reine d'Egypte, ſont bien fondées? Croïez-vous, Monſieur, qu'il y ait jamais eu des Fées? On me l'a dit tant de fois, & j'en ai eſté ſi ſouvent bercée, que je ne ſaurois me l'ôter de l'eſprit: Quelle difference y a-t'il entre les Fées & les Sybilles? Ces dernieres ne ſont-elles pas de veritables Fées, ou quelque eſpece de magiciennes? Je vous l'ai bien dit d'abord, que j'avois bien des queſtions à vous propoſer; mais on s'amuſe comme on

peut, quand on eſt à la campagne. J'ai eu une diſpute depuis peu avec un Abbé de vos amis ſur le chapitre des Géans; voïez, je vous prie, où je vas chercher des ſujets pour diſputer ; Pour moi, je ne ſaurois me mettre dans l'eſprit, qu'il y ait eu des nations géantes ; je crois bien qu'il y a eu quelques Géans, comme l'on voit quelquefois des monſtres, & des enfans à deux têtes, & à quatre bras : Qu'en penſez-vous ? Il me ſemble que voilà tous les doutes, que j'avois à vous propoſer : inſtruiſez-moi ſur tous ces chefs comme vous pourrez : j'attens votre réponſe par la premiere poſte ; faites-la longue ou courte, comme vous le voudrez. Nous avons ici de ſur-

croît depuis quelques jours deux Dames ſavantes, à qui j'ai montré les Lettres que vous m'avez écrites ; elles ſont tout étonnées de voir que je me ſois jettée, à corps perdu, dans le bel-eſprit. Je demeurerai encore quinze jours à ma campagne: aprés cela je retournerai à Paris ; j'eſpere que vous y reviendrez auſſi vers ce temps-là, & que je pourrai vous conſulter de vive voix ſur tous mes doutes. Je ſuis, *&c.*



# LETTRE

*de M. l'Abbé de Bellegarde, à une Dame de la Cour, sur la difference des mœurs des Anciens & des Modernes.*

MADAME,

C'eſt une vieille erreur de croire, que les gens du temps paſſé étoient plus vertueux, qu'ils avoient plus d'eſprit, plus de lumieres, plus de goût, que les hommes de ce ſiecle ; & que leurs Ouvrages ſont infiniment relevez au deſſus

des nôtres. Ceux qui decident de la sorte, le font souvent sans connoissance de cause, & sans être entré dans les détails necessaires pour faire un juste discernement sur une pareille matiere. Cette affectation de loüer toujours les Anciens, est l'effet d'une jalousie cachée contre les Modernes; cependant il faut leur rendre justice, car il est certain que leurs Ouvrages ont infiniment contribué à former le goût de ceux qui sont venus aprés eux, & que les siecles ont esté polis ou grossiers, savans ou ignorans, à proportion qu'ils ont eu de l'estime, ou du mépris pour ces Ouvrages incomparables : Mais il faut distinguer les temps : le siecle d'Alexandre, & le sie-

cle d'Auguſte ont produit des hommes, qui n'ont pu être effacez par ceux qui leur ont ſuccedé, & qui ont ſervi dans tous les temps de modeles aux plus grands génies, qui ſont venus aprés eux. Les premiers Romains, dont on raconte tant de merveilles, étoient groſſiers & impolis; mais leur vertu brute & ſauvage s'humaniſa par le commerce de la Grece, d'où leur vinrent les Sciences & les beaux Arts. Depuis les ravages que les Barbares firent dans l'Empire, & depuis qu'ils eurent mis le feu à ces fameuſes bibliotheques, remplis de tant de livres excellens, ces divins Ouvrages devinrent fort rares, & l'uſage s'en abolit preſque entierement dans la ſuite.

Alors la barbarie & la groſſiereté s'introduiſit avec l'ignorance, qui dura pendant tout le temps, que ces precieux monumens demeurerent enſevelis dans les tenebres ; le bon goût ne fut remis en honneur qu'aprés que les Ouvrages des Anciens eurent eſté retrouvez. En effet ils apprennent à penſer noblement, à s'exprimer avec délicateſſe, à faire des peintures vives & naturelles, à donner aux choſes les plus communes un tour fin & agreable, qui les releve infiniment. Ceux qui ne ſentent point ces beautez qui charment les Connoiſſeurs, devroient être, au moins, fort reſervez à cenſurer des choſes qu'ils n'entendent peut-être pas : Qu'ils s'en rappor-

tent au ſentiment de tant de grands hommes, qui en ont jugé ſi équitablement, & qui en ont fait de ſi grands éloges. Ce ſeroit une grande illuſion, ou une grande injuſtice de ſoutenir que l'eſtime generale, que l'on a eue pour les Anciens dans tous les ſiecles, n'eſt qu'un effet des préjugez; car il eſt impoſſible, que tant de grands Hommes, qui les ont admirez, ſe ſoient trompez dans une matiere de cette nature. On ſait de quoi la prévention eſt capable, & que l'opinion publique n'eſt pas toujours une preuve aſſurée d'un veritable merite; mais un conſentement ſi general confirmé durant tant de ſiecles, ne peut être fondé, que ſur la verité. Je vous dis

cela, Madame, pour répondre à une objection que vous faites souvent, que si les Anciens sont tels dans l'original, que dans les copies qu'on en donne en notre langue, ils ne meritent point toute l'estime, & toute la veneration qu'on a pour eux; puisque le divin Platon vous a paru fort ennuïeux, & fort dégoutant, & que vous n'avez pas eu le courage de lire de suite l'un de ces Dialogues que l'on a donnez depuis peu en françois au Public, quelque habile que soit son Traducteur. Ce n'est pas un bon moïen de juger du merite d'un livre, que d'en juger par la traduction; il est difficile d'y mettre toutes les beautez, & tous les agrémens de l'original; un

auteur fleuri & agreable dans ſa langue, devient barbare dans une langue étrangere: Si les lettres de Voiture étoient traduites dans un latin médiocre, à peine les pourroit-on ſupporter, quoiqu'elles ſoient ſi enjoüées dans l'original: Si l'on jugeoit d'Homere, de Sophocle & d'Euripide, par ces mauvaiſes Traductions latines, qui ſont dans les mains de tout le monde, on auroit ſans doute une fort mauvaiſe idée de ces excellens Originaux; mais à qui faudroit-il s'en prendre, qu'à ces indignes Traducteurs, qui les ont défigurez, & eſtropiez, & qui ſe ſont contentez de les traduire groſſierement à la lettre, ſans tour, ſans ordre, ſans arrangement, ſans avoir

aucun ſoin de la beauté, de la netteté, ni de l'élegance du ſtile? C'eſt à peu prés comme ſi l'on vouloit faire connoître les beautez de Virgile, par les turlupinades du Virgile traveſti. Pour decider du merite d'un Auteur, il faut être tres verſé dans ſa langue, le lire avec ſoin & attention, pour faire le diſcernement de ce qu'il a de beau ou de défectueux. A quel mépris ne s'expoſent point les Pedans des Univerſitez, qui inſultent tous les jours à la memoire d'Ariſtote, & qui le tournent en ridicule? Comment pourroient-ils juger de la force du raiſonnement de ce grand Génie, de la beauté, des charmes, des agrémens de ſon expreſſion? ils ne connoiſſent pas

pas même les caracteres de sa langue. Ceux qui mettent Demosthene & Ciceron en parallele, ou peut-être au dessous des Orateurs de notre siecle, ne sont pas moins injustes, ou moins ignorans : je conviens que nous avons porté l'éloquence à un haut point de perfection, mais il faut aussi convenir, qu'il y a encore quelque distance entre ces Anciens & nous. Pour moi, je regarde Demosthene & Ciceron comme deux hommes extraordinaires, que la nature avoit comblez de ses dons, pour en faire deux parfaits Orateurs; il ne faut que lire leurs Ouvrages pour le connoître : ceux qui ne sont point touchez des beautez, qui y sont répanduës, ont sans doute

l'esprit bouché, & manquent de goût ; mais il seroit inutile de se mettre en devoir de les détromper. Il en faut user à leur égard, comme fit Monsieur le Prince à l'égard de quelques gens de la Cour, à qui il lisoit un bel endroit de l'un des Plaidoïers de Ciceron ; mais voïant qu'ils n'en étoient point émûs, il ferma le livre sans leur rien dire, & sans se mettre en peine de leur faire connoître la force du raisonnement, & de l'éloquence de ce grand Orateur, qui avoit un talent si merveilleux pour persuader, que Cesar même, tout en colere qu'il étoit, ne put tenir contre une éloquence si insinuante, & qu'il se vit comme forcé à faire grace à un coupable, qu'il

avoit déja condamné. Le dégout de quelques Modernes tombe ſur les Poëtes, comme ſur les Orateurs ; ils veulent dégrader Homere de cette haute reputation, où il eſt depuis tant de ſiecles ; ils pretendent que ſes poëmes ſont remplis de fautes groſſieres, & ils ne paroiſſent point touchez du ſublime & du merveilleux, & des beautez inimitables qui y brillent de tous cotez. On ne peut diſconvenir qu'il n'y ait des défauts dans Homere, mais il faut ſe ſouvenir, que c'eſt le premier qui ait marché dans une carriere ſi vaſte, & dans un païs inconnu juſqu'alors. Les hommes ne deviennent parfaits, qu'aprés pluſieurs reflexions, & des experiences réïterées :

les fautes qui ſe trouvent dans les poëmes d'Homere, ne ſont pas toutes ſur le compte du Poëte ; il faut s'en prendre au temps dans lequel il vivoit ; on n'avoit pas alors le même goût des bienſéances & de la vraiſemblance, que nous l'avons maintenant ; les hommes ſe ſont polis & raffinez durant cette longue ſuite de ſiecles, qui ſe ſont écoulez depuis Homere juſqu'à nous. Si les hommes n'avoient pas, en ce temps-là, le même goût, & les mêmes manieres, que ceux qui vivent maintenant ; ce n'eſt pas la faute du Poëte ; il les peignoit tels qu'il les trouvoit ; mais bien loin de le blâmer, nous devons entrer dans les mœurs de ces premiers hommes, au lieu de vou-

loir les assujettir aux nôtres, & d'en juger par rapport à ce que nous faisons. Les bienséances changent selon les temps; celles qui sont fondées sur les coutumes, sur les opinions, sur la religion, sont sujettes aux mêmes vicissitudes, que les choses sur lesquelles elles sont fondées: nous le voïons par notre propre experience; ce qui faisoit les délices de nos grands-peres, nous paroît maintenant ridicule: les Poëtes qui vivoient il y a cent ans, & qui étoient admirez & lûs avec goût, & dont on apprenoit les vers par cœur, sont maintenant le rebut de la lie du peuple; nôtre poësie a changé comme nos modes; les habits de ce temps-là ne sont bons, que

pour des mascarades. Pour juger sainement des Anciens, il ne faut pas les ramener à nos manieres, à notre goût, à nos mœurs ; il faut que nous remontions jusqu'à eux, pour nous accommoder à leurs sentimens. Les Ouvrages d'esprit qui se font maintenant, auront le même sort que ceux des Anciens ; ils seront moins estimez, quand on aura changé de goût ; ainsi ne faisons pas un crime à Homere, s'il blesse nos préjugez en quelque chose, & si dans ses descriptions, il ne répond pas à nos idées. Le Palais, & les Jardins d'Alcinoüs nous paroissent tres méprisables aprés avoir vû la magnificence du Palais & des Jardins de Versailles, & des autres Palais

de l'Europe : c'eſt un malheur pour Homere de n'avoir rien vû de ſemblable en ſon temps. Quand il décrit un Feſtin, on ne trouve rien dans ſa deſcription, qui approche de la propreté, de la délicateſſe, & du bon goût, qui regne ſur nos tables ; tout s'y reſſent de la frugalité & de la ſimplicité des feſtins de ce temps-là. Mais il faut convenir, que ſon génie ſurpaſſe la matiere ; la nobleſſe de ſes expreſſions le ſoutient dans la pauvreté de ſon ſujet ; il embellit tout ce qu'il touche ; il ne laiſſe pas de paroître pompeux, & magnifique dans les endroits les plus ſteriles. On eſt contraint d'avoüer qu'il y a des fautes & des negligences dans les poëmes d'Homere ; mais ce ſont

de ces negligences, qui donnent du relief aux beautez du reste de l'ouvrage : les Peintres les plus entendus ne finissent pas tous les endroits de leurs tableaux avec le même soin, & la même exactitude ; le coloris n'est pas éclatant par-tout dans le même degré ; il faut que le clair & l'obscur soit ménagé avec adresse, pour faire un plus bel effet. La nature elle-même ne donne pas à tous ses ouvrages, toute la perfection qu'elle pourroit ; il semble qu'elle disperse ses trésors avec œconomie. Ceux qui veulent faire un crime à Homere de ses négligences, ne font pas reflexion, que les grands Génies, tout occupez de leur sujet, ne descendent point jusqu'à des minuties ;
ou

ou du moins ils n'en font pas leur capital. L'experience le montre assez, que ces Auteurs si châtiez & si exacts ne sont d'ordinaire que des génies mediocres, qui s'arrêtent aux petites choses, ne pouvant s'élever aux plus grandes ; ils se contentent d'une seche & ennuïeuse exactitude, qui ne demande que du temps & des soins. Ce sont les personnes de ce caractere, qui condamnent impitoïablement les Ouvrages des Anciens, parce qu'ils n'en connoissent pas les beautez ; ils se contentent de dire en gros pour les décrier, qu'ils sont écrits sans ordre, & sans méthode ; que tout y est confondu & renversé, & que l'on n'y voit ni arrangement, ni suite. Je ne prétens

point mettre les Anciens au dessus des Modernes, ni examiner s'ils avoient plus ou moins d'esprit, ou de talens pour les grandes choses; mais je crois que l'on peut dire, sans faire tort à personne, qu'Homere & Virgile, Demosthene & Ciceron, n'ont point encore esté égalez par ceux qui sont venus aprés eux, & qu'apparemment ils ne le seront de long-temps. Je sai que des noms si celebres & si reverez de toute l'antiquité peuvent imposer; mais mettant leurs noms à part, pour n'examiner que leurs Ouvrages, nous n'avons point de Poëmes qui pussent être comparez à l'Iliade, à l'Odyssée, à l'Eneïde: nous n'avons point de plaidoïers

ou de harangues, qui puſſent être miſes en parallelle avec les plaidoïers, les harangues, & les autres Ouvrages de Demoſthene, & de Ciceron.

Pour ce qui regarde les mœurs, ſi je ne me trompe, les hommes ont toujours eſté également vicieux ; puiſque dés l'enfance du monde, la corruption étoit générale, & que Dieu, pour purifier la terre, fut obligé de noïer tous les homines dans un déluge univerſel. Ceux qui leur ſuccederent, ne ſe corrigerent point par un ſi terrible exemple. Depuis ce temps-là, leurs ſucceſſeurs ont ſuivi les mêmes traces, & nous vivons à peu prés, comme ceux qui nous ont devancé. La galanterie eſt l'une des choſes en

quoi nous avons de grands avantages pardeſſus les Anciens, & aſſurément nous avons beaucoup raffiné ſur cette matiere ; ils traitoient l'amour d'une maniere aſſez ſauvage, & ils ignoroient abſolument tous les raffinemens de cette coquetterie délicate, qui eſt en uſage parmi les Dames de l'Europe ; elles ſont plus douces, plus gracieuſes, plus complaiſantes, plus polies, qu'elles n'étoient autrefois ; cette politeſſe a contribué, plus que tout le reſte, à leur faire oublier leur ſeverité : elles n'en ſeroient pas moins aimables, ſi elles étoient un peu plus fieres ; c'eſt mal s'y prendre, que de vouloir gagner le cœur, & l'eſtime des hommes par des douceurs. Ce

n'eſt pas aſſez pour une femme d'être belle ; ſi elle n'eſt modeſte, ſa beauté ne fait pas tout ſon effet ſur l'eſprit des perſonnes raiſonnables. C'eſt peut-être, parce que les femmes ne ſont plus ſi fieres, qu'elles ſont moins reſpectées des hommes, & qu'elles ont perdu l'aſcendant, qu'elles avoient autrefois ſur eux ; la liberté, qui regne dans leurs diſcours, & dans leurs actions, les rend moins reſpectables ; elles ſont trop hardies & trop inſolentes ; elles boivent trop de vin, & uſent trop de tabac ; ces choſes qui paroiſſent indifferentes, ne laiſſent pas d'avoir un air de débauche, qui donne mauvaiſe opinion de celles qui vivent de la ſorte. Le liber-

tinage a regné de tout temps parmi les femmes: les Grecques & les Romaines étoient tres voluptueuſes, & vivoient dans une grande molleſſe. Les Hiſtoriens profanes & ſacrez leur reprochoient ſans ceſſe le luxe de leurs habits, la magnificence de leurs emmeublemens, & de leurs tables, le ſoin qu'elles prenoient de ſe farder, & de ſe parfumer. Les Orientaux, & ſurtout les Aſiatiques, n'épargnoient rien pour leurs plaiſirs, & alloient juſqu'à la profuſion; ils donnoient des ſommes immenſes pour païer les faveurs des femmes qu'ils aimoient: les particuliers étoient, en ce temps-là, plus riches & plus pecunieux que nous ne le ſommes mainte-

nant: une Courtiſane fit faire, par reconnoiſſance, une ſtatuë de Venus, qui valoit un million d'or: Diogene le Cynique, dont la profeſſion étoit de cenſurer les mœurs & les deſordres de ſon ſiecle, écrivit ſur le piedeſtal de cette ſtatuë: *Ceci eſt un monument de l'incontinence des Grecs.* Les Romains n'ont point cedé aux Grecs pour la profuſion, & pour la magnificence dans leurs plaiſirs; les ſpectacles qu'ils donnoient dans Rome à ſi grands frais, en ſont une bonne marque; car ils faiſoient venir toutes ſortes de bêtes, des extremitez de la terre, pour contenter la curioſité de leurs citoïens, & pour monter par ces liberalitez aux premiers honneurs

de la Republique. Ce peuple belliqueux & ſauvage, nourri dans les fatigues de la guerre, & accoutumé à une vie ſobre & dure, s'ennuïa enfin de cette frugalité : aprés avoir depouïllé l'Aſie, & enrichi Rome, du debris des Provinces, & des Roïaumes conquis ; la molleſſe, l'uſage des plaiſirs inconnus juſqu'alors, la magnificence, le luxe, la bonne-chere, tous les vices des Orientaux s'introduiſirent dans Rome avec leurs richeſſes. Depuis ce temps-là, le libertinage & la licence n'eurent point de bornes ; comme les Romains avoient infiniment de l'eſprit, ils raffinerent ſur les plaiſirs ; leurs voluptez étoient étudiées ; on y voïoit de l'art & de l'invention pour

les rendre encore plus piquantes par de nouveaux ragoûts: Si l'on en croit Juvenal, & quelques Auteurs contemporains, les Dames Romaines porterent la débauche & l'effronterie jusqu'aux derniers excés: aprés avoir noïé dans le vin leur raison & leur pudeur, elles ne gardoient plus de mesures, & se livroient, sans honte, aux dereglemens de leur cœur. Quelque licentieuses que soient les Dames de ce siecle, elles sont bien plus reservées, que ne l'étoient les épouses de ces fameux Conquerans.

Je crois, Madame, qu'il est impossible de resoudre la question que vous me proposez sur la beauté des Grecques & des Romaines, ni de décider

nettement ſi elles étoient plus belles, que les femmes qui vivent aujourd'hui ; car on n'en ſauroit juger, qu'en les comparant les unes aux autres : les ſtatuës antiques, qui ſe ſont conſervées, & qui ſont venuës juſqu'à nous, malgré l'injure des temps, ſont des modeles de beautez parfaites & accomplies ; mais qui ſait ſi l'art n'a point ajouté quelque perfection au naturel ; ou ſi ce ne ſont point des ouvrages purement d'invention, & tirez de l'imagination du Peintre ou du Sculpteur ? La belle Helene, ni Cleopatre, n'étoient peut-être pas les beautez les plus accomplies de leur ſiecle ; mille femmes qui vivoient alors, & qui menoient une vie plus obſcure, les au-

roient effacées, si l'on n'eût consideré en elles, que le merite de la beauté; mais leurs avantures les ont rendu fameuses: Le Poëme d'Homere, l'embrasement de Troïe, la destruction d'un grand Roïaume de l'Asie ont rendu celebre le nom d'Helene, & prêté de nouveaux agrémens à ses charmes. L'amour que Cleopatre a inspiré à Cesar & à Marc-Antoine; la part qu'elle a eu aux avantures de ce dernier, à qui elle a fait perdre la vie & l'Empire du monde; le courage qu'elle a témoigné en se faisant mourir elle-même, pour éviter la honte que lui preparoit Auguste, qui avoit resolu de la mener à Rome, pour la donner en spectacle aux Romains,

& pour en faire l'ornement de ſon triomphe ; tout cela a beaucoup contribué à groſſir l'idée que nous avons de la beauté de cette Reine d'Egypte. Il en eſt de la beauté du corps à peu prés comme de celle de l'eſprit ; elle nous paroît plus grande au travers d'une longue ſuite de ſiecles ; cet éloignement lui donne du relief & de l'éclat. Je ne doute point qu'il n'y ait eu de tout temps, & que l'on ne trouve encore aujourd'hui des femmes auſſi belles, & qui effacent peutêtre la belle Helene, ou la fameuſe Cleopatre ; mais elles ſont moins de bruit & de fracas, parce qu'elles ne ſont pas expoſées ſur un ſi grand théatre.

Vous étes en peine, dites-

vous, Madame, s'il y a jamais eu des Fées, & vous voudriez bien connoître leur origine : elle est purement chimerique; tout ce que l'on en dit, est fabuleux, & inventé par des Nourrices pour endormir les petits enfans; ou si l'on veut dire quelque chose de plus specieux en faveur des Fées, on peut attribuer leur origine à l'idée que de certains Philosophes ont euë, que tous les élemens étoient habitez par differens peuples ou differens génies; que les Gnomes s'étoient emparez de la terre; que les Ondins avoient choisi la mer pour leur partage; que les Sylphes se promenoient dans l'air, & les Salamandres dans la region du feu. Vous avez lû, Madame, avec plai-

ſir un Livre qui traite agreablement de ces matieres curieuſes. Ces philoſophes diſoient que les génies qui habitent les divers élemens, apparoiſſent, de temps en temps, aux hommes. Voilà peutêtre le fondement de tous les prodiges que l'on attribuë aux Fées dont on raconte tant de choſes extraordinaires, & qui n'ont aucune vraiſemblance.

Le nom de *Fées* fut donné d'abord à de certaines femmes, que l'on regardoit comme des propheteſſes: on appelloit *Fées* celles qui ſe méloient de deviner, & qui amuſoient les hommes, par de fauſſes eſperances fondées ſur de fauſſes prédictions. L'opinion que l'on avoit déja des Fées, ſe fortifia merveilleuſe-

ment vers le temps des premieres Croiſades ; ceux qui avoient fait le voïage d'outre mer, racontoient une infinité de choſes extraordinaires, & de prodiges qu'ils croïoient avoir vû. Ceux qui les rediſoient aprés eux, y ajoutoient encore pluſieurs circonſtances de leur invention ; de ſorte que ces Hiſtoires, à meſure qu'elles s'éloignoient de leur ſource, devenoient de pures fables. Les fictions du Taſſe & de l'Arioſte ; le pouvoir que ces deux Poëtes attribuent à certaines magiciennes, tout cela a renouvellé dans les derniers temps les idées que l'on avoit des Fées dans des ſiecles plus reculez ; où elles étoient honorées comme des Divinitez du ſecond ordre ; car les

Païens reconnoiſſoient une difference de merite, & de dignité dans les Dieux qu'ils adoroient ; les Fées étoient au rang des divinitez médiocres ; on croïoit qu'elles ſe mêloient des affaires des hommes, & on leur attribuoit des qualitez ſurprenantes ; le pouvoir de ſe tranſporter, ſur le champ, dans les lieux les plus reculez, de bâtir de magnifiques Palais, & de les détruire dans un moment, de diſtribuer des tréſors & des richeſſes immenſes à ceux qui pouvoient meriter leurs bonnes graces. Les contes de Fées dans leur principe, comme les autres fables, avoient pour but d'inſtruire ceux pour qui on les faiſoit ; mais ils tomberent en peu de temps dans le

décri, par des circonſtances fabuleuſes & ridicules, qu'on y mêla ; de ſorte qu'on les abandonna entierement aux nourrices, qui s'en ſervoient pour endormir leurs enfans, & pour les empêcher de crier. Les païens qui vouloient, à quelque prix que ce fût, tenir à quelque divinité, pour illuſtrer leur origine, ſe contenterent, quand la créance des Fées fut établie, d'en deſcendre, quoique ce ne fuſſent que des divinitez ſubalternes ; mais enfin elles étoient toujours quelque choſe au deſſus de l'humain dans l'opinion des hommes ; & cela ſuffiſoit pour flatter la vanité de ceux qui tâchoient par-là d'annoblir leur naiſſance, & de ſe tirer de pair d'avec les autres. Ce

que l'on raconte de Melusine, a assez de rapport avec les fausses idées des Païens : je ne sais si ceux de la maison de Luzignan ont pretendu rendre leur origine plus illustre, en adoptant cette Fée, ou plutôt ce monstre moitié femme, moitié serpent, qui fit bâtir le château de Luzignan, & que l'on croïoit imprenable : cependant il fut pris par les Huguenots dans l'année 1569. Ce que l'on raconte, *dis-je*, de Melusine, ce ne sont que de pures fables, & des contes faits à plaisir ; quoique plusieurs de la maison de Luzignan les aïent reçûës, & debitées comme des veritez bien établies. Quelle rêverie de croire ; que cette Fée ait poussé des gémissemens, & des

cris, lorſqu'on abatit la Tour de Luzignan ; & qu'on l'ait vûë paroître ſur les toits, dans un long habit de deüil, quand il devoit arriver quelque choſe de funeſte à quelqu'un de cette Maiſon. Ces fables ont pû être cruës dans des ſiecles groſſiers & ſuperſtitieux ; mais elles ne trouvent nulle créance dans le nôtre ; nous avons le goût trop délicat, & trop raffiné ; cependant nous avons à nous reprocher la fureur, avec laquelle on a lu en France pendant quelque temps les Contes des Fées ; il eſt vrai que cette maladie a paſſé en peu de temps, on a connu l'extravagance de ces ſortes de Livres, remplis de contes à dormir de bout, où il n'y a ni ſens ni raiſon. Ce qui n'a-

voit eſté inventé que pour divertir les enfans, eſt devenu tout à coup l'amuſement des perſonnes les plus ſérieuſes. La Cour s'eſt laiſſée infatuer de ces ſottiſes; la Ville a ſuivi le mauvais exemple de la Cour, & a lu, avec avidité, ces avantures monſtrueuſes, qui n'ont nul rapport entre elles; mais enfin on eſt revenu de cette fréneſie, & je crois que les Contes des Fees ont eſté bannis pour jamais.

Les Sibylles ne ſont pas comme les Fées, des perſonnes purement imaginaires; les Hiſtoriens profanes & ſacrez ont parlé des Sibylles, & cité dans leurs Ouvrages quelques-uns de leurs vers prophetiques. On ne convient pas du nombre des Si-

bylles ; on en compte jusqu'à dix, & même jusqu'à douze ; mais il y a bien de l'apparence qu'on les multiplie ; on en pourroit peutêtre trouver trois. Celle de Delphes a esté l'une des plus fameuses, & des plus anciennes, puisqu'elle a prophetisé longtemps avant la guerre de Troïe ; quelques Historiens lui donnent le nom de *Daphné*, & disent qu'elle étoit fille de Tiresias. Virgile a rendu celebre par ses vers la Sibylle, à qui il donne le nom de *Deiphobe* : elle étoit originaire de Cimmerie, petit Bourg prés de Cumes dans la Campanie, & peu éloigné de Naples. Les Auteurs Grecs & Latins font souvent mention de cette Sibylle ; ce fut elle

que le pieux Enée alla consulter sur ses avantures, & sur les moïens, dont il devoit se servir, pour aller trouver le vieux Anchise, son pere, aux Champs élisées. La Sibylle Cumée n'est pas la même que la Cumane, à qui l'on donne le nom de *Demophile*, & d'*Amalthée*; c'est celle pour qui les Romains avoient plus de veneration; ils conservoient ses livres avec grand soin, & les consultoient dans les besoins les plus importans de la Republique; ils furent brulez avec le Capitole: Au temps de Sylla, le Senat fit ramasser tout ce que l'on put des vers des Sibylles; mais parmi ceux-là, on y en glissa beaucoup de contre-bande, que des particuliers composoient à leur

fantaisie. Les Sibylles étoient des filles païennes qui se mêloient de prophetiser, & qui prédisoient l'avenir, d'une maniere énigmatique & mysterieuse : Leurs vers avoient quelque rapport avec ceux de *Nostradamus* que l'on ne devine que quand la chose est arrivée ; alors on fait des efforts inconcevables pour inventer des rapports entre l'évenement & la prédiction, & pour trouver dans les vers de Nostradamus un sens, à quoi le prophete n'a peutêtre jamais pensé. Voilà à peu prés ce qu'étoient les vers & les oracles des Sibylles, que les païens écoutoient avec tant de veneration. On trouve parmi les vers de ces filles propheteſſes, quelques pré-

dictons assez claires touchant la venuë du Messie, & les principales circonstances de sa vie, & de sa mort, afin de montrer dans les livres des païens mêmes, des preuves qui servissent à les convaincre, pour les amener plus aisément à la foi. Saint Augustin, dans le livre 18. de *la Cité de Dieu*, rapporte ces paroles tirées des oracles des Sibylles : *Il tombera entre les mains des Infideles ; ils donneront des soufflets à Dieu avec des mains profanes, & couvriront son visage de crachats empestez, qu'ils vomiront d'une bouche impure.*

L'origine des Géans est plus certaine, & mieux établie, que celle des Fées ou des Sibylles, puisqu'il en est expressément

ſément parlé en pluſieurs endroits de la Sainte-Ecriture. Les Géans étoient des hommes monſtrueux, d'une taille énorme, & bien au deſſus de la taille des hommes ordinaires. Il eſt rapporté dans le chapitre 17. *du* 1. *Liv. des Rois*, que Goliath, Géant des Philiſtins, avoit ſix coudées, c'eſt-à-dire neuf pieds de haut, & que la cuiraſſe dont il étoit revêtu, peſoit cinq mille ſicles, qui font à peu prés trois cens livres de notre poids, puiſque chaque ſicle peſe une once. Il eſt donc certain, qu'il y a eu des Géans, & l'on eſt obligé d'en convenir, & de ſouſcrire aux paſſages formels de la Sainte-Ecriture, qui le diſent nettement; mais quelques-uns ont douté qu'il y ait

eu des peuples entiers, qui fussent Géans, quoique plusieurs passages de l'Ecriture semblent le prouver manifestement, comme on le peut voir par ces paroles du chapitre 6. de la Genese; *Or il y avoit des Géans sur la terre en ce temps-là : car les enfans de Dieu aïant épousé les filles des hommes, il en sortit des enfans, qui furent puissans & fameux.* Il semble que Dieu, pour punir les crimes des hommes de ce temps-là, permit qu'il ne sortît de leurs mariages, que des enfans monstrueux, & d'une taille énorme, & d'une horrible difformité, afin que la laideur de leur corps fût, pour ainsi dire, la marque de la corruption de leur esprit. Ces Géans se prévaloient de

leur force pour opprimer le reſte des hommes, & pour exercer ſur eux une domination violente & tyrannique. Ceux, dont il eſt parlé en cet endroit, étoient nez avant le Déluge, & furent exterminez avec tout le genre humain, qui perit ſous les eaux. On trouve encore d'autres paſſages de l'Ecriture, d'où l'on peut inferer, qu'il y a eu des peuples giganteſques : Il eſt parlé dans le deuxiéme & dans le troiſiéme Chapitre du Deuteronome, de la Terre des Géans, & du païs où ces Géans habitoient ; ce qui marque qu'il y en avoit pluſieurs: Mais quelques Interpretes expliquent ces paroles des vices & des mœurs corrompuës de ces gens-là, qui

s'étoient abandonnez à toutes ſortes de deſordres : ils étoient Géans & monſtrueux, plûtôt par le cœur & par l'eſprit, que par la difformité de leur corps, & par l'énormité de leur taille. Les Hiſtoriens profanes & les Poëtes, ont auſſi parlé des Géans, & les ont dépeints comme des hommes d'une force prodigieuſe. Ovide dans ſes Metamorphoſes dit, que les Géans déclarerent la guerre à Jupiter, & que pour eſcalader le Ciel, ils entaſſoient les montagnes les unes ſur les autres. Si je ne me trompe, Ovide avoit lû ce qui eſt marqué dans l'Ecriture, de la vaine entrepriſe des hommes, qui voulurent bâtir la Tour de Babel, pour ſe garantir d'un ſecond Délu-

ge ; mais ce projet chimerique demeura interrompu par la confusion qui se mit dans le langage des travailleurs ; ils furent contraints d'abandonner leur ouvrage, parce qu'ils ne s'entendoient plus les uns les autres.

J'ai encore à répondre à un article de votre Lettre, Madame ; vous ne sauriez, dites-vous, ajouter foi à ce que l'on dit, que les premiers hommes ont vécu jusqu'à huit & neuf cens ans ; & supposé que cela fût vrai, vous voudriez, dites-vous, être venuë au monde dans ce temps-là, pour avoir eu le plaisir de vivre pendant huit ou neuf siecles. Pour moi, Madame, je vous l'avoüe, que je serois bien fâché que vous eussiez vécu avant le Dé-

luge, car vous ne vivriez maintenant que dans l'Hiſtoire; & je crois que ce n'eſt pas une grande conſolation pour un défunt, d'avoir vécu pendant un grand nombre d'années. Notre ſiecle ſeroit privé du plaiſir de voir & d'entendre la plus aimable, & la plus agréable Perſonne du monde, & qui aime tant à diſputer. Pour revenir à votre queſtion, je vous dirai, Madame, qu'elle n'eſt pas du nombre de celles dont il eſt permis de douter. Ce point eſt decidé dans la Sainte-Ecriture; liſez le cinquiéme Chapitre de la Geneſe, vous y verrez une longue ſuite de la poſterité d'Adam, leurs noms, les noms de leurs enfans, à quel age ils ont commencé d'en avoir, &

le nombre des années qu'ils ont vécu, marqué avec une exacte précision. C'eſt un mauvais retranchement de dire, que l'on ne comptoit pas alors les mois & les années, comme nous les comptons aujourd'hui ; cette raiſon eſt frivole, & ne peut être reçuë, pour peu qu'on y faſſe d'attention, puiſque le même Hiſtorien aïant dit expreſſément ſur la fin du cinquiéme Chapitre de la Geneſe, que Malaleel vécut huit cens quatre-vingt-quinze ans ; qu'Henoc, pere de Mathuſalem, ne vécut que trois cens ſoixante-cinq ans ; que Mathuſalem ſon fils vécut juſqu'à neuf cens ſoixante-neuf ans. Le même Hiſtorien, cinq ou ſix lignes plus bas, c'eſt à dire dés le

commencement du sixiéme Chapitre de la Genese, dit que Dieu irrité de tant de crimes qui se commettoient sur la terre, resolut d'abreger la vie des hommes, & de ne les laisser vivre à l'avenir tout au plus que six-vingts ans; il seroit contre la vrai semblance de dire, que Moïse en parlant de la vie des Patriarches, fit une autre supputation que celle qu'il faisoit, en disant, que le cours de la vie des hommes seroit borné à six-vingts ans: ce raisonnement me paroît une démonstration qui ne souffre point de replique. Depuis le Déluge, les hommes ne vécurent plus aussi longtems qu'ils avoient fait auparavant; les eaux qui croupirent pendant six mois sur la

terre ; la corruption de tant de cadavres d'hommes & d'animaux, qui ſe pourirent ; tout cela infecta l'air, & altera le temperamment des hommes ; ils n'avoient vècu juſqu'alors que de fruits & de laitages ; ils furent obligez, dans la ſuite, de prendre une nourriture plus forte & plus ſolide pour ſe ſoutenir, & de manger la chair des animaux, dont le ſuc eſt meilleur & plus nourriſſant que celui des dattes ou des olives ; mais la vie des hommes n'en fut pas prolongée davantage ; & l'arreſt de Dieu s'executa à la rigueur.

Il me ſemble, Madame, que j'ai répondu à tous les articles de votre Lettre : Si vous euſſiez propoſé tant de belles

queſtions à un homme plus habile, il vous les auroit développées avec une érudition bien plus profonde. Mais pour moi, je ne ſaurois tant faire le ſavant ; je ne me pique point de l'être, & j'aurois grand tort de m'en piquer. Si j'euſſe été à Paris, peut-être que par le ſecours de mes Livres & de mes Remarques, je vous aurois dit des choſes plus ſublimes, ſur tous les points que vous m'avez propoſez, ou ſi j'euſſe voulu y réver plus longtems, & me donner la torture, pour trouver des choſes merveilleuſes, vous ſeriez peut-être plus contente de moi : Mais mon indolence ne peut ſouffrir ce qui me contraint & ce qui me gêne ; j'aime bien mieux ne point paroître ſi

ſavant, que de ſortir de mon naturel, qui n'aime que ce qui eſt aiſé, ſimple, facile, intelligible, & que tout le monde peut aiſément entendre. Je ſuis,

MADAME,



# LETTRE

## D'UNE DAME DE LA COUR, A MONSIEUR L'ABBE' DE BELLEGARDE.

MONSIEUR,

Je ſuis dans une furieuſe colere contre un parfaitement honnête homme de mes amis, avec qui je diſpute ſouvent ſur toutes ſortes de matieres, autant que la foibleſſe de mon génie, & mon peu de capacité le peuvent permettre. Il n'a jamais voulu ſe marier,

ſoit par antipathie , ou par mépris pour notre Sexe : il affecte de me jetter ſouvent ſur cette matiere , & me dit des choſes piquantes , au deſavantage des Femmes , qu'il met dans un étage fort bas , & qu'il ravale infiniment au deſſous des hommes. Il m'accable ſouvent de raiſons auſquelles je n'ai pas le mot à dire ; mais je ſuis perſuadée , qu'il faut s'en prendre plûtôt à mon ignorance , qu'à la bonté de la cauſe que je défends. Donnez-moi donc, Monſieur, des armes offenſives & défenſives , pour repouſſer les traits de ce redoutable Adverſaire ; car comme le voiſinage de nos Terres nous oblige d'être ſouvent enſemble , durant le ſejour que je fais à la campa-

gne, & qu'il aime à disputer sans cesse, & que je ne suis pas d'humeur à ceder sans coup-ferir; je serois bien aise d'avoir de bonnes raisons à lui opposer, pour combattre les siennes. Vous voïez bien, Monsieur, à peu prés ce que je vous demande; mais afin que vous entriez mieux dans ma pensée, voici sur quoi il fonde ses raisonnemens, & ses principales objections: Il met pour principe, que les femmes sont inferieures aux hommes par le merite du cœur & de l'esprit; voilà sa these; & il prétend la prouver par des raisons tirées du temperamment des femmes, qui n'est pas si propre que celui des hommes, ni à l'étude, ni au gouvernement, ni à

tous les emplois de la Republique, qui ſont le partage des hommes : Il appuïe ſes raiſons par le ſuffrage de la ſage Antiquité, qui a toujours, autant qu'elle l'a pû, éloigné les femmes des emplois publics, pour les confiner dans leurs maiſons, & les claquemurer aux affaires du menage. Eſt-ce effectivement qu'elles ne ſont pas capables d'autre choſe ; ou faut-il s'en prendre aux hommes qui ont fait les Loix, & qui n'ont pas rendu juſtice aux femmes ? Je ne vous demande point votre ſecours pour faire un mauvais uſage des raiſons que vous me ſuggererez ; je ne prétens nullement, que les femmes vivent dans l'independance, ni qu'elles puiſſent ſe ſouſtrai-

re à l'autorité des hommes. Les Loix, l'usage, la coutume, & peut-être la raison les ont assujetties ; il faut que la chevre broute où elle est attachée. Je ne veux m'instruire sur cette matiere, que pour avoir le plaisir de disputer, & de bien soutenir mon parti. Je suis née fort glorieuse ; le rouge me monte au visage, & je souffre une sensible mortification, quand je demeure sans replique ; moins persuadée qu'étourdie par les raisonnemens de mon adversaire. Envoïez-moi donc des troupes auxiliaires pour me soutenir dans ce nouveau genre de combat ; je ne me contente pas de repousser l'Ennemi ; je veux aussi l'attaquer jusques dans ses retranchemens ;

mens ; citez-moi quantité d'exemples de Femmes heroïques, qui se sont signalées par quelque endroit, dans les sciences, dans le gouvernement politique, dans les emplois que les hommes se sont adoptez au préjudice des femmes, & qu'elles rempliroient peut-être avec honneur, si on les y appelloit. J'attens votre réponse avec une extrême impatience ; envoïez-moi, le plûtôt que vous pourrez, quelque ébauche sur cette matiere ; vous la traiterez dans la suite plus à loisir, si l'envie vous en prend, & si vos occupations le permettent. Je suis, Monsieur,

Votre tres humble servante, &c.

# LETTRE

*de M. l'Abbé de Bellegarde, à une Dame de la Cour, qui lui avoit demandé, ſi les Femmes ſont inferieures aux hommes par le merite de l'eſprit.*

MADAME,

Les hommes ont fait les Loix ſans y appeller les femmes ; peut-être que ſi elles euſſent été du conſeil, les choſes ſe ſeroient paſſées tout autrement, & elles n'auroient

pas manqué de raiſons & d'adreſſe pour bien ſoutenir leurs droits , afin que l'on gardât un parfait équilibre entre les hommes & elles : on ne leur a pas rendu une juſtice exacte ; & il ſemble qu'elles ſoient en droit de ſe plaindre d'avoir été un peu maltraittées. Un Ancien diſoit, que les femmes n'étoient nées que pour le repos & pour la retraite ; que leur plus grand merite conſiſtoit à vivre inconnuës, ſans s'attirer ni blâme , ni loüange ; que les plus vertueuſes étoient celles de qui on parloit le moins. Ce Philoſophe ne les croïoit nullement capables d'aucun emploi de la Republique , & vouloit qu'elles demeuraſſent toujours enſevelies dans l'obſcurité de

leur famille ; n'aïant point d'autre emploi, que de bien élever leurs enfans, pour en faire des sujets utiles à l'Etat. Ce Philosophe n'avoit peut-être pas trop de tort ; mais les Dames n'ont pas crû devoir s'assujettir à cette contrainte, bien persuadées qu'elles étoient capables de quelque chose de plus important. Pour moi, Madame, je leur rends justice, & je crois qu'elles pourroient remplir les plus grands Emplois, si on les leur confioit, & atteindre à la perfection des Arts & des Sciences, si on les y appliquoit de bonne heure, & si on leur donnoit la même éducation qu'aux hommes. Cette maxime paroîtra un paradoxe à bien des gens, qui ne se con-

du'sent que par préjugez, & qui décident sans connoissance de cause, & sans l'avoir bien examiné, que les femmes sont infiniment inferieures aux hommes, de quelque côté qu'on les regarde ; ou s'ils sont contraints d'avoüer que l'on trouve en quelques-unes de grandes qualitez, & un merite rare & singulier ; ils prétendent que ce qu'elles ont de bon, est gâté par les imperfections qui sont inséparablement attachées à leur sexe, & qui les éloïgnent du gouvernement & des emplois ; les femmes mêmes s'y sont tellement accoutumées, qu'elles regardent cet éloignement comme leur état naturel ; & comme si elles se croïoient elles-mêmes incapa-

bles de quelque chose de plus grand : La coutume, les préjugez, la loi du plus fort, les ont insensiblement assujetties aux hommes, & mises dans cette dépendance, où elles vivent depuis le commencement du monde : Il faut ajouter que la delicatesse de leur complexion, les rendant incapables des emplois durs & penibles, les attache, par necessité, aux fonctions du ménage, qui ne demandent pas une si grande force de corps : La foiblesse de leur temperamment a été cause, en partie, qu'on les a regardées, dés le commencement, comme inferieures aux hommes, qui pouvoient soutenir les emplois les plus robustes : Leurs occupations domestiques les

empêchent de s'appliquer à l'étude des ſciences, & ne leur en laiſſent pas le loiſir: Ce n'eſt pas qu'elles n'aïent pour y reuſſir, les mêmes diſpoſitions que les hommes, même génie, même vivacité, même facilité, comme on le voit par la promptitude, avec laquelle elles apprennent tout ce qu'on leur donne à apprendre. Mais on affecte de les laiſſer dans l'ignorance, afin qu'elles aïent moins de peine, & moins de repugnance à s'appliquer aux fonctions les plus viles, qui detourneroient les hommes de leurs emplois. L'experience fait voir que les femmes ont ſans étude, ce que les hommes n'acquierent qu'avec beaucoup de peine & de

travail ; elles ſont beaucoup plus polies, & plus agréables dans la ſociété civile ; c'eſt principalement dans le commerce qu'on a avec elles, que l'on apprend à être civil & poli, par l'envie qu'on a de leur plaire. L'école du monde contribuë bien mieux à les façonner, que toute la ſcience des Colleges, qui rend aſſez ſouvent les hommes ſauvages & ridicules, parce qu'ils veulent trop faire connoître qu'ils ſont ſavans ; mais cette affectation les fait regarder comme des Pédans, & des importuns. De quelle utilité leur eſt cette grande érudition, ſi leurs manieres ſont rebutantes ? Un homme enyvré de ſa ſcience, croit être au deſſus de tout le genre humain,

main, & ne peut s'empêcher de témoigner la compassion qu'il a des autres : de telles gens sont plus propres à s'entretenir avec les morts, qu'à converser parmi les vivans : ils croiroient deshonorer leur science, s'ils s'humanisoient avec le commun des hommes, & s'ils parloient de choses triviales, qui font la matiere ordinaire des conversations. L'ignorance agréable & enjoüée des femmes vaut mieux que la sombre & ennuïeuse érudition des savans : Elles parlent avec plus d'ordre & plus d'agrément, & ne tarissent point, pourvû que la conversation roule sur des matieres qui leur conviennent : La maniere insinuante dont elles proposent leurs raisons, persuade bien

mieux, que ne font tous les ſyllogiſmes en forme, propoſez d'une maniere ſeche & hautaine. Ce que les femmes ont éminemment par deſſus les hommes, eſt le talent de s'énoncer avec juſteſſe, & de choiſir les termes propres pour faire concevoir ce qu'elles veulent dire: quoiqu'elles n'inventent pas de mots nouveaux, il ſemble que ceux dont elles ſe ſervent, ſoient faits exprés pour exprimer leurs ſentimens: c'eſt ce qui donne à ce qu'elles racontent, ce tour & cet agrément qui réjoüit, & qui charme ceux qui les écoutent. Ainſi ceux qui diſent, que les femmes ſont moins parfaites que les hommes, le diſent au haſard & ſans prouver ce qu'ils avan-

cent ; outre que l'autorité des hommes eſt fort ſuſpecte en cet article , parce qu'ils ſont juges & parties, & qu'ils ont affecté, de tout tems, de rabaiſſer les femmes autant qu'ils l'ont pû : mais l'experience détruit tous les faux raiſonnemens que l'on fait à leur préjudice ; puiſqu'une infinité de femmes ont donné, dans toutes les occaſions , des marques d'un eſprit ſolide, d'une haute ſageſſe , d'une éminente vertu ; on en a vû qui ont gouverné les plus grands Empires avec autant de prudence & d'équité, qu'euſſent pû faire les hommes les plus accomplis. La vertu heroïque & militaire, qui ſemble incompatible avec la douceur , & la timidité de leur

ſexe, s'eſt trouvée en quelques femmes dans un éminent degré, & peut-être en verroit-on des exemples plus fréquens, ſi on les mettoit plus ſouvent à l'épreuve ; mais la dépendance où on les tient, les empêche de ſe produire. C'eſt moins la nature que la coutume, qui les a aſſujetties à cette dépendance ; ſi les femmes avoient fait les Loix, elles ſe ſeroient miſes hors de page, & elles ſe ſeroient affranchies de la ſervitude où on les a reduites injuſtement, puiſqu'elle eſt contraire aux ordres de la nature, qui avoit mis de l'égalité entre les deux ſexes. C'eſt aſſez qu'il y ait entre l'homme & la femme une ſubordination raiſonnable, afin que celui qui a moins de

talens, moins de lumieres & de capacité, ſe ſoumette à l'autre qui en a davantage. Quoique le mari ſoit le chef de la famille, cependant la ſoumiſſion de l'Epouſe eſt purement volontaire; puiſqu'elle s'engage de ſon choix, & librement, & dans un tems, où elle eſt capable de ſe déterminer, & de ſe gouverner par la raiſon. Les promeſſes & les conventions du mariage ſont reciproques; ſi le mari eſt chargé des affaires du dehors, la femme a le gouvernement des affaires domeſtiques; & c'eſt elle que le ſoin de l'éducation des enfans regarde particulierement. Les talens des femmes ne ſe renferment pas dans l'enceinte de leur ménage; elles ſont ca-

pables, comme les hommes, des connoiſſances les plus ſublimes, puiſque l'eſprit n'a point de ſexe. En effet cette difference ne regarde que le corps: s'il y a quelque degré de perfection entre l'eſprit d'un homme habile & éclairé, & entre celui d'un homme ſtupide & groſſier, cette difference n'eſt pas eſſentielle; elle eſt tout au plus la même, qu'entre l'eſprit du même homme conſideré ſelon les divers ages, dans ſon enfance, ou quand il eſt dans ſa maturité. De même il n'y a de difference entre l'eſprit de l'homme & celui de la femme, que celle qu'y met l'éducation. Comme l'eſprit agit par les mêmes principes dans les deux ſexes, il eſt également

capable des mêmes fonctions dans l'un & dans l'autre. Les Anatomiſtes les plus exacts ont remarqué, qu'il y a une conformité parfaite entre le cerveau de l'homme & celui de la femme ; les ſenſations s'y font de la même maniere, puiſque la diſpoſition des organes eſt toute ſemblable ; mais la difference de l'éducation, des exercices, de l'application, des ſens, des lieux, de la nourriture, de la compagnie, excitent des paſſions & des penſées differentes. Auſſi voïons-nous que les Peuples entiers ont des inclinations, des coutumes, des mœurs, des loix differentes, à meſure qu'ils ſont plus éloignez, ou plus voiſins de la mer, du Midi, du Septen-

trion ; ſelon que le païs qu'ils habitent, eſt plat, ou rempli de montagnes , entrecoupé de rivieres, ou chargé de bois; ſelon que le terroir eſt plus ou moins fertile , & ſelon la varieté des fruits qu'il produit. Le commerce, les affaires que ces peuples ont avec leurs voiſins, ſervent à les polir, ou à les rendre plus groſſiers. Puiſque la différente éducation met une ſi grande difference entre les Nations entieres , faut-il s'étonner, qu'elle en mette entre les hommes & les femmes ? ſi elles ſont moins ſavantes, c'eſt qu'on ne les applique point à l'étude , & que leurs occupations ordinaires les détournent abſolument des ſciences; mais cette excluſion n'eſt nul-

lement fondée ſur leur incapacité, ou ſur leur impuiſſance naturelle ; je crois même qu'elles y ont de plus grandes diſpoſitions, que les hommes, parce que leur temperamment & leurs organes ſont plus délicats. Mais on objectera peut-être, que les ſciences ſont inutiles aux femmes, puiſqu'elles ſont excluës des emplois pour leſquels on étudie. De la maniere dont les choſes ſont reglées, on ne verra point les femmes monter en chaire pour haranguer, ni pour expliquer un point de Philoſophie ou de Theologie; on ne les verra point aſſiſes ſur les Fleurs de lys pour rendre la juſtice aux peuples : De quoi leur ſerviroient donc les ſciences, qu'à les rendre plus

fieres, plus intraitables, plus hautaines, & plus orgueilleuſes ? Comme elles ne ſont point nées pour être ſavantes, ſi elles le devenoient, il leur arriveroit la même choſe, qu'à ceux qui aïant fait une grande fortune, & aïant effacé par leurs richeſſes & par leurs charges, la craſſe de leur origine, regardent avec hauteur & avec mépris leurs pareils, qui ſont demeurez dans leur baſſeſſe, & qui ont été moins habiles ou moins heureux. Voilà, *diſent-ils*, ce qui arriveroit aux femmes ſavantes. Ceux qui raiſonnent ſi mal, ne font pas reflexion que la ſcience, quand on en fait un bon uſage, loin de gauchir l'eſprit, le regle & le redreſſe, & qu'elle eſt plus

capable d'inſpirer la modeſtie, que l'orgueil, parce qu'on ſe connoît mieux, & qu'elle nous apprend à regler nos paſſions, & à moderer nos deſirs. Si les femmes ſont excluës de l'étude & des ſciences, cette preſcription qui n'eſt fondée que ſur la coutume, ne peut être éternelle, & elles ſont toujours en droit de s'en relever : C'eſt une mauvaiſe raiſon de dire, que puiſque la fin de la ſcience eſt de diſpoſer les hommes à remplir les differens emplois de la Republique, où les femmes ne ſont point admiſes, elles ſe donneroient une peine inutile à ſe remplir l'eſprit de connoiſſances ſteriles & infructueuſes, & dont le public ne pourroit retirer aucun avantage. Il eſt

évident, que cette objection porte à faux, puisque les femmes peuvent comme les hommes, gouverner de grands Etats & de grands Empires, comme plusieurs experiences le confirment; elles pourroient de même remplir avec dignité les autres emplois de moindre consequence; & si l'imagination se revolte, quand on y pense, c'est que l'on n'y est pas accoutumé. N'auroient-elles pas aussi bonne grace à la tête d'une armée, que sur le trône ? Ne pourroient-elles pas écouter aussi-bien les differens avis dans un Conseil de Guerre, que dans un Conseil d'Etat? Sont-elles moins fertiles en inventions que les hommes, pour trouver des expediens? En un mot,

il n'y a rien de ſi grand, dont les femmes ne ſoient capables ; il n'y a point d'emploi dont elles ne puſſent remplir tous les devoirs , ſi on leur permettoit d'acquerir toutes les connoiſſances neceſſaires pour s'en acquiter dignement. C'eſt une injuſtice des hommes à leur égard de vouloir les tenir toujours dans l'ignorance, dans la molleſſe, & dans l'oiſiveté ; au lieu de leur permettre de s'appliquer à la recherche de la verité, pour ſe garantir de l'erreur & des ſurpriſes, auſquelles ſont ſujettes les perſonnes qui ne ſavent rien. Si les femmes avoient l'eſprit rempli d'autres connoiſſances , que de celles de leur ménage, leurs converſations en ſeroient plus

agréables & plus innocentes; de quoi veut-on qu'elles s'entretiennent, puiſqu'elles ne ſavent rien? Elles ne ſont touchées que de ce qui frappe les ſens; elles en ſont uniquement occupées, & n'ont point d'autre matiere pour s'entretenir; ce qu'elles voïent, ce qu'elles entendent, leurs joïes, leurs chagrins, leurs affaires domeſtiques, leurs procés, leurs intrigues, leurs querelles, leurs jupes, leurs manteaux, leurs ajuſtemens, ſont pour elles des fonds intariſſables; encore ſeroit-on trop heureux, ſi elles s'en tenoient à ces bagatelles; mais quand ces fonds ſont épuiſez, la médiſance eſt leur reſſource, & leur ouvre des champs encore plus vaſtes. Ce n'eſt pas tou-

jours par un deſſein prémedité de nuire, qu'elles font des médiſances ſi cruelles ; c'eſt qu'elles veulent parler, & qu'elles n'ont point d'autre choſe à dire : Ne pourroient-elles pas trouver des ſujets plus innocens, pour s'entretenir ? Au pis aller, ne vaudroit-il pas bien mieux garder le ſilence, que de déchirer impitoïablement le prochain par des ſatires, qui excitent l'indignation de tout le monde contre ceux qui les font ? Les perſonnes médiſantes s'y prennent mal pour faire paroître leur belle humeur, leur enjoüement, & leur bel-eſprit: Ceux qui font ſemblant de leur applaudir, les regardent avec horreur, & les fuïent comme ſi elles avoient la pe-

ſte : En effet leurs meilleurs amis ne ſont pas épargnez, & aprés avoir vomi leur poiſon contre tout le monde, elles aiment mieux ſe décrier elles-mêmes, que de ne rien dire. On éviteroit peut-être tous ces inconveniens, ſi l'on permettoit aux femmes de s'appliquer à quelque choſe de plus ſerieux, que leurs emplois ordinaires ; comme elles s'expriment naturellement avec plus de delicateſſe que les hommes, ſi leur raiſon étoit cultivée par l'étude, leur entretien auroit infiniment plus de charmes. Si dans l'état où ſont les choſes, la ſcience ne peut être utile aux femmes pour l'adminiſtration des affaires publiques, parce qu'on ne les admet point aux emplois

emplois politiques ; elle pourroit du moins leur être utile, pour la conduite de leurs affaires particulieres. Il faut ajouter qu'elle leur seroit aussi de quelque secours pour l'établissement & pour l'avancement de leur fortune. *Athenaïs*, fille du Philosophe Leonce, en est une preuve incontestable: Son pere, qui l'avoit parfaitement instruite dans toutes sortes de sciences, la desherita pour laisser le peu de bien qu'il avoit, à ses deux fils, bien persuadé que le merite, & le savoir de sa fille lui tiendroit lieu de richesse, & pourroit l'élever à une haute fortune. Athenaïs, se voïant ainsi reduite à l'indigence par le testament de son pere, se plaignit de cette injustice à

Pulcherie, sœur de Theodose le jeune. Cette grande Princesse, charmée de l'esprit & des manieres d'Athenaïs la retint auprés d'elle, & la fit baptiser, aprés l'avoir instruite dans les maximes de la Religion Chrétienne : Elle fut nommée *Eudoxe* à son Baptême. Peu de tems aprés, Theodose le jeune l'épousa & la mit sur le thrône d'Orient, pour récompenser son merite & son éminent savoir par cette grande élevation. La peine que les femmes croïent trouver dans l'acquisition des sciences, & l'impossibilité prétenduë d'y réussir, est capable de les rebuter ; car elles sont naturellement paresseuses & indolentes ; cependant quand on examine en détail

le temperamment & la complexion des femmes, on trouve en elles encore plus de disposition que dans les hommes, pour acquerir les sciences : Elles ont l'imagination plus vive, & la memoire plus heureuse, leur cerveau reçoit aisément les impressions des objets, & en est frappé plus vivement ; il les pénétre avec une extréme promptitude ; il en conçoit nettement toutes les circonstances ; c'est ce qui fait que la plûpart des femmes s'expriment avec tant de facilité. L'obstacle qui pourroit les retarder, ce seroit l'inconstance; car elles s'ennuïent aisément des mêmes objets : cependant pour ne se pas tromper dans ses jugemens, il est necessaire d'examiner

chaque choſe en détail, afin de connoître la liaiſon qui eſt entre les principes & les conſequences que l'on en tire. Quand les femmes voudront s'en donner la peine & le loiſir, elles ſeront autant capables que les hommes, de pénétrer ce qu'il y a de plus caché dans les objets des ſciences, & peut-être porteront-elles encore plus loin leurs reflexions. On ne prétend pas, que toutes les femmes, en general, aïent, non plus que les hommes, des diſpoſitions heureuſes pour acquerir les ſciences; les unes ont plus de vivacité, les autres ont plus de peſanteur; ainſi elles conçoivent les choſes avec plus ou moins de peine, ſelon leurs diſpoſitions naturelles: Ce que l'on

prétend, c'eſt qu'il n'y a rien dans leur temperamment, qui les empêche de rechercher, & de connoître la verité ; ſi elles s'appliquent à des bagatelles, c'eſt qu'on les plie de ce côté-là ; mais cela vient de l'éducation, & des occupations qu'on leur donne, pour les laiſſer toujours dans l'ignorance : Elles n'en murmurent point, parce que l'exemple de toutes les autres femmes, une eſpece de bienſéance, la contrainte & la ſujettion, où elles vivent, leurs exercices domeſtiques qui les occupent aſſez, le jeu, leurs divertiſſemens, les préjugez qui ont attaché mal à propos je ne ſai quoi de ridicule à l'idée de femme ſavante ; tout cela les conſole, & fait qu'el-

les ne ſe plaignent pas de leur deſtinée. La bienſéance du ſexe eſt encore un obſtacle, qui empêche les femmes de s'appliquer aux ſciences ; ce ſont les hommes qui les montrent ; une jeune fille n'eſt en aſſurance, que ſous les yeux de ſa mere ou de ſa gouvernante ; quelques-uns ſe ſont fort mal trouvées de leur curioſité, pour s'être confiées à des Maîtres qui leur donnoient des leçons d'amour, au lieu de leur apprendre les maximes de la Philoſophie. Tout le monde ſait les avantures d'*Héloïſe*, & d'*Abélard* ; l'une païa par de grandes faveurs & par la perte de ſa réputation les leçons de ſon maître ; l'autre païa d'une maniere bien tragique, les libertez

qu'il prit avec ſon Ecoliere. On ne peut prendre trop de précautions pour conſerver l'honneur & la vertu des filles, qui ne peuvent être éclairées de trop prés, ni trop écoutées. Le peu d'utilité que les femmes retirent des ſciences, eſt l'une des cauſes principales pourquoi elles les négligent ſi fort. Le ſoin de leur beauté & de leurs parures les occupe plus agreablement: Les loüanges qu'on leur donne ſur leurs agrémens, ſur la douceur de leur chant, ſur la belle diſpoſition qu'elles font paroître en danſant, flattent infiniment leur amour-propre, & leur font négliger tout le reſte. Les amuſemens qui les occupent, le bal, la danſe, les comedies, les converſations,

leurs ajuſtemens leur paroiſ-ſent bien plus agréables, & d'une plus grande reſſource pour elles, que toute la ſcience du monde : Car ſi elles ſavent quelque choſe de plus relevé, à peine oſent-elles en parler devant les autres femmes, qui les traiteroient de pedantes & de ridicules, ſoit par jalouſie, ou par la crainte d'être effacées, ou parce qu'en effet, elles regardent les femmes ſavantes comme des Precieuſes. L'étude des ſciences ne convient qu'à un petit nombre de femmes d'une naiſſance diſtinguée, & qui vivent dans l'abondance ; car celles qui ſont nées dans une condition obſcure, & qui preſſées par des beſoins domeſtiques, ſont obligées de gagner

de

de quoi vivre par leur travail, n'ont garde de s'appliquer à une étude ſterile, qui ne convient ni à leur condition, ni à la ſituation de leurs affaires. Il en eſt tout autrement des hommes, qui peuvent réparer par leur ſavoir, les diſgraces de leur mauvaiſe fortune, & ſe procurer, en ſe rendant habiles, des emplois utiles & honnêtes pour ſe mettre à l'abri de la neceſſité. Les femmes occupées dés leur enfance à de petits ouvrages, les continuent juſqu'à ce qu'elles ſoient mariées, ou qu'elles aïent pris quelque autre parti. Les devoirs de l'état qu'elles embraſſent, les occupent uniquement, & ne leur laiſſent ni le loiſir, ni les penſées de s'appliquer à d'autres exerci-

ces, qui pourroient leur élever l'eſprit, & les retirer de ces bagatelles, qui les amuſent, & qui étouffent la plùpart de leurs lumieres. Il eſt aiſé de voir par ce raiſonnement, que les femmes ont, comme les hommes, en elles-mêmes les principes de toutes les perfections, & qu'elles ne leur ſont point inferieures par le merite de l'eſprit ; mais que la coutume, l'éducation, les habitudes qu'on leur donne dés l'enfance, les préjugez, la politique, qui les éloignent de l'étude, & qui les retiennent dans une perpetuelle dépendance, les empêchent de developper leurs talens naturels, & de faire voir de quoi les femmes ſeroient capables, ſi elles s'appliquoient ſerieu-

ſement à l'étude des belles-lettres, des ſciences, & des beaux arts. Les hommes qui les ont traitées avec beaucoup d'injuſtice, en faiſant les Loix, pour ſe maintenir dans leur uſurpation, font de grands reproches aux femmes; ils diſent qu'elles ſont remplies de défauts & d'imperfections, qui les rendent fort inferieures aux hommes; ſoit qu'on les enviſage du côté du cœur, ou du côté de l'eſprit; elles ſont naturellement volages, indiſcretes, étourdies; l'intereſt & l'amour les expoſent, à tous momens, à faire de grandes fautes. Ce ſeroit une indiſcretion impardonnable de leur confier quelque ſecret important; elles ne ſont pas aſſez maîtreſſes d'elles-mêmes,

elles ſuivent trop aveugle-
ment les inclinations de ceux
qu'elles aiment ; de ſorte que
les ſecrets leur échappent
malgré elles, & ſans qu'elles
s'en apperçoivent. Si elles ont
quelque engagement, le cœur
ſéduit l'eſprit, elles n'ont pas
la force de rien cacher à ceux
dont elles ſe croïent tendre-
ment aimées. Ce reproche
peut être veritable à l'égard
de quelques femmes ; mais ne
peut-on pas reprocher la mê-
me choſe aux hommes ? Ont-
ils la force de rien celer à cel-
les dont ils ſont vivement tou-
chez, & qui uſent de mille
adreſſes & de mille détours
pour leur arracher leurs ſe-
crets ? Il faut être fort reſervé
à prononcer ſur le chapitre
des femmes ; c'eſt une grande

injuſtice de les condamner en general : Il y auroit auſſi de la bêtiſe à les loüer toutes ſans diſtinction ; elles ne meritent pas toujours tout le bien, ni tout le mal que l'on en dit ; les hommes qui s'en plaignent tant, ſont les premiers à les gâter par leurs loüanges & leurs flateries ; elles auroient moins de défauts, s'ils leur donnoient moins d'encens. Si elles ſont ſi mépriſantes & ſi hautaines, c'eſt qu'ils s'abaiſſent & qu'ils rampent trop devant elles. A qui doivent-ils s'en prendre de la coquetterie & du libertinage des femmes ? Ne ſont-ils pas les premiers à les ſeduire ? N'eſt-ce pas pour plaire aux hommes, qu'elles ſe relâchent comme elles font, & qu'elles

s'oublient si étrangement ? Les vices, les bonnes qualitez, les défauts, les perfections, sont tellement partagez entre les hommes & les femmes, que tout le bien & tout le mal que l'on dit d'un sexe, se peut dire de l'autre avec justice ; qu'ils sont également susceptibles des impressions bonnes & mauvaises, qu'il n'y a rien de si méchant ou de si vertueux, dont ils ne soient également capables, & que les femmes peuvent réussir comme les hommes dans l'administration des affaires domestiques & publiques, si on les y appliquoit, & si on leur donnoit dés l'enfance une autre éducation. Cette verité se prouvera encore mieux par des exemples, que par tous les raisonnemens que l'on

pourroit faire. Toutes les Hiſtoires anciennes & modernes en ſont remplies ; mais ſans remonter juſques dans les ſiecles les plus reculez de l'antiquité, il ſuffira de faire quelques reflexions ſur la conduite & ſur le gouvernement d'*Eliſabeth*, Reine d'Angleterre, pour montrer que les femmes ſont capables de tout ce qu'il y a de plus grand ; que c'eſt à tort, qu'on leur reproche les foibleſſes & les imperfections de leur ſexe ; & qu'elles ne ſont point inferieures en merite aux hommes, de quelque côté qu'on les enviſage. Elle n'avoit que vingt-ſix ans, quand elle monta ſur le trône d'Angleterre ; l'air de grandeur & de fierté qu'elle tenoit de ſon pere,

avec une certaine douceur qui lui étoit naturelle, retenoit le peuple dans le devoir, ſans le rebuter. La conduite qu'elle tint dans le gouvernement de ſes Etats, peut ſervir de modéle aux plus grands Princes, & aux plus ſages Politiques. Les troubles & les revoltes qui s'exciterent de temps en temps ſous ſon regne, l'obligerent à traiter ſeverement de grands Seigneurs, par la perte de leur vie & de leur liberté : Mais elle y fut comme forcée par la neceſſité des temps ; & l'on ne peut guéres lui reprocher de morts, que celle de la Reine d'Ecoſſe *Marie Stuart*. Quoique les belles-lettres euſſent été enſevelies juſqu'alors ſous l'ignorance, & ſous la

barbarie, Elisabeth étoit savante, bien plus que ne le sont ordinairement les femmes. A l'age de dix-sept ans, elle savoit le Latin & le Grec; elle traduisit, de Grec en Latin, deux Oraisons d'Isocrate; outre sa Langue naturelle elle parloit l'Italien, le François, l'Allemand, le Latin, & le Grec. Pour conserver toujours son autorité toute entiere, elle avoit l'adresse de former des partis & des factions, qu'elle maintenoit autant qu'elle le jugeoit à propos, & qu'elle détruisoit adroitement, quand ils ne lui étoient plus nécessaires. Elle conserva, par politique, tous ceux qui composoient le Conseil de la Reine Marie, à qui elle avoit succedé, quoiqu'ils

fussent d'une Religion differente de la sienne, & qu'ils eussent persecuté Elisabeth sous le Regne de sa Sœur ; cependant elle ne leur donnoit pas sa confiance, & ne faisoit pas un grand usage de leurs avis ; on pouvoit dire d'eux, qu'ils étoient de la Cour, mais non pas du Conseil ; elle les tenoit en haleine par de longues disputes sur des points controversez entre les deux Eglises ; mais elle prenoit, à leur insçu, ses mesures, pour faire reussir ses desseins. Il est étonnant qu'une femme ait resisté si long-temps par son courage, par sa fermeté, par la force de son esprit, par sa prudence, par sa politique, par ses intrigues, aux deux plus grands Rois du monde, quoi-

qu'elle ne fût Reine que d'un petit Roïaume, & qu'elle se vît engagée à soutenir, pendant plusieurs années, la guerre d'Irlande, qui l'obligeoit à des dépenses excessives. Henri II. Roi de France, avoit fait déclarer le Daufin, son fils, Roi d'Angleterre, parce qu'il avoit épousé Marie Stuart. Philippe II. Roi d'Espagne, qui vouloit vanger l'honneur de Catherine d'Espagne, que Henri VIII. pere d'Elisabeth, avoit répudiée, menaçoit d'attaquer l'Angleterre avec de nombreuses troupes. Quoique tous les Princes de l'Europe la recherchassent en mariage, elle n'en voulut jamais épouser aucun, pour regner elle seule, & sut toujours les amuser pour les

retenir dans ſes interêts. Les Ducs d'Anjou & d'Alençon, l'Archiduc d'Autriche, & le Roi de Suede, lui firent long-temps la cour, ſans s'appercevoir qu'elle ſe moquoit d'eux. Ses armes eurent preſque toujours d'heureux ſuccés, ſoit qu'elles fuſſent emploïées contre ſes Sujets révoltez, ou contre les Princes étrangers, ennemis de ſes Etats, à qui elle devint enfin redoutable.

Dans le portrait que les Anciens ont fait de *Zenobie*, Reine des Palmyreniens, ils nous ont laiſſé l'idée d'une femme accomplie. L'Empereur avoit aſſocié à l'Empire *Odenat*, mari de Zénobie; mais l'un de ſes plus proches parens, jaloux de ſa gloire,

le fit aſſaſſiner peu de temps aprés : Zenobie ne perdit point courage, en perdant ſon Epoux, d'une maniere ſi tragique; elle s'empara de la puiſſance ſouveraine au nom de ſes deux enfans, & ſe fit proclamer Reine; elle continua avec une generoſité heroïque la guerre, que ſon mari avoit commencée contre les Perſes, & les vainquit par ſes Generaux, & en perſonne dans pluſieurs occaſions. Cette Princeſſe ſe vantoit d'être iſſuë du ſang de Cleopatre & des Ptolomées anciens Rois d'Egypte. Sa réputation effaça la gloire de Gallien, qui gouvernoit alors l'Empire Romain; on dit d'elle, que tandis que cet Empereur montroit dans un corps d'homme

un cœur de femme, Zenobie faiſoit paroître en un corps de femme, un courage d'homme : En effet elle défit l'armée que ce Prince envoïa dans l'Orient ſous la conduite d'Heraclien ; elle s'enferma dans Antioche, aſſiſtée de ſoixante & dix mille Palmyréniens, bien reſoluë de défendre, juſqu'à l'extrémité, cette grande ville contre toutes les forces de l'Empereur Aurelien, qui venoit l'attaquer, & qui pour faciliter le ſuccés de cette entrepriſe, avoit promis à tous les rebelles, une amniſtie générale de leurs deſobéïſſances paſſées. Zenobie, à la tête de ſes troupes, eut le courage de ſe montrer en pleine campagne devant l'Armée Imperiale, que

l'Empereur commandoit en perſonne ; quelque réſiſtance qu'elle pût faire, Aurelien ne laiſſa pas de prendre Antioche, & pluſieurs autres villes conſiderables. Malgré ces mauvais ſuccés, Zenobie rangea ſon armée en bataille dans la plaine d'Emeſe, pour arréter les victoires de l'Empereur, qui tailla en pieces les Palmyreniens. La Reine, contrainte de ceder à la bonne-fortune des Romains, ſe retira dans la ville de Palmyrenne, qu'Aurelien réſolut d'aſſieger, pour terminer, par la priſe de cette ville, une guerre ſi longue & ſi ruïneuſe. Ce Prince fut bleſſé d'un coup de fléche à ce ſiége : On peut voir l'eſtime qu'Aurelien faiſoit de Zenobie, de ſa pru-

dence, & de ſon courage, par les fragmens d'une Lettre qu'il écrivit à l'un de ſes amis: Les Romains me reprochent, „ que je fais la guerre à une „ Femme, comme ſi je n'a- „ vois à combattre, que con- „ tre Zenobie, & contre ſes „ forces domeſtiques; au lieu „ que j'ai affaire à un plus „ grand nombre d'Ennemis, „ que ſi c'étoit un homme, „ qui fût le chef de ſes trou- „ pes: Mais j'eſpere que les „ Dieux qui ne nous ont ja- „ mais manqué au beſoin, „ aſſiſteront la Republique. Aurelien écrivit à Zenobie, pour la conjurer de ſe ſoûmettre, promettant de lui rendre tous les honneurs que ſon rang meritoit; mais quoique l'Empereur lui promît toutes ſortes

ſortes de bons traitemens, cette Reine trouva ſes Lettres trop fieres ; car il lui écrivit à peu prés en ces termes :
“ Vous auriez dû faire de votre plein gré ce qui vous eſt maintenant ordonné par mes Lettres ; je vous commande donc de vous rendre, & c'eſt à cette condition, que je promets de vous conſerver la vie, que vous acheverez dans le lieu, que le Senat vous deſignera. Vous mettrez dans le tréſor de l'Empire vos pierreries, votre or & votre argent ; l'on conſervera aux Palmyreniens leurs privileges. La fierté de Zenobie ſe trouva offenſée de la maniere hautaine, dont l'Empereur lui écrivoit ; elle lui répondit ſur

le même ton, ſans s'émouvoir ni des offres, ni des menaces d'Aurelien, qui fut tranſporté de colere, en liſant les Lettres de Zenobie : Il preſſa plus vivement que jamais, le ſiege de Palmyrenne ; il alla au devant des Perſes, qui venoient au ſecours de cette ville ; il leur livra le combat, & les mit en pieces. Enfin aprés pluſieurs grands exploits de guerre, il vainquit Zenobie. Cette Reine ne pouvant plus eſperer d'être ſecouruë, & craignant de tomber entre les mains d'Aurelien, ſe ſauva pendant la nuit, voulant ſe retirer en Perſe. Aurelien eut avis de ſa marche, il la pourſuivit avec de la cavalerie, & l'arrêta priſonniere, lorſqu'elle étoit ſur

le point de paſſer l'Euphrate.
Vous avez voulu avoir la "
gloire, *lui dit-il*, lorſqu'elle "
lui fut preſentée, de faire la "
guerre aux Empereurs Ro- "
mains, vous avez mepriſé "
leurs armes, pour uſurper "
leur autorité. Zenobie, dans ſon malheur, fut toujours au deſſus de ſa mauvaiſe fortune. Aurelien parut étonné de voir tant de fermeté dans une femme; il ne voulut point la faire mourir, pour ne pas ſoüiller ſa victoire, en verſant le ſang d'une ſi grande Reine; il la reſerva pour ſervir d'ornement à ſon Triomphe; il ruina la ville de Palmyrenne, & fit paſſer tous les habitans par le fil de l'épée. Zenobie entra dans Rome ſur un ſuperbe chariot, non pas comme

triomphante, mais comme captive; cependant elle étoit toute couverte de pierreries; l'Empereur voulut lui laisser quelques marques de distinction pour honorer son courage & sa vertu, qui la rendoient digne de donner des loix à tout le reste de l'univers.

Si *Pulcherie*, fille de l'Empereur Arcade, & sœur de Theodose le jeune, n'a point donné de batailles en personne, si elle n'a point soutenu de sieges, si elle n'a point combattu à la tête de ses troupes contre un Empereur Romain, comme Zenobie; cependant son merite personnel peut la mettre en parallelle avec les plus grands hommes de l'antiquité. Elle n'avoit que seize ans, lorsque

Theodoſe la jugea digne de partager avec lui la puiſſance Imperiale. Ce choix ne fit point honte à l'Empereur ; il ſe repoſa même ſur elle des plus grandes affaires de l'Empire : Elle eut un ſoin tout particulier de l'education de ce Prince, & de ſon mariage ; elle ne lui donna point pour épouſe une fille nourrie dans la molleſſe & dans les délices de la Cour, elle lui choiſit la ſavante *Athenaïs*, fille du Philoſophe Leontius. L'Empereur piqué de jalouſie, de ſe voir peut-être effacé par le merite de ſa ſœur, l'obligea à quitter la Cour, & à ſe retirer dans une maiſon de campagne ; mais le beſoin des affaires, & le mauvais uſage que les Miniſtres faiſoient de

leur autorité, l'y rappellerent peu de jours aprés. Theodose étant mort, Pulcherie éleva Marcien à l'Empire, & l'épousa, à condition qu'il ne se serviroit point des privileges que donne le mariage, parce qu'elle avoit fait vœu de virginité. Cette grande Princesse ne borna pas ses soins aux affaires temporelles de l'Empire; elle se servit de toute son autorité contre les Heretiques qui troubloient le repos de l'Eglise, & qui pervertissoient les mœurs des fideles. Elle fit assembler le Concile general de Calcedoine; les Peres de ce Concile la comblerent d'éloges, & lui donnerent le glorieux titre de *Protectrice de la Foi.* Ces exemples font assez voir, que

les femmes ſont capables de tout ce qu'il y a de plus grand dans le gouvernement des Etats.

On ſeroit peut-être un peu plus étonné, ſi on les voïoit aſſiſes ſur les Tribunaux, pour decider en qualité de Juges, les plus importantes affaires de la Republique; mais l'on reviendra de cet étonnement, lorſqu'on fera reflexion, que Dieu qui regle tous ſes conſeils par ſa ſageſſe éternelle, choiſit *Debora* pour juger le Peuple Hebreu, & pour commander en perſonne les armées des Iſraëlites, qui gemiſſoient depuis vingt ans ſous une rude captivité. Cette femme Propheteſſe, Juge, & Capitaine, gouverna & jugea pendant quarante ans le Peu-

ple de Dieu, dont l'Etat fut toujours tres florissant, tandis que cette Republique fut gouvernée par les sages conseils de Debora. Si les hommes trop jaloux de leur autorité, n'éloignoient pas, comme ils font, les femmes de l'administration des affaires, ils pourroient souvent profiter de leurs bons conseils, & des lumieres qu'elles leur suggereroient dans les conjonctures les plus délicates.

Il semble que Dieu ait voulu vanger les femmes, de l'injustice que leur font les hommes, en les éloignant des emplois, dont elles s'acquiteroient avec succés, si l'on vouloit se confier en leur addresse & en leur courage. Le Peuple Juif se voïoit reduit aux

aux dernieres extrémitez, lors qu'Holoferne, General de l'armée de Nabuchodonosor, Roi des Assyriens, vint mettre le siege devant Bethulie, avec des troupes formidables : Quoiqu'il y eût plusieurs grands Capitaines parmi les Hebreux, Dieu fit choix d'une femme pour délivrer son Peuple de la desolation & de la servitude dont il étoit menacé. *Judith* fut chargée de l'exécution de cette grande entreprise ; & quoiqu'elle fût encore fort jeune, elle se conduisit dans cette affaire, avec toutes les précautions, tout le courage, toute la prudence, que l'on pouvoit souhaitter. Elle passa au travers du Camp ennemi, sans être effraïée de la vûë

de ces hommes affreux & armez de toutes pieces, quoiqu'un ſpectacle ſi terrible fût bien capable de jetter l'épouvante dans le cœur d'une jeune veuve, qui avoit paſſé toute ſa vie dans la retraite. Cette courageuſe femme voïant que ceux de Bethulie deliberoient de ſe rendre à Holoferne, parce qu'il avoit fait couper tous les aqueducs, qui conduiſoient l'eau dans la ville, & que les habitans étoient menacez de perir de ſoif, s'offrit à ſe ſacrifier elle-même, & à tenter toutes ſortes de moïens pour faire lever le ſiege : En effet elle traverſa le Camp d'Holoferne, penetra juſques dans ſa tente, y demeura quelques jours, pour prendre des meſures juſtes,

& délivra ſa Patrie, d'un ennemi ſi redoutable, de la maniere que tout le monde ſait. Les Hebreux, par reconnoiſſance, firent une Fête publique, qui dura trois mois pour honorer cette victoire.

La Reine *Eſther* ne témoigna guéres moins de courage que Judith, pour le ſalut de ſon Peuple. Les Rois de Babylone étoient ſi jaloux de leur grandeur, & du reſpect qu'ils vouloient qu'on portât à leur Majeſté, qu'ils avoient défendu, ſur peine de la vie, de ſe préſenter devant eux ſans y être appellé, de quelque rang, ou de quelque caractere que l'on pût être : Mais le malheur des Iſraëlites, qui avoient tous été condamnez à la mort, par les artifices d'A-

man, Favori d'Assuerus, toucha si vivement cette jeune Princesse, que sans se soucier du peril où elle s'exposoit de perdre la vie, en se présentant devant Assuerus sans son ordre, elle aima mieux tout risquer & se perdre elle-même, que de ne pas tenter toutes sortes de moïens pour délivrer son Peuple. Sa vertu & son courage furent récompensez; elle trouva grace devant Assuerus; elle lui representa qu'Aman, son Favori, abusant de son autorité, avoit resolu d'exterminer tous les Hebreux, dispersez dans les Etats d'Assuerus, quoique ce Peuple, soumis entierement aux ordres du Prince, rendît d'importans services à la Monarchie. La beauté, la bonne

grace, l'éloquence d'Esther, toucherent Assuerus, & il accorda sans reserve à la Princesse, tout ce qu'elle demandoit.

L'Histoire profane nous fournit une infinité d'exemples de Femmes illustres, qui se sont renduës célébres par toutes sortes de vertus. Lorsque *Petus Cecinna* eut été convaincu d'avoir eu part à la conjuration que l'on avoit tramée contre l'Empereur *Claudius*, *Arrie*, femme de Cécinna, l'exhorta plusieurs fois à se donner la mort lui-même, pour éviter l'opprobre de perir par la main d'un Boureau; mais cette femme intrepide voïant que son lâche époux balançoit, prend un poignard en sa presence,

elle s'en perce le ſein, & le retirant promptement, elle le lui preſente ; & le regardant d'un œil tranquille, Tiens, *dit-elle,* il ne m'a point fait de mal.

La femme de Collatin, la celebre *Lucrece,* qui a fait tant d'honneur à ſon ſexe, par ſa vertu & par ſa beauté, eſt un modele, que les Dames devroient toujours avoir devant les yeux. Son mari avoit trop indiſcretement vanté ſa beauté devant le fils de Tarquin le Superbe, Roi de Rome : Sextus l'aîné ne put voir une ſi belle femme ſans en devenir éperduëment amoureux, & ne conſultant que ſa paſſion, il viola Lucrece, qui eut tant de douleur de ſe voir deshonorée ſans qu'il y eût de ſa

faute, qu'aprés avoir fait venir ſon pere & ſon mari, & quelques perſonnes conſiderables de ſa famille, & leur aïant expoſé l'outrage que Sextus lui avoit fait, elle ſe poignarda à leurs yeux, ne pouvant ſe reſoudre à vivre aprés la perte de ſon honneur.

C'eſt à tort que l'on reproche la foibleſſe aux femmes, la legereté, l'inconſtance, l'infidelité; elles ſont auſſi courageuſes, auſſi conſtantes, auſſi fidelles que les hommes; & ſi elles portent les choſes à l'extrémité, quand elles s'abandonnent au vice; il eſt certain, qu'elles ſont paroître une fermeté, une conſtance & des vertus héroïques, quand elles prennent le bon

parti. Peut-on donner assez de loüanges à cette incomparable Reine de Carie, je veux dire *Arthemise*, qui a laissé à toutes les Dames, un si rare exemple de l'amour conjugal? Elle aima toujours son Epoux avec une fidelité & une tendresse infinie. Quand la mort le lui eut arraché d'entre les bras, elle voulut immortaliser son amour; elle dressa à la gloire de son Epoux, un tombeau superbe, qui a été regardé dans la suite, comme l'une des sept Merveilles du monde; cette Reine s'y enferma, renonçant à tout commerce, & pour s'unir plus étroitement à cet Epoux, malgré la rigueur de la mort, qui les avoit si cruellement separez; elle detrampoit ses cen-

dres dans les breuvages qu'elle avaloit chaque jour, croïant que ſon cœur étoit le ſeul tombeau digne d'un Epoux, qu'elle avoit aimé ſi tendrement.

Combien de femmes ont temoigné plus de courage, plus de fermeté, plus de grandeur d'ame dans les malheurs & dans le renverſement de leur fortune, que n'auroient pù faire les hommes les plus genereux? Combien d'autres ont bravé la cruauté des Tyrans, qui les menaçoient de toutes ſortes de ſupplices pour leur arracher des ſecrets, qu'elles ne vouloient pas réveler? On en a vû une infinité, dans le temps que les Romains conſpiroient contre leurs Empereurs, regarder

d'un œil tranquille les prépa-
ratifs de leur ſupplice ; tandis
que les Chefs des Conjurez
tremblans & interdits, tra-
hiſſoient leur parti & leurs
complices par leur lâcheté.
Une Dame Athenienne, pour
ne pas découvrir un ſecret
qu'on lui avoit confié, endu-
ra, avec un courage heroïque,
les ſupplices les plus affreux,
ſans qu'on pût jamais la faire
parler par la force des tour-
mens ; enfin elle ſe coupa la
langue avec les dents, & la
cracha au viſage du Tyran,
ſe mettant elle-même hors
d'état de reveler ce qu'elle
avoit réſolu de taire. Les
Atheniens furent ſi touchez
du courage, que cette femme
heroïque fit paroître dans une
occaſion ſi importante, qu'ils

lui dreſſerent une Statuë, pour immortaliſer ſa gloire, & la fidelité qu'elle avoit gardée aux dépens de ſa propre vie.

Si les femmes avoient comme les hommes, le loiſir d'étudier; ou ſi on les appliquoit de bonne heure aux ſciences, & qu'elles en fiſſent leur capital, elles effaceroient la gloire des hommes en cette matiere; elles ont plus de vivacité, plus de feu, plus de pénétration, plus de ſubtilité, plus de délicateſſe; on a vû dans tous les temps, que celles qui ont voulu s'en donner la peine, ont appris avec une merveilleuſe facilité, tout ce qu'elles ont voulu apprendre. La celebre *Sapho*, qui merita pour ſon ſavoir, d'être ſurnommée la *dixiéme Muſe*, a

composé des Ouvrages, qui ont été admirez de toute l'antiquité ; il ne nous en reste que l'Hymne qu'elle fit en l'honneur de Venus ; & une Ode. Ces deux morceaux suffisent pour nous faire connoître le prix des Ouvrages de cette fille incomparable, & pour nous causer un regret extrême de les avoir perdus. Il semble que les hommes conviennent tacitement, que les femmes pourroient exceller dans les Sciences & dans les Arts, si on les tournoit de ce côté-là, puisqu'ils ont attribué l'invention des Sciences & des beaux Arts à des filles qu'ils ont honorées sous le nom de *Muses*, qui étoient des filles fort savantes & fort versées dans la connoissance

de l'Hiſtoire, de la Muſique, & de mille autres choſes curieuſes. Ils ont auſſi dreſſé des Autels à *Minerve*, comme à la Déeſſe de la Sageſſe & des beaux Arts. Mais ſans remonter juſques dans l'antiquité la plus reculée, & ſans avoir recours à des Fables, nous en trouverons parmi les modernes, qui ſe ſont renduës celebres par leur ſavoir, autant que par leur beauté & par leur ſageſſe. Ceux qui ont fait l'Hiſtoire de *Marie Stuart*, Reine d'Ecoſſe, ont fait l'éloge de ſon eſprit & de ſa ſcience, comme de ſa patience & de ſa generoſité. *Marguerite de Valois*, ſœur de François Premier, fut appellée par les beaux Eſprits de ſon temps, la *dixiéme Muſe*, comme Sapho

l'avoit été dans son siecle. La Reine *Christine* que nous avons vûë, ne s'est pas renduë moins illustre par son savoir, & par l'estime qu'elle faisoit des gens de Lettres, dont elle honoroit & recompensoit le merite, qu'en renonçant à ses Etats par un esprit de Religion. Cette grande Princesse savoit tout, rien ne lui échappoit, Histoire, Philosophie, Mathematiques ; elle parloit toutes sortes de Langues, avec une facilité merveilleuse, & décidoit sur les ouvrages des Savans, avec une érudition ; qui surprenoit les connoisseurs. On pourroit citer une infinité de femmes de toute condition, qui ont excellé dans les sciences ; Victoire *Colonne*, Angelique *Nogarol-*

*le*, Marguerite *Morus*, & tant d'autres : De ſorte que l'on peut aiſément montrer, par le raiſonnement & par l'experience, que les femmes ſont capables, comme les hommes, de tout ce qu'il y a de plus grand dans la politique ; de plus raffiné dans les ſciences ; de plus delicat dans les Arts, & qu'elles y reuſſiroient mieux que les hommes, ſi on vouloit les y appliquer dés l'enfance, & ſi l'on n'étouffoit pas les lumieres de leur eſprit par le ſoin des bagatelles domeſtiques, & par des amuſemens, qui les entretiennent dans l'oiſiveté, & qui leur oſtent le goût des ſciences. On peut donc conclure, ſi on leur rend juſtice, & ſi l'on en juge avec un eſ-

prit dégagé de toute prévention, que les femmes valent bien les hommes, de quelque côté qu'on les enviſage, & qu'elles ne leur ſont point inferieures par le merite du cœur & de l'eſprit. Je ſuis,

MADAME,

Votre tres humble ſerviteur, &c.

LETTRE

# LETTRE
## D'UNE DAME DE LA COUR, A MONSIEUR L'ABBE' DE BELLEGARDE.

MONSIEUR,

Vous connoiſſez l'empreſſement que j'ai pour la Comedie : Vous me l'avez ſouvent reproché ; mais vos remontrances n'ont fait que blanchir ; & vous ne m'avez point guerie. Il n'y a gueres de ſpectacles , qui m'échappent ;

mais que voulez-vous que je fasse toute la journée ? Je ne saurois m'amuser, comme je vois les autres femmes, à faire des nœuds, ou de la tapisserie ; je ne connois ni l'amour, ni les amans ; je ne reçois point ni n'écris point de jolies Lettres : Le jeu m'ennuïe ; la seule vûë des cartes me donne la migraine, & des vapeurs: Dans l'oisiveté, où mon cœur se trouve, je tâche d'occuper mon esprit ; la lecture des bons Livres est pour moi d'une grande ressource ; mais on ne sauroit lire toujours. Je trouve que la Comedie est le plus agréable de tous les amusemens, quand on a renoncé aux autres plaisirs de la vie. Il y a quinze ans que je frequente assez regulierement les

Théatres ; cependant je ſuis auſſi ignorante qu'au premier jour : Je vous avoüe, que je fus bien honteuſe, & que ma vanité fut étrangement mortifiée dans une aſſez belle compagnie, où je me trouvai dernierement : On me demanda quelle difference il y a entre une Comedie & une Tragedie : Je ne pus jamais reſoudre cette grande difficulté : Je vous prie, Monſieur, de me l'expliquer, afin que je ne tombe plus à l'avenir dans un pareil embarras ; que je puiſſe réparer ma gloire, & dédommager ma vanité qui ſe trouve bleſſée. Mandez-moi tout ce que vous ſavez des regles que l'on doit obſerver pour qu'une Comedie ſoit bonne ; car je ne doute nul-

lement, que vous ne ſoïez grec en cela : Et puiſque vous avez eu la patience de lire huit fois tout Homere en ſa Langue naturelle, je ſuis ſeure, que vous avez auſſi lû les Tragedies des Grecs. Je connois un homme qui dit que les nôtres ne font que blanchir auprés, & que tout ce que les Modernes font, n'eſt que de la crême föüettée en comparaiſon : Son témoignage me paroît un peu ſuſpect ; car il eſt tout heriſſé de grec depuis les pieds juſqu'à la tête. Je vous l'avoüe, Monſieur, que j'ai un furieux dépit de ne pas ſavoir le grec, quand ce ne ſeroit que pour avoir le plaiſir de lire d'auſſi belles choſes ; mais je reſſemble à *Henriette*. Dites-moi donc

tout ce qu'il faut ſavoir, non pas pour faire une Comedie; mais pour en juger, & pour me dire à moi-même, des raiſons ſi le plaiſir que je trouve à la Comedie, eſt bien fondé; & s'il eſt à propos de rire quand je ris: Voïez, je vous prie, juſqu'où va ma délicateſſe: Je ſuis comme ceux qui ne ſe contentent pas de trouver une ſauſſe bonne; ils veulent ſavoir de quoi elle eſt compoſée, & la doſe des épiceries qui y entrent: Je crois que le meilleur ſeroit de faire comme j'ai fait juſqu'à maintenant, & de me laiſſer aller à mon panchant; mais enfin je crois que vos reflexions ne gâteront rien. Quand je ſaurai toutes ces choſes, voici encore un point ſur lequel

je voudrois être instruite à fonds. On veut me faire un scrupule de mon attachement pour la Comédie : Je vous l'avoüe, que je n'y entends point finesse ; j'y vas le plus souvent, parce que je suis desœuvrée, & que je ne sais que faire ; quelquefois par compagnie. Croïez-vous qu'il y ait grand mal ; mandez-moi sur cela votre sentiment ; car quoique vous m'ayïez déja répondu, que vous n'êtes point Docteur, je ne laisserai pas de m'en tenir à votre décision. Au reste, je vous dirai, que je fais profession d'un Christianisme assez austere, pour ne vouloir pas mettre mon salut en compromis, ni faire une chose qui soit visiblement mauvaise ; mais aussi je ne veux

pas me faire des ſcrupules mal à propos, ni me chicanner ſur des plaiſirs innocens. Mettez-moi l'eſprit en repos ſur cela, & croïez qu'on vous honore tres-parfaitement. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre tres humble ſervante.

# LETTRE

*de M. l'Abbé de Bellegarde, à une Dame de la Cour, qui lui avoit demandé quelques reflexions sur les piéces de Théatre.*

MADAME,

Si vous m'ordonniez de vous écrire ſur d'autres matieres, & qui euſſent plus de rapport à mon état, peut-être le ferois-je avec plus de ſuccés; ou ſi vous me laiſſiez la liberté de faire mon plan moi-même,

même, & de choisir des sujets proportionnez à mon génie, & à mes connoissances, je travaillerois avec moins de gêne, & moins de contrainte, & je pourrois vous dire des choses plus raisonnables ; mais je vous avouërai sans façon, Madame, & sans honte, que je ne fais point de vers ; qu'il y a plus de quinze ans, que je n'ai vû le Théatre, ni assisté à aucune Comedie ; je ne sai si c'est par scrupule, ou faute de goût pour les spectacles ; enfin je suis aussi mauvais Poëte, que mauvais Historien, & je doute que je puisse m'acquiter, avec honneur, de ce que vous m'ordonnez. Il est cependant vrai, Madame, que j'ai lû autrefois la plûpart des livres, qui donnent des

regles pour les piéces de Théatre ; j'ai feüilleté les Anciens & les Modernes , j'ai examiné les critiques que l'on a faites de plusieurs Comédies , pour me donner quelque idée de la perfection que ces pieces doivent avoir. Je crois , Madame , que vous ne feriez pas mal de lire quelqu'un de ces Auteurs , puisque vous voulez , dites-vous , vous dire à vous-même les raisons pourquoi vous riez ou vous pleurez à la Comédie. Si vous le voulez , Madame , je vous indiquerai les livres que j'ai lûs sur cette matiere , afin que s'il vous en tombe quelqu'un entre les mains , vous puissiez voir les choses dans leur source. *Aristote* a été le premier , qui a donné des regles pour la

pratique du Theatre ; ses regles ont dans tous les temps servi de modele à tous ceux qui ont voulu écrire sur cette matiere ; ce qui est fondé sur la nature & sur le bon sens, dure toujours. La Poëtique d'*Horace* est un chef-d'œuvre ; & quoiqu'il ait écrit en Vers, cependant on démêle aisément ses préceptes. Avec le secours de ces deux livres, on sait tout ce qu'il faut savoir pour se former le goût sur les pieces de Théatre, & pour en faire la critique ; car voilà précisément, Madame, ce que vous demandez. Parmi les Modernes j'estime infiniment *Vida*, de Cremone, Poëte, & Evêque d'Albe : Ces deux qualitez paroissent assez mal assorties ; il a composé sur la

poëtique trois petits livres en vers, à l'imitation d'Horace. Le Livre que *Castelvetro* a écrit sur cette matiere, est merveilleux, & il le seroit encore davantage, sans l'affectation qu'il fait paroître à combattre mal à propos le sentiment d'Aristote : *Ronsard, du Bellai, Pelletier* qui commençoient à avoir quelques idées de l'Art poëtique, en ont écrit ; mais quelques éloges qu'on ait donné de leur temps à leur poësie, elle nous fait pitié maintenant. J'ai lû les sept livres, dans lesquels *Jules-Cesar de Lescalle* a examiné toute l'ancienne poësie. *Daniel Heinsius* a fait encore un beau traité sur la poëtique, où il donne des regles pour faire une bonne

Tragédie ſelon la méthode d'Ariſtote. La critique que le celebre M. *de Corneille* a faite de ſes propres ouvrages, vous inſtruira mieux, Madame, que toutes les poëtiques du monde, & vous formera mieux le goût, que tous les autres livres ne ſauroient faire. Liſez ſur tout l'Art poëtique de l'illuſtre M. *Deſpreaux*; il a travaillé ſelon le goût d'Horace; le Moderne a égalé, s'il n'a ſurpaſſé l'Ancien. Ceux qui ne ſont pas de ce ſentiment, ne donnent tant d'éloges au Romain, que par un déſir détourné d'abbaiſſer le François: Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoucient de rendre juſtice à l'Ancien; c'eſt que la reputation du Moderne les éblouït & les importune. Voilà, Ma-

dame, les livres que j'ai lûs autrefois ſur la matiere que vous me propoſez : Mais ces idées ſont maintenant fort effacées de mon eſprit, parce que je me ſuis toujours appliqué depuis à des choſes qui n'y ont nul rapport ; cependant ſi la ſolitude, & le repos de la campagne où je ſuis depuis quelques mois, peut me rappeller quelqu'une de ces anciennes idées, je vous écrirai au haſard, comme dans mes autres Lettres, & ſans ſuivre un ordre méthodique, tout ce qui ſe préſentera à mon eſprit.

Le Théatre qui avoit été enſeveli ſous les ruines d'Athenes & de Rome, s'eſt relevé de notre ſiecle avec beaucoup d'éclat ; ſi l'on don-

noit les mêmes recompenſes à nos Poëtes, que donnoient les Grecs & les Romains à ceux qui excelloient en ce genre d'écrire, nous en aurions eu ſans doute un plus grand nombre; mais ce travail immenſe eſt trop mal recompenſé, & ne conduit plus comme autrefois, aux honneurs ſuprémes, ni aux premieres dignitez de l'Etat.

Si toutes les femmes étoient d'auſſi bonne foi que vous, Madame, elles avoüeroient avec la même ingenuité, qu'elles ne ſavent ce que ſignifient proprement les termes de *Tragedie* & de *Comedie* : Ce ſont les deux eſpeces qui diviſent le *Poëme dramatique* : Peut-être que ce mot eſt encore un myſtere pour

bien des femmes ; cette espece de Poëme est nommée de la sorte, parce qu'il represente quelque action, & il est different des autres qui se passent en simples récits. La *Tragedie* tire son nom de deux mots Grecs, qui signifient *Bouc*, & *Chanson*, parce que l'on donnoit un Bouc pour recompense au Poëte, qui avoit reüssi, & qui avoit bien diverti le peuple par ses chants. Les Grecs qui étoient un peuple voluptueux & oisif, passoient toute la journée à entendre des Vers & des Harangues ; les Cordonniers, les Forgerons, les Tailleurs, les Massons, ceux qui exerçoient les métiers les plus vils, confondus avec ceux qui remplissoient les premie-

res Charges de la Republique, décidoient au Senat & à l'Amphithéatre, de l'esprit & du merite des Orateurs & des Poëtes, & faisoient valoir par leurs suffrages, ou décreditoient une Harangue, ou une Comedie. J'avois oublié, Madame, à vous expliquer ce terme dont vous m'avez demandé la définition; il vient de deux mots Grecs, qui signifient *Village*, & *Chânson*, parce que les faiseurs de Comedies alloient reciter leurs Vers par les campagnes: Dans ces temps grossiers les premiers Comédiens se barboüilloient le visage avec de la lie; le Poëte *Eschile* inventa le masque, qui avoit quelque chose de plus honnête, & de plus commode. La Comedie,

toute informe qu'elle étoit alors, fit long-temps les délices de la Grece ; ce peuple jaloux de sa liberté, écoutoit avec de grands applaudissemens les sanglantes satires que l'on faisoit impunément sur le Théatre, contre les principaux personnages de la Republique.

La Tragedie, à proprement parler, est une representation serieuse de quelque action de grande importance, & qui produit par elle-même la *terreur* ou *la pitié* ; ainsi les pieces, dont l'évenement ou le dénoüement est heureux, ne sont pas des Tragédies ; car elles doivent toujours finir par quelque chose de tragique ou de funeste. Son but principal est de plaire en in-

ſtruiſant : Pour cela il eſt neceſſaire que le Poëte choiſiſſe quelque beau point d'hiſtoire veritable, ou cruë telle; qu'il conſerve les bienſéances, les mœurs & les caracteres; qu'il exprime les ſentimens en termes choiſis, nobles, & convenables à ſa matiere.

Il y a encore quelques termes de l'Art dont il faut d'abord vous donner quelque idée, & dont je vous parlerai plus au long & plus en detail dans la ſuite.

On appelle *terreur* en matiere de Tragedie cette ſuite d'incidens oppoſez, qui naiſſent les uns des autres contre l'attente. Oedipe apprend la mort de Polibe, Roi de Corinthe, dont il croit être le fils; il mêle à ſa douleur quel-

que eſpece de joïe, puiſqu'il voit tomber par-là cet Oracle, qui lui avoit prédit, qu'il ſeroit le meurtrier de ſon pere; mais il apprend en même temps, qu'il n'eſt point fils de Polibe; & cette nouvelle emmene le dernier ſecret de ſa deſtinée: Il ſe trouve fils de *Laïus*, qu'il a tué, & de *Jocaſte* qu'il a épouſée.

La Tragedie eſt diſtribuée en cinq actes; chaque acte en ſcenes, dont le nombre n'eſt point fixe. Un acte eſt une partie de l'action, qui paroît interrompuë ſur le Theatre, mais laquelle ne laiſſe pas de ſe continuer derriere le Theatre, où les perſonnages agiſſent toujours, & quelquefois même plus vivement. Une ſcene commence à l'en-

trée, ou à la ſortie d'un Acteur, qui ne doit jamais ou entrer ou ſortir que neceſſairement.

Les mœurs ne ſont autre choſe, que les inclinations, bonnes ou mauvaiſes. Ce ſont tous ces traits repandus, qui forment le caractere des perſonnages; ainſi dans l'*Iphigenie* tout ce qui entre dans la repreſentation d'un homme amoureux, mais violent, tel qu'étoit Achille; tout ce qui ſert à nous peindre un Roi fier & ambitieux, tel qu'Agamemnon; une mere tendre, une jeune Princeſſe courageuſe, telles que Clitemneſtre, & Iphigenie; c'eſt preciſément ce que nous appellons *mœurs*. Il faut les marquer ſi vivement, que le ſpe-

ctateur soit en quelque façon prévenu sur le parti, que doit prendre un Acteur. Elles ne doivent ni blesser les bienséances attachées à certain age, & à certains états, ni alterer les caracteres connus & consacrez par l'Histoire ou par la Fable ; qu'Achille soit emporté, ardent, fier, inflexible ; enfin qu'elles soient égales & ne se démentent point. Ainsi jusqu'à la fin le souvenir d'Hector est cher à Andromaque.

Il y a dans la Tragedie unité de jour, unité de lieu, & unité d'action. La perfection de ce Poëme demanderoit que l'action ne durât pas plus long-temps dans la verité, que dans la representation ; il est permis cependant de pre-

cipiter le temps dans les intervalles des Actes, c'eſt à dire, dans cette partie de l'action qui ſe paſſe derriere le Theatre ; mais l'action ne peut durer au-de-là de douze heures, ſans bleſſer la vraiſemblance.

L'action doit être unique, & tous les incidens ou épiſodes qui la compoſent, tellement liez enſemble, & par conſequent tous les perſonnages tellement neceſſaires, qu'on ne puiſſe en détacher aucune partie, ſans ruïner le tout. Il y a un défaut reconnu de tout le monde dans les Horaces de M. de Corneille. On peut omettre le cinquiéme Acte ſans détruire l'action principale ; il renferme lui-même une action à part, qui

feroit le ſujet d'une nouvelle piece ; or cette duplicité eſt toujours tres vicieuſe.

Tout ce qui eſt ajouté à l'action pour la rendre plus brillante & plus vive , s'appelle *Epiſode* : lorſque le ſujet eſt choiſi, qui doit être un trait éclatant de la Fable ou de l'Hiſtoire, on tâche d'y ramener toutes les actions connuës de ſes perſonnages,& de ſe ſervir de toutes les idées qui en peuvent naître.

La troiſiéme unité eſt celle du lieu : L'action ſe doit paſſer dans un lieu fixe , en ſorte que malgré tous les mouvemens differens , & toutes les allées & les venuës, les Acteurs reparoiſſent & ſe retrouvent toujours naturellement dans le même endroit. Quelques-

uns

uns voudroient que la présence des spectateurs fût essentiellement liée à la piece, dans la verité, comme dans la representation; mais il y a peu de Tragedie, qui ait cette exactitude; cela étoit bon du temps de ces Rois populaires, qui paroissoient si souvent dans les places publiques. S'il ne nous est point permis de changer les mœurs dans les choses essentielles, au moins sommes-nous obligez de rapprocher le ceremonial & les formalitez.

*Peripetie* est un changement de fortune, ou le passage d'un Etat à un autre, contre ce qu'on avoit attendu, different de ce que nous avons appellé *terreur*. Cette passion naît des Peripeties mêmes,

qui ſont d'autant plus belles, qu'elles ſont moins attenduës & plus ſurprenantes.

*Reconnoiſſance* eſt un changement ſubit, par lequel les principaux perſonnages venant à ſe reconnoître, conçoivent de la haine ou de l'amitié, & en deviennent plus heureux ou plus malheureux. Rien n'eſt ſi beau dans la Tragedie, qu'un changement de fortune, qui arrive ſur le champ par la reconnoiſſance, & fait le denoüement de la piece.

La plus belle de toutes les reconnoiſſances eſt lorſqu'on eſt ſur le point d'agir ſans connoître, & que l'on reconnoît avant que d'agir.

La ſeconde eſt, lorſqu'on agit ſans connoître, & que

l'on reconnoît quand on a agi.

*Sentimens*, c'eſt tout ce qui fait la matiere du diſcours ; tous ces traits vifs & éclatans, qui excitent les paſſions.

*Situation* eſt cet état violent, où l'on ſe trouve entre deux interêts preſſans & opposez, entre deux paſſions imperieuſes, qui nous dechirent, & ne nous déterminent pas, ou du moins qu'avec beaucoup de peine : Tel eſt ce moment douloureux, où *Rodrigue* ſe trouve entre ſon amour & ſon honneur, entre ſon pere & ſa maîtreſſe : Tel eſt encore ce moment, où *Galerius* inſtruit par Gabinie elle-même, à quelles conditions il doit l'épouſer, ſe trouve entre elle & ſes dieux.

Le nœud d'une Tragedie comprend les desseins des principaux personnages, & tous les obstacles propres ou étrangers, qui les traversent: Il va ordinairement jusqu'à la fin du quatriéme Acte, & dure quelquefois jusqu'à la derniere Scene du cinquiéme; ce qui est une extrême beauté dans une piece, qui est d'autant plus vive & plus interessante, que l'esprit du spectateur est toujours suspendu sur l'évenement.

Lorsque les obstacles cessent, que les doutes s'éclaircissent, & qu'enfin la destinée des principaux personnages s'est développée, c'est alors que commence le denoüement, qui doit toujours naître du fond de la Fable, & qui

ne peut être préparé avec trop d'artifice, ni être trop court ni trop ſimple.

*Cataſtrophe*, c'eſt l'évenement heureux, ou funeſte d'une Tragedie; c'eſt la nature du denoüement. Les Cataſtrophes funeſtes ont plus de dignité que les autres, ſi j'oſe ainſi parler. Ceux qui prétendent qu'il ne faut jamais enſanglanter le Theatre, ignorent ce que c'eſt que de l'enſanglanter; il ne faut jamais y repandre le ſang de perſonne, mais on y peut verſer le ſien, quand on y eſt porté par un beau deſeſpoir; c'étoit une action conſacrée chez les Romains.

On peut haſarder ſur la Scene, des choſes mêmes, qui ſont contre nos mœurs, & ces

ſortes de ſujets réuſſiront, ſi on y apporte tous les ménagemens neceſſaires. L'amour de Phedre pour Hypolite ; celui de Tiridate pour Erinice ſa ſœur, n'ont préciſement reuſſi que par-là.

En un mot, il faut expoſer ſon ſujet avec art ; ſe hâter de faire agir ſes perſonnages, amener des évenemens extraordinaires, qui ſe combattent & ſe produiſent les uns & les autres ; intereſſer, ſuſpendre, tromper le ſpectateur ; qu'il n'y ait que des caracteres élevez ; nulles images, nul eſprit hors d'œuvre, des chûtes brillantes, des Scenes vives & courtes, heureuſement tournées, beaucoup de feu & de mouvement, peu de recits une action continuelle & qui-

ſe precipite à ſa fin.

La Fable, ou la compoſition du ſujet, eſt la partie la plus eſſentielle de la Tragedie : On l'appelle *Fable*, parce qu'il eſt libre au Poëte d'inventer les ſujets tragiques, qu'il veut expoſer ſur la ſcene, ou d'en alterer les circonſtances, quoique veritables, pour les ajuſter au Theatre. On ne s'interreſſe guéres aux avantures des miſerables, ou des perſonnes de la lie du peuple ; ainſi il faut que le ſujet de la Tragédie ſoit l'action de quelque Roi, de quelque Prince, de quelque Princeſſe, ou de quelque perſonne conſiderable par ſon rang, ou par ſes emplois, parce que les perſonnes infiniment élevées au deſſus des autres, produiſent

des effets bien plus étranges ; & que leurs malheurs font une plus vive impression sur l'esprit, & causent un plus grand étonnement. Si le Heros que l'on represente sur le Theatre, n'a une grande vertu, on n'est que mediocrement touché de ses infortunes ; la vertu affligée excite cette pitié tendre, qui fait le plaisir le plus delicat de la Tragédie ; mais si le Heros tombe dans la disgrace par sa faute, ou par son imprudence, ou aprés avoir commis quelque mauvaise action, on se sent indigné contre ses vices, & peu attendri de ses maux : La punition d'un méchant homme est une chose ordinaire, qui n'excite pas de grands sentimens. Ce n'est pas qu'il faille que le Heros soit

ſoit parfait en toutes choſes, car cela eſt impoſſible ; il faut qu'il ſe ſente des foibleſſes de l'humanité, afin que le ſpectateur craigne qu'il ne lui arrive quelque malheur ; car ſi c'étoit un homme accompli en toutes choſes, & d'une vertu parfaite, on ſeroit affranchi de cette crainte, qui tient l'auditeur en ſuſpens, & qui lui cauſe une certaine inquiétude, qui l'interreſſe dans toutes les avantures du Heros. Si ſa vertu ne doit pas être entierement exempte de foibleſſe, il ne faut pas auſſi que ce ſoit un ſcelerat inſigne ; les Grecs qui aimoient à voir la ſcene enſanglantée, repreſentoient ſouvent ſur leur Theatre, des hommes fort vicieux, ou du moins qui a-

voient commis de grands crimes: Oedipe, Oreſte, Alcmeon, Medée, Thyeſte étoient de ce caractere; ainſi le ſpectateur étoit toujours dans la terreur & dans l'effroi; mais la pitié eſt incomparablement plus douce, & plus conforme à l'humanité: Ainſi dans le choix que le Poëte fait de ſes Heros, il ne doit point en introduire ſur la ſcene, qui ſoit coupable de quelque crime énorme. Si Phedre a excité de la commiſeration ſur notre Theatre, quoiqu'elle fût criminelle, c'eſt que *Racine*, d'un genie ſuperieur, & maître de ſon ſujet, a ſi bien ménagé la foibleſſe de cette Reine, qu'il en a fait retomber tout le blâme ſur la confidente, qui abuſoit

de la confiance que sa Maîtresse avoit en elle.

Le Poëte ne doit pas donner à entendre, que son Heros est tombé dans le malheur, pour être sujet à quelque imperfection; mais pour avoir fait quelque faute, qui merite d'être punie. Ses infortunes doivent être regardées comme la suite de quelque mauvaise action; mais il ne faut pas qu'elle parte d'un mauvais fonds, ou d'une ame noire; il faut plûtôt que ce soit l'effet d'une certaine fragilité, qui n'est pas incompatible avec une grande vertu: C'est ainsi, que la jalousie injuste de Thesée; l'infidelité de Jason, qui abandonne Medée, pour prendre une autre épouse; la présomption de

Niobé, qui se glorifioit dans dans le grand nombre de ses enfans, & qui méprisoit Latone, ont été punies avec justice. Ces punitions excitent la pitié, parce que toutes ces personnes avoient d'autres bonnes qualitez, & des vertus, qui leur affectionnoient le spectateur; mais si le Heros est absolument vicieux, il faut que la punition de ses vices soit telle, qu'elle imprime beaucoup de terreur. Puisque la Tragedie est une instruction pour porter les hommes à la vertu, & pour les détourner des vices; la regle generale est que la vertu soit récompensée, & le crime puni. Les Modernes sont beaucoup plus circonspects en cela, que les Anciens, puisqu'-

Euripide aprés avoir representé la perfidie de Jaſon, & la cruauté de Medée, qui trempa ſes mains dans le ſang de ſes propres enfans, & qui commit encore pluſieurs autres crimes abominables, les laiſſe ſur leur bonne foi, au lieu de ſoulever contre eux les Dieux & les hommes pour les punir. Les parricides, les inceſtes doivent être ſuivis de châtimens proportionnez à la noirceur de ces grands crimes; mais les diſgraces des perſonnes moins coupables que malheureuſes, font une impreſſion plus douce; c'eſt ce qui attire ces larmes de compaſſion, qui attendriſſent l'ame, & qui cauſent un plaiſir ſi delicat. Pour exciter ce ſentiment dans le cœur du

ſpectateur, il faut que le Poëte amene avec art les avantures de ſon Heros ; & que la perfidie de ceux qui lui ſont unis par les liens du ſang, de l'amitié, ou de l'amour, le faſſent tomber dans le malheur. C'eſt une choſe ordinaire, qu'un ennemi mette tout en œuvre pour ſe vanger d'un ennemi, aprés en avoir reçû de grands outrages ; les mauvais traitemens qu'il lui fait, ne ſurprennent point.

Quoique le Poëte ait la liberté de changer quelques circonſtances de ſon Hiſtoire, d'en ſupprimer une partie, d'en ajouter de nouvelles ; il ne lui eſt pas permis cependant d'alterer les evenemens principaux, & qui ſont connus de tout le monde : Il n'eſt

pas cependant obligé de ſui-vre mot à mot la verité de l'Hiſtoire, pourvû qu'il ne la corrompe pas dans les points eſſentiels, & qu'il ne confonde point par des changemens notables les idées du ſpectateur. Un Auteur ſe rendroit ridicule, s'il faiſoit paroître Pompée ſur la ſcene, s'applaudiſſant d'avoir vaincu Ceſar à la bataille de Pharſale: Cette contrarieté choqueroit l'Auditeur, perſuadé de la défaite de Pompée. De même ce ſeroit une abſurdité inſoutenable de faire mourir tranquillement Ceſar au milieu de ſon Palais, dans les bras de ſon épouſe; puiſque tout le monde ſait qu'il fut poignardé au milieu du Senat: Mais on n'eſt pas obligé de

dire, qu'il s'enveloppa de sa robe,ni qu'il fit des reproches à Brutus; au contraire, le Poëte peut faire parler Cesar, pour se plaindre de son ingratitude, parce que ce changement n'est pas considerable, & qu'il n'altere pas le point essentiel de l'Histoire.

Nous n'aimons pas à voir la scene ensanglantée,& nous sommes en cela beaucoup plus humains, que les Anciens,qui faisoient massacrer leurs Heros sur le Theatre. Ces spectacles sont odieux, & ressemblent plus à des combats de Gladiateurs, qu'à des querelles de Heros. Je ne doute point que Sophocle n'eût fait combattre sur le Theatre devant tout le monde, les trois Horaces contre les trois Curia-

ces ; il faut que le Spectateur apprenne par des recits ces avantures cruelles, qui ne lui causent que des sentimens douloureux, & qui ne lui donnent que de l'horreur. C'est avec raison qu'on a blâmé Euripide d'avoir representé Medée, qui égorgeoit ses propres enfans ; il faut avoir l'ame barbare pour pouvoir souffrir un spectacle si horrible. La cruauté qu'Ulysse exerça contre Astyanax ; les massacres que *Pyrrhus* fit des enfans de Priam, les parricides d'Atrée & de Tantale ; toutes ces actions pleines d'horreur, qui étoient si fort au goût des Anciens, ne seroient pas maintenant souffertes sur notre Theatre, & il faut les dérober aux yeux du spectateur.

Eſchyle, ni Sophocle n'y ont pas regardé de ſi prés ; ils ont repreſenté Oreſte poignardant Clytemneſtre ſa mere, ſur le Theatre : quelque ſujet qu'il eût de la haïr, il n'y a point de raiſon, qui puiſſe autoriſer un fils à commettre un parricide, & à tremper ſes mains dans le ſang de ſa propre mere. Cependant ces actions, toutes odieuſes qu'elles ſoient, ne peuvent être alterées dans leurs circonſtances principales, parce qu'elles ſont de notorieté publique, & que tout le monde ſait qu'Oreſte a effectivement tué ſa mere ; mais il faut que ce parricide ſe commette derriere le Theatre. Il ne faut pas non plus qu'Egyſthe, Amant de Clytemneſtre, ſoit maſſa-

cré à la vûë des ſpectateurs, ni de ſon Amante, pour épargner à cette Reine infortunée un ſpectacle ſi douloureux. Les filles de *Danaüs*, qui aſſaſſinent leurs maris, commettent ces maſſacres à la faveur des tenebres, dans leurs chambres, ſans que les yeux des aſſiſtans ſoient bleſſez par tant de maſſacres. C'eſt en quoi le Poëte fait paroître ſon genie, lorſquil produit dans les eſprits, les mêmes effets par de ſimples récits, que par des ſpectacles réels. Le recit que Theramene fait de la mort de ſon Maître, dans la Phedre de M. Racine, eſt ſi pathetique, & ſi touchant, que le ſpectateur eſt autant attendri par cette narration, que s'il voïoit de

ſes yeux Hippolyte trainé par ſes chevaux, & Aricie pâmée auprés du corps de ſon Amant, qui expire, & qui eſt tellement défiguré, qu'à peine le peut-elle reconnoître. Le ſpectateur ſait bon gré au Poëte, de lui épargner la vûë des corps ſanglans de ces Heros bleſſez à mort, & expirans ſur le Theatre; mais un Auteur qui ſe défie de la foibleſſe de ſon genie, & qui craint de ne ſe pas aſſez ſoutenir dans ſa narration, pour produire de grands ſentimens dans l'eſprit de ſes auditeurs, leur met ſous les yeux, des corps percez de coups, & mourans, pour les émouvoir par la vûë de ces horribles ſpectacles: Il imite en cela certains Avocats, qui man-

quant d'art & de genie pour exciter la compaſſion dans l'eſprit de leurs Juges, faiſoient peindre les malheurs de leurs Cliens, pour obtenir par ces repreſentations muettes, ce qu'ils ne croïoient pas pouvoir obtenir par la force de leurs raiſons, & de leur éloquence.

Afin qu'un evenement dont l'iſſuë doit être triſte & funeſte, faſſe tout ſon effet ſur l'eſprit du ſpectateur ; il faut que le Poëte dans les premiers Actes le rempliſſe d'eſperance, & d'une certaine joïe, que lui cauſe la proſperité de ſes Heros ; un revers qui le fait tomber tout à coup dans le malheur, excite de grands ſentimens par un retour de paſſions contraires. Il eſt encore à pro-

pos que ceux qui doivent cauſer la diſgrace du principal perſonnage, aïent été liez d'interêts avec lui, ou de ſocieté, ou d'amitié, & qu'ils ſe ſoient témoigné une confiance réciproque; le dénoüement, qui ne répond pas à ces heureux commencemens, ſurprend extrémement le ſpectateur, & cette ſurpriſe fait l'une des principales beautez de la Tragedie.

Ce n'eſt point un paradoxe, que le Poëte doit avoir plus d'égard pour la vrai-ſemblance, que pour la verité trop exacte, & trop ſcrupuleuſe. Cette maxime eſt inconteſtable: Une fauſſeté accompagnée de vrai-ſemblance, & qui ne choque point la droite raiſon, eſt préferable à une

verité incroïable. La vraiſemblance eſt fondée ſur les qualitez ordinaires, qui entrent dans le caractere des hommes. Il faut, pour faire le portrait d'un Vieillard, le peindre grondeur, de mauvaiſe humeur, d'un commerce difficile, loüant le paſſé, cenſurant tout ce que font les autres, & craignant toujours de manquer de biens pour l'avenir, quoiqu'il regorge de richeſſes. Une Amante paſſionnée n'eſtime que ce qui a du rapport à ſon amour, & ce qui le favoriſe; mépriſe ſa reputation, pourvû qu'elle puiſſe ſe ſatisfaire; ſe moque des avis qu'on lui donne, quand ils s'oppoſent à ſa paſſion; ſacrifie ſa gloire & ſa fortune pour plaire à l'objet

de ſa tendreſſe. Un homme feroce & ſanguinaire ſe repaît de ſpectacles cruels ; les plaintes, les cris, les gémiſſemens des malheureux ne ſauroient l'attendrir ; il n'eſt point touché des maux qu'il fait ſouffrir aux autres, & il goûte une joïe barbare, quand il voit les autres tomber dans de grandes infortunes.

Les qualitez naturelles, comme la condition, l'age, la fortune, la nation doivent faire agir, & parler diverſement les perſonnes, qui paroiſſent ſur la ſcene. *Brutus* ne manquoit pas de tendreſſe pour ſes enfans, cependant il les condamna à la mort, parce qu'ils avoient voulu remettre les Tarquins ſur le trône ; le zele de la Patrie l'emporta

ſur

ſur l'amour qu'un pere a naturellement pour ſes enfans. Les perſonnes de different païs ont auſſi des mœurs toutes differentes. Les ſentimens d'un Aſiatique, nourri dans la molleſſe, ne reſſemblent guéres à ceux d'un Romain endurci dans le travail, & accoutumé à une vie frugale. En changeant de fortune, pour l'ordinaire, on change auſſi de mœurs, & de ſentimens : Ceux qui ont paſſé d'une naiſſance obſcure aux premiers emplois de l'Etat, deviennent fiers & inſolens, & perſecutent les perſonnes d'une naiſſance illuſtre.

Rien n'attache plus l'eſprit du Spectateur, que la liaiſon des évenemens, qui doivent être comme enchainez les

uns aux autres; en ſorte que ce qui a precedé, produiſe naturellement ce qui ſuit. Cet enchainement d'actions & de paſſions tient toujours l'eſprit en haleine, & le fait entrer dans tous les ſentimens de l'Acteur. *Racine* a bien menagé cette liaiſon d'évenemens dans ſa Phedre. Cette Princeſſe conçoit un amour violent pour Hippolyte, fils de Theſée, ſon mari: Aprés bien des combats, elle prend enfin la réſolution de découvrir à ſon Amant une flâme ſi criminelle: Ce jeune homme, plein de vertu, bien loin de répondre à cet amour inceſtueux, eſt épouvanté d'une declaration ſi peu attenduë: L'amour de Phedre ſe change en fureur, & dans la crainte d'être

prévenuë , elle ſe hâte d'accuſer ſon Amant , & ſe réſout à le perdre par une calomnie horrible ; enfin elle ſe livre toute entiere à ſon deſeſpoir, & ſe donne à elle-même la mort qu'elle n'avoit que trop meritée. Tous ces incidens ſont parfaitement liez & enchainez les uns aux autres. Le Poëte doit avoir grand ſoin de réſerver le plus tragique pour la fin de la piece, & pour en faire le dénouëment, afin d'exciter de plus grandes paſſions dans l'ame des Auditeurs. S'il expoſe à la fin de la Tragedie deux grandes actions, l'ame partagée demeure incertaine, & ne ſait à quels ſentimens ſe fixer. C'eſt une faute que les critiques reprochent à *Euripide* dans ſon He-

cube ; les plaintes que fait cette mere infortunée, aprés avoir trouvé le corps de son fils Polydore, que le perfide Roi de Thrace avoit fait égorger, attendrissent tout le monde ; il faloit s'en tenir-là. Mais le Poëte donne le change au Spectateur, en lui representant Hecube acharnée à se vanger, & qui arrache elle-même les yeux au meurtrier de son fils. Quoique ce Roi barbare eût bien merité ce cruel traitement, cependant ce triste spectacle diminuë la douleur, que les infortunes d'Hecube avoient causée.

Une Tragedie, pour être bonne, ne doit contenir qu'une action principale, accompagnée de plusieurs incidens,

qui y ont du rapport ; de même que toutes les pieces d'une maison doivent être proportionnées les unes aux autres, pour faire un édifice parfait ; car si l'on bâtissoit des morceaux détachez, ce ne seroit pas un tout d'une architecture reguliere ; cependant on ne laisseroit pas de pouvoir s'y loger. Les divers incidens qui accompagnent l'action principale, y doivent être tellement liez, que l'on n'en puisse séparer aucun, sans alterer l'économie du sujet. Ces épisodes que l'on ajoûte à l'action principale, marquent la sterilité du genie du Poëte, qui n'a pas la force de continuër une seule action jusqu'au bout, & qui emprunte des sujets étrangers, pour remplir le

vuide de ſes ſcenes. Je ne condamne pas abſolument toutes ſortes d'épiſodes ; ils ſont même quelquefois abſolument neceſſaires, pour conduire au dénouëment de l'action principale ; comme dans la Tragedie de *Bajazet*, l'amour du Vizir *Acomat*, & d'*Atalide*, confidente de *Roxane*, ſert beaucoup à noüer l'intrigue, & fait un grand jeu de Theatre.

Le choix du ſujet, ſur lequel le Poëte entreprend de travailler, eſt fort important. Il y a des ſujets ſimples, c'eſt-à-dire, dont le Heros eſt toûjours heureux ou malheureux depuis le commencement juſqu'à la fin de la piece. Les Grecs qui aimoient à ſe lamenter, étoient bien aiſes

de voir, ſur leur Theatre, des perſonnes malheureuſes pour compatir à leur douleur, & pour donner des larmes à leurs infortunes. Des ſujets ſi uniformes ſont languiſſans ; l'ame, ſe trouvant toûjours dans la même ſituation, ſouffre une contrainte qui la gêne: on ſe laſſe enfin de pleurer toûjours, & l'on abandonne un malheureux à ſon mauvais ſort. Il faut dont choiſir un ſujet, où l'on trouve un mélange de bonne & de mauvaiſe fortune, & dont le Heros ſe croïant au comble de ſes deſirs, eſt tout à coup précipité dans un abîme de malheurs : ou qui aprés avoir été long-temps perſecuté, & accablé de diſgraces, voit ceſſer tous ſes malheurs par un re-

tour de bonne fortune. C'eſt ce qui ſurprend, & ce qui frappe le Spectateur, qui ſe trouve, dans un moment, agité par une foule de paſſions differentes. C'eſt l'effet de la *péripetie*, ou d'un évenement imprevû, qui arrive contre les apparences, & qui change la face des affaires. Il ne faut pas entaſſer ces grands évenemens les uns ſur les autres; car il n'eſt pas vrai-ſemblable, que dans l'eſpace de 24. heures, il arrive à la même perſonne des accidens, qui changent entierement la ſituation de ſa fortune.

La reconnoiſſance eſt auſſi l'un des plus grands agrémens de la Tragédie, & qui cauſe le plus de plaiſir, lorſque l'eſprit, trompé par l'équivoque d'un

d'un nom ſuppoſé, ou par quelque obſcurité embaraſſante, vient à lever ce voile, ou à développer cet embarras, qui lui cachoit la verité. Il faut que le Poëte place cette reconnoiſſance à propos, en obſervant toutes les regles de la vrai-ſemblance.

La fin des pieces dramatiques eſt d'exciter en l'ame pluſieurs paſſions tour-à-tour, la triſteſſe, la joïe, la douleur, l'eſperance, le deſeſpoir : Ces paſſions entrent dans l'ame par les yeux, & par les oreilles, par les ſpectacles, & par les récits ; lorſqu'on fait voir au ſpectateur, quelque objet pitoïable, ou qu'on lui raconte quelque Hiſtoire tragique. Le caractere des Poëtes dramatiques eſt bien different

de celui des Avocats, qui plaidoient devant les Juges de l'Areopage : Il leur étoit tres expressément défendu d'emploïer aucune figure, qui pût exciter quelque passion dans l'esprit de ces Senateurs ; on se contentoit de rapporter le fait, & d'exposer simplement les raisons qui l'appuïoient. L'emploi du Poëte est tout different ; il doit se servir de tout son esprit, & mettre en œuvre toutes les regles de son art, pour jetter le trouble dans l'ame des spectateurs, qui entrent dans tous les sentimens du Heros que l'on expose sur la scene, soit que sa destinée soit heureuse, ou malheureuse. La qualité des personnes qui souffrent, leurs vertus, leur sexe, leur age,

les dispositions de ceux qui les font souffrir, la nature des peines qu'elles endurent; tout cela peut beaucoup contribuer à exciter la compassion. *Euripide* a merveilleusement bien ménagé toutes ces circonstances dans la Tragedie d'Hecube; il fait parler à Ulysse cette Reine infortunée, qui avoit perdu ses Etats, son Mari, presque tous ses Enfans, & qui étoit prête de voir égorger à ses yeux sa fille Polyxene sur le tombeau d'Achille; il la fait parler à Ulysse, d'une maniere si touchante, qu'il n'y a point d'homme raisonnable, qui pût refuser ses larmes aux malheurs de la Mere & de la Fille. En effet Polyxene tiroit sa naissance de l'un des plus grands Rois du mon-

de, qui venoit de perdre ſon Roïaume, aprés une guerre de dix années: Cette Princeſſe n'avoit alors que ſeize ans, & paſſoit pour l'une des plus belles perſonnes de l'Aſie; on vouloit l'immoler aux Manes d'Achille, qui l'avoit tendrement aimée, & qui avoit voulu l'épouſer malgré les cabales des Grecs; & ce qui devoit redoubler encore la douleur de Polyxene, c'eſt que Pyrrhus, le propre fils d'Achille, étoit celui qui demandoit ce barbare ſacrifice, & qui la poignarda de ſa propre main, à la vûë de l'Armée, & de tous les Princes de la Grece.

Si les Heros ſe plaignent de leurs infortunes, il faut bien prendre garde qu'il ne leur échappe rien qui ſoit indigne

de leur rang & de leur caractere : Si leurs paroles ſont lugubres, & conformes à la ſituation de leur fortune, que leurs ſentimens n'aïent rien de bas ou de rampant. Il faut que leur douleur ſoit bien fondée, & cauſée par quelque grande infortune, capable d'abbattre l'ame la plus intrépide. Les deux plus grands génies de l'antiquité, *Homere*, & *Virgile*, ont manqué en ce point. Le premier repreſente Achille, qui remplit l'air de ſes cris, & qui ſe deſeſpere, non pas de la mort de ſon ami Patrocle, mais de ce que les mouches s'attachoient à ſon corps, & ſuçoient le ſang de ſes plaïes. Le pieux Enée dans l'Eneïde ſe lamente à tout propos, & jette les hauts cris

à l'approche du plus petit peril. Des sentimens si lâches, & ces allarmes continuelles ne conviennent guéres à un Heros, que les Dieux avoient destiné pour être le Fondateur du Peuple Romain.

La science des mœurs est absolument necessaire à quiconque veut entreprendre une piece dramatique, puisque les mœurs sont le principe du bonheur ou du malheur des hommes: Quoiqu'on voïe souvent des personnes vertueuses, accablées de malheurs, & des scelerats dans la prosperité: cependant comme le but de la Tragedie est d'instruire, pour détourner les hommes du vice, & pour les porter à faire des actions

vertueuſes ; le Poëte ne doit pas repreſenter la vertu toujours opprimée, ni le vice toujours impuni, ou triomphant. Qu'il ne choiſiſſe pas un homme vicieux pour le Heros de ſa piece; car l'on n'eſt que médiocrement touché de voir un méchant homme tomber dans de grands malheurs, qu'il n'a que trop meritez par ſes crimes ; ou ſi la fortune le favoriſe, on ſent un ſecret dépit de voir le vice récompenſé par de continuelles proſperitez. Si *Egiſte* & *Clytemneſtre*, aprés leurs adulteres & leurs parricides, demeuroient impunis, & s'ils poſſedoient tranquillement la couronne qu'ils vouloient uſurper, on ne pourroit s'empêcher de ſentir de l'indignation en les voïant

dans la proſperité aprés tant de forfaits.

Pour bien peindre les mœurs, il faut connoître au juſte, ce qui convient à chaque état, à l'age, au ſexe, au rang que l'on tient. Sur ce principe il ne faut pas, ſans neceſſité, repreſenter une fille vaillante, qui faſſe des actions de Heros; ni une femme ſavante qui dogmatiſe au milieu des Docteurs, ni un valet inſtruit des ſecrets de l'Etat, qui donne des leçons de la politique la plus raffinée; car quoique cela puiſſe arriver, ces exemples choquent la vrai-ſemblance ordinaire.

Si le Poëte fait le portrait d'un Tyran, il n'eſt pas neceſſaire qu'il lui attribuë toutes ſortes de vices; mais cepen-

dant qu'il y ait quelque imperfection, même dans ſes bonnes qualitez; que ſon courage ſoit cruel & féroce; ſa prudence artificieuſe; ſa complaiſance pleine de perfidie; que s'il fait des liberalitez à quelques-uns, qu'il raviſſe impunément le bien des autres; qu'il ſoit défiant, fourbe, infidele, ennemi des perſonnes de merite, dont les bonnes mœurs ſont un reproche continuel de ſes vices.

Le caractere d'un Heros eſt d'être intrepide & courageux: Le Philoſophe eſt prudent & circonſpect: Les femmes doivent être modeſtes. Il faut avoir ſoin de conſerver toujours aux gens le même caractere, c'eſt-à-dire, qu'un Heros ne ſoit pas intrepide dans

une occaſion, & lâche dans une autre; un Philoſophe prudent, & étourdi; une femme vertueuſe & coquette, ſelon les occurrences.

L'exemple eſt plus touchant ſur le Theatre, & perſuade bien mieux que les longues moralitez, qui deviennent fades & ennuïeuſes, & font languir le ſpectateur. Ce n'eſt pas que ſi l'on introduiſoit un Philoſophe ſur la ſcene, on ne lui pardonnât quelque Sentence grave & ſerieuſe, en faveur de ſon caractere, pourvû qu'il s'enonce en peu de mots, pour ne pas ſentir le déclamateur.

Si la diſpoſition du ſujet, où la verité de l'Hiſtoire ne permet pas au Poëte de recompenſer la vertu, il y faut ſup-

pléer en quelque maniere par les loüanges, que quelques perſonnages conſiderables de la Tragédie donnent publiquement aux actions vertueuſes, qui demeurent ſans récompenſe. La même regle doit être obſervée pour condamner le vice, qui demeure heureux & impuni : Il faut, au moins, le menacer de quelque grand malheur, & faire des imprécations qui témoignent qu'on le deteſte. C'eſt ce que *Sophocle* a ſagement menagé dans ſon Antigone : Tireſias annonce à Créon, que les Dieux vangeront ſur lui, & ſur toute la Maiſon Roïale, la mort de cette innocente Princeſſe, que ce Roi barbare avoit fait inhumainement maſſacrer.

Quelque méchant que ſoit un homme, il ne laiſſe pas d'avoir des ſentimens vertueux qui le retiennent, & qui le font balancer au moment qu'il délibere de commettre un crime. Il faut que le Poëte exprime, & faſſe ſentir ces incertitudes, pour faire comprendre aux ſpectateurs, que la raiſon condamne ces crimes, & que ce ſont des effets de la nature corrompuë. Il eſt bon qu'il decouvre les vicieuſes inclinations des perſonnes, qui ont des ſentimens dépravez, de peur que leur mauvais exemple ne faſſe impreſſion ſur des eſprits foibles; car le panchant naturel incline plûtôt les hommes au vice, qu'aux actions vertueuſes.

Voilà, Madame, quelques

notions, qui pouront vous donner une idée generale de la perfection de la Comedie, & vous aider à connoître celles qui ſont faites ſelon les regles de l'Art ; mais pour en être mieux inſtruite, je vous conſeille, Madame, de lire le Diſcours que le celebre M. de Corneille a fait ſur le Poëme dramatique, & qui ſe trouve dans le premier Tome de ſes ouvrages : Il examine cette matiere à fonds, ſelon les regles que les Anciens nous ont laiſſées de la pratique du Theatre, & qu'il entendoit auſſi bien qu'eux ; du moins on peut dire, ſans le flatter, que ſes Poëmes dramatiques égalent, s'ils ne ſurpaſſent pas ceux que l'antiquité a le plus admirez. Il faut avoüer que les

Anciens ſont inimitables dans les peintures qu'ils font des caracteres, des paſſions, des inclinations des hommes, & de tout ce qui dépend de la nature : Mais *Corneille* eſt allé plus loin ; il a foüillé juſques dans les replis du cœur humain, pour développer les principes des actions des hommes. Le Theatre des Anciens doit nous faire conclurre, que leurs mœurs étoient ſauvages & barbares ; ils aimoient à voir ſur la ſcene des carnages & des maſſacres : Nos mœurs ſont maintenant plus douces, plus polies, plus humaines ; nous ne pouvons voir qu'avec horreur la ſcene enſanglantée ; il faut que l'on ménage nôtre délicateſſe par des recits, qui nous apprennent le

détail de ces actions barbares, dont nous ne pouvons ſouffrir la vûë. Je crois, Madame, qu'il eſt inutile de vous en dire davantage ſur ce chapitre ; je laiſſe le reſte à vos reflexions; & vous ferez vous-même aiſément l'application des Regles que je vous envoïe.

Je ne deciderai point la queſtion que vous me propoſez, ſavoir *s'il eſt permis à une Femme de qualité d'aller à la Comedie* ? Je vous dirai ſeulement les raiſons qu'on allegue de part & d'autre ; vous en jugerez vous-même, & vous ſuivrez les avis de vôtre Directeur. Cette matiere a été agitée depuis quelques années, par des perſonnes d'un grand merite, qui n'ont rien épargné pour faire leur cauſe bon-

ne, & pour donner de la probabilité à leurs ſentimens.

Ceux qui ont de l'indulgence pour les ſpectacles, diſent qu'il en faut raiſonner comme des autres jeux, dont l'uſage n'a rien de criminel, & peut être permis, quand il eſt moderé. Les forces de l'eſprit & du corps de l'homme ſont bornées; on ne peut pas être appliqué toujours à des choſes ſerieuſes; on a beſoin de tems en tems de relâche pour reprendre ſon travail avec plus de vivacité & plus de fruit. Or les Caſuites les plus rigides & les plus auſteres ne défendent point l'uſage de certains jeux, pour le délaſſement de l'eſprit; pourquoi donc défendre les ſpectacles, quand on y aſſiſte avec toutes les précautions neceſſaires?

necessaires ? La Comedie est un assemblage de paroles & d'actions réjoüissantes, inventées pour le plaisir du spectateur, & capables de lui délasser l'esprit ; mais il faut supposer que ce qu'on voit, & ce que l'on dit au Theatre, ne passe pas les bornes d'un divertissement honnête & permis. C'est sur ce principe, que les Theologiens modernes excusent l'état des Comédiens, & soûtiennent qu'ils sont en bonne conscience, pourvû qu'ils n'abusent pas de leur emploi, & qu'ils ne disent rien d'illicite, ou de scandaleux, qui pût blesser les oreilles delicates. Ce n'est donc pas l'état des Comediens qu'il faut condamner, ni la Comedie en soi ; on ne peut condamner que l'ex-

cés, & l'abus qu'on en fait; car si tout ce que l'on voit à la Comedie, est reglé par la raison; si l'on y observe les regles d'une exacte bienséance; si dans la perfection où elle est maintenant, on pousse cette delicatesse jusqu'au scrupule, pourquoi en défendroit-on l'usage? Il est vrai que les Peres ont terriblement déclamé contre la Comedie; & que l'on trouve en plusieurs endroits, des Satires sanglantes contre les Chrétiens relâchez, qui assistoient aux Spectacles: Mais l'on peut dire que les Comedies de ce tems-là ne ressembloient guéres à celles que l'on represente aujourd'hui sur nos Theatres; c'étoient des spectacles de turpitude, où l'on n'observoit nulle

bienſéance, & où la pudeur étoit offencée par des poſtures & des repréſentations indécentes; au lieu que les Comedies d'aujourd'hui, bien loin de bleſſer les bonnes mœurs, contribuent à réformer les vices; nous l'avons connu par experience, depuis trente ans: L'air précieux avoit infecté Paris & les Provinces; on s'étoit fait un jargon ridicule & plein d'affectation, qu'on avoit toutes les peines du monde à entendre: On affectoit des manieres qui jettoient les gens hors de leur naturel, & qui les traveſtiſſoient abſolument: Toutes les raiſons qu'on apportoit pour faire ſentir le ridicule de cet air precieux, ne faiſoient que blanchir: La Comedie de

Moliere, qui exposoit à la risée du public les *Precieuses ridicules*, les ramena au bon sens; & les fit rentrer, malgré elles, dans leur naturel. Le *Tartuffe* a dévoilé les impostures des faux Devots, & revelé les mysteres des Hypocrites, qui abusoient de la Religion, & de la pieté, pour faire leur fortune aux dépens des dupes, & pour se donner impunement toutes sortes de licences. Le Public peut donc retirer quelque fruit de la Comedie, pour la reformation des mœurs, & pour se guérir de certains défauts, à quoi l'on ne sauroit remedier par une autre voïe.

Peut-être que si les Peres, qui ont fait des déclamations si fortes contre les piéces de

Theatre, eussent trouvé la Comedie, telle que nous la voïons aujourd'hui, peut-être l'eussent-ils tolerée, comme on la permet maintenant; ou du moins ils en auroient parlé avec plus de moderation; ils n'auroient pas fait des invectives si sanglantes contre le Theatre, ni défendu sous des peines si severes, d'y assister: Quelque dépravées que soient nos mœurs, si l'on joüoit maintenant les Comedies que l'on representoit du tems des Peres, il n'y auroit personne qui n'en fût scandalisé; & l'on ne trouveroit que des miserables, & des gens de la lie du peuple, qui osassent s'y montrer. Quelques paroles trop libres qui échappoient, de tems en tems, aux Comediens Italiens, &

quelques licences qu'ils se donnoient dans leurs representations, dont les personnes délicates étoient allarmées, faisoient crier contre eux le public, & les ont fait chasser sans ressource. Il ne faut donc pas s'étonner que les Peres aïent emploïé toute la force de leur eloquence & toute la vehemence de leur zele, pour décrier les pieces de Theatre; mais l'on n'en peut rien conclure, au préjudice de nôtre Comedie; parce que les choses ne sont pas égales; comme on le peut voir aisément par les termes qu'ils emploïoient dans leurs invectives. Les assemblées du Theatre sont des assemblées d'impudicité, où l'on voit tout ce qu'il y a de plus infame, où

les Comediens repreſentent tout ce qu'il y a de plus libre, avec les geſtes les plus honteux & les plus naturels ; où les femmes perdant toute pudeur, font, à la vûë de tout le monde, ce que les plus emportées oſent à peine faire dans leurs maiſons ; où les jeunes gens ſe proſtituent à toutes ſortes d'abominations; où des filles ſans pudeur donnent des leçons de libertinage à celles qui n'ont nulle connoiſſance, ni nul uſage de l'impudicité. Plus ces déclamations ſont véhémentes, moins ont-elles de force contre la Comedie moderne; non ſeulement ce n'eſt pas un Theatre, ni une école d'impudicité ; non ſeulement les Comediens n'y joüent rien

d'infame, ni avec des postures indécentes : mais même des paroles un peu libres ; des équivoques à qui l'on pourroit donner un mauvais sens, suffiroient pour faire interdire & pour faire siffler la meilleure piéce. Si nos mœurs ne sont pas plus chastes que celles des Anciens ; au moins nôtre langue est infiniment plus retenuë & plus modeste ; elle ne se permet jamais la moindre licence, semblable à ces prudes farouches, avec lesquelles on est toujours dans le respect. Il est donc aisé de voir, que les Comedies anciennes n'ont rien de commun avec les modernes, & que si les Peres les ont decriées en termes si forts & si sanglans, c'est qu'elles étoient en effet tres-criminelles;

criminelles, & tres infames: Ainsi les consequences que l'on tire des raisonnemens des Peres, portent à faux, à cause du peu de rapport qu'il y a entre les Comedies anciennes & les modernes; puisqu'alors de la liberté des paroles on passoit à celle des actions, & que l'on faisoit dépoüiller les Comediennes en plein Theatre, pour contenter la licencieuse curiosité d'un Peuple impudique. Cet usage étoit ordinaire; de sorte que le sage Caton, assistant un jour au Theatre, & étant averti, que les Romains, par le respect qu'ils portoient à son caractere, n'osoient demander que les jeunes filles & les jeunes garçons parussent tout nuds sur le Theatre; il se retira, pour

ne pas priver le peuple de ce plaiſir brutal, & pour n'être pas lui-même témoin de cette infamie, dont la gravité de Caton auroit été offenſée. Il ne faut donc nullement s'étonner, que l'on ait tant crié contre des ſpectacles, qui enſeignoient publiquement le libertinage & l'impieté; & où aprés avoir dit & fait tant de choſes contre les bonnes mœurs & contre la pudeur, on s'en prenoit à Dieu par d'horribles blaſphêmes: voilà pourquoi les Comediens dans un Concile furent condamnez comme des excommuniez & des blaſphemateurs; mais je crois que l'on ne peut, avec juſtice, ſe ſervir contre les Comediens modernes de l'autorité de ce Concile, pour

prouver que ce ſont des Excommuniez, & pour défendre aux Chrétiens, d'avoir aucun commerce avec eux, ou d'aſſiſter à leurs ſpectacles. La Comedie en elle-même, & ſéparée des circonſtances qui la rendoient vicieuſe du temps que les Peres déclamoient contre elle, peut être regardée comme une choſe purement indifferente; mais les meilleures choſes peuvent devenir criminelles par le mauvais uſage que l'on en fait: Les mêmes ſucs, & les mêmes herbes dont on compoſe d'excellens remedes, deviennent des poiſons pernicieux, quand on les apprête d'une autre maniere. Ce n'eſt donc que la corruption du cœur humain, qui peut rendre la Comedie

mauvaise : En effet à le bien prendre, elle n'est qu'un mêlange de paroles & d'actions agréables, propres à délasser l'esprit de l'homme ; & ce délassement est autant necessaire à l'esprit, que la nourriture l'est au corps : De sorte que si l'on ne trouve dans la Comedie, ni paroles, ni actions, qui soient contre les bonnes mœurs, ni qui choquent les regles d'une exacte bienséance, ce seroit une severité outrée, que de vouloir la proscrire absolument. Ceux qui se fondent sur l'autorité des Peres, ne font pas reflexion qu'ils ont déclamé avec la même vehemence contre les festins, contre le luxe des habits, contre la magnificence des bâtimens & des meubles ; cepen-

dant perſonne ne ſe fait maintenant un ſcrupule d'être bien logé, de faire bonne chere, de porter de riches étoffes, & de s'habiller ſelon ſon état, pourvû que l'on ne diſſipe pas ſon bien, & que l'uſage en ſoit innocent & moderé. Je crois que l'on peut faire le même raiſonnement ſur les Comedies, & tolerer celles, où l'on ne trouve rien ni contre la pieté, ni contre la Religion, & qui peuvent même contribuer à reformer les foibles des hommes, en les divertiſſant. En effet, ſi l'on remonte juſqu'à la ſource, la Comedie fut inventée pour reprendre plus librement les vices des principaux d'Athenes. *Ariſtophane*, qui excella en ſon Art, s'en prévalut, &

en abusa peut-être, pour exposer le pauvre Socrate à la risée des Atheniens, qui le condamnerent enfin à boire de la Ciguë, quoiqu'il fût le plus sage, & le plus homme de bien de leur Republique. La Comedie qui avoit été instituée pour corriger les vices des hommes, & pour réformer les mœurs, servit bientôt à les corrompre par l'abus que l'on en fit, & par les choses licencieuses qu'on y mêla : Mais qu'y a-t-il que les hommes ne puissent corrompre, puisqu'ils abusent de ce qu'il y a de plus saint dans la Morale & dans la Religion, pour favoriser leur libertinage & leurs erreurs ? La Comedie a été inventée pour rendre le vice odieux, & pour faire ai-

mer la vertu ; pour contenir les méchans par la terreur des ſupplices ; pour porter les hommes à la vertu, par l'eſperance de la gloire, & des récompenſes qui y ſont attachées. Il n'y a rien qui ne ſoit loüable dans cette inſtitution: Et ſi l'on a fait dans la ſuite, des Comedies pernicieuſes, & qui bleſſoient directement les regles de l'honnêteté, il faut s'en prendre aux Comediens, qui ont abuſé de leur profeſſion ; comme il faudroit punir un Medecin, qui ne ſe ſerviroit des regles de ſon Art, que pour compoſer des poiſons. C'eſt peut-être pour cela que les Comediens, dans le Digeſte de Juſtinien, ſont traitez comme des infames, à cauſe qu'ils abuſoient de

leur profession pour corrompre les bonnes mœurs, par les infamies qu'ils méloient dans leurs pieces, & par les postures honteuses, qui accompagnoient leurs Réprésentations; mais puisque l'on ne peut rien reprocher de semblable ni à la Comedie, ni aux Comediens modernes, on ne doit pas regarder leur état, des mêmes yeux, qu'on le regardoit au temps de Justinien; car les Comediens vivent en honnêtes gens; ils sont soufferts & estimez des plus grands Seigneurs de la Cour, qui les admettent à leurs tables, à leur jeu, dans leurs parties de plaisir; les pieces qu'ils donnent au public, sont châtiées, tous les sentimens en sont beaux, & portant plûtôt à la

vertu, qu'au vice & au libertinage. Que ſi l'on trouve quelques Canons de Conciles, & quelques anciens Rituels, qui défendent d'adminiſtrer les Sacremens aux Comediens, ces Canons & ces Rituels ne cenſurent que les Comediens ſcandaleux, qui repreſentoient des Comedies infames avec des poſtures indécentes.

Voilà, Madame, à peu prés les raiſons dont ceux qui traitent la Comedie avec plus d'indulgence, & qui veulent qu'on lui faſſe grace, appuïent leur ſentiment; mais les Cenſeurs des Spectacles ſont intraitables, & n'entendent point raillerie; ils crient, ils tonnent contre les Comedies & les Comediens, & les dam-

nent ſans miſericorde. Ils les accablent d'une foule de paſſages tirez des Conciles & des Peres, & même de la ſainte-Ecriture, qui ſont autant d'anathêmes lancez contre la Comedie ; car ils la regardent comme une occaſion prochaine du peché, puiſqu'on y trouve tout ce qui peut plaire aux yeux, charmer les oreilles, & ſeduire le cœur ; en effet, diſent-ils, le but des Comediens eſt d'émouvoir les ſpectateurs, pour les faire entrer dans toutes les paſſions qu'ils répreſentent, & dont les ames foibles ſe laiſſent aiſément ſurprendre. Les Cenſeurs de la Comedie diſent qu'elle a commencé par la ſuperſtition, qu'elle a été raffinée par le plaiſir, & maintenuë par la

politique. Le Poëme dramatique a tiré ſon origine des recits, qui ſe faiſoient à la loüange des Dieux, & il ſe reſſent toujours un peu de cette ſuperſtitieuſe origine. La Dance, compagne ordinaire des ſpectacles, vient à peu prés de la même ſource : d'abord elle étoit toute naturelle, & telle qu'elle s'eſt conſervée parmi le petit peuple ; mais comme l'on raffine toujours, on en fit un art, & on y mêla une infinité de pas tres ſubtils, & d'agrémens, qui ne purent être pratiquez que par un fort petit nombre de gens ; & qui ne contribuent pas peu à amollir & à corrompre le cœur par les poſtures qui font la principale beauté de la Dance.

Si les Peres ont tant déclamé contre les ſpectacles de leur temps, ce n'eſt pas préciſément à cauſe qu'on y commettoit des idolatries ; mais c'eſt à cauſe que l'on n'y parloit que des faux Dieux ; & que tout s'y reſſentoit de la fauſſe Religion des Païens; ce qui ſe pratique encore aujourd'hui en pluſieurs pieces de Theatre, comme dans l'*Amphytrion*, où Jupiter & Mercure ſe cachent ſous des figures humaines, pour commettre un adultere.

Il n'eſt pas neceſſaire pour condamner les Comédies, qu'elles ſoient deshonnêtes, & remplies de ſentimens ſuperſtitieux ; tout ce qui les accompagne ; la magnificence du ſpectacle, la maniere mon-

daine, les ajuſtemens des Comediennes, la compagnie qui s'y trouve, la peinture des paſſions que l'on tâche d'inſpirer à tous les ſpectateurs, les impreſſions que ces objets laiſſent dans l'eſprit & dans le cœur des jeunes-gens ; tout cela ſuffit pour rendre l'uſage de la Comedie tres criminel. Les Lacédémoniens, qui ſe piquoient d'une morale ſi auſtere, ne voulurent jamais laiſſer introduire dans leur Republique l'uſage de la Comedie, de peur qu'elle n'amollît les courages, & qu'elle n'alterât la pureté des mœurs. Solon diſoit à ce propos, que ſi l'on ſouffroit la fauſſeté dans les ſpectacles, on la verroit bientôt s'inſinuer dans les ſocietez, & dans les affaires les plus ſerieuſes.

On obligeoit les Comediens qui vouloient embraſſer la Foi chrétienne, de renoncer à leur métier; & ſi aprés avoir reçû le Baptême, ils reprenoient l'exercice de la Comedie, on les excommunioit, & on les retranchoit du nombre & de la ſocieté des Fideles. On regardoit les Comediens comme des infames; & ils n'étoient pas même reçûs à former des accuſations. *Saint Loüis*, plein de zele pour la veritable pieté, chaſſa de ſon Roïaume tous les Comediens, comme gens pernicieux & capables de corrompre les bonnes mœurs de ſes Sujets. S'il y a eu des tems, où les Docteurs, & même les Saints ont toleré, ou approuvé la Comedie, c'eſt qu'elle étoit alors ſi ſimple, ſi

informe & ſi groſſiere, qu'il faloit plutôt craindre de s'ennuïer, que d'y trouver trop de plaiſir. La Comedie, comme la Peinture, a éprouvé diverſes viciſſitudes ; on a vû des ſiecles, où les Peintres étoient ſi ignorans & ſi groſſiers, qu'aprés avoir achevé leur ouvrage, ils étoient contraints d'écrire au haut du Tableau, *Ceci eſt un homme* ; *Ceci eſt un cheval* ; afin qu'on les pût diſtinguer, tant leurs figures étoient mal deſſinées: De même la Comedie dans de certains tems, ne conſiſtoit qu'en de ſimples recits, dont les ſujets étoient pris de la vie, ou du martyre de quelque Saint : Ces recits étoient dénuez d'ornemens, ſans être ſoutenus de décorations, ni

de la magnificence des habits, dont les Comediens ont accoutumé de se parer maintenant. Les Auteurs de ces Comedies n'avoient nul goût de la Fiction, de la Fable, de la Versification ; on ne se paroit point pour aller à ces sortes d'Assemblées ; les Dames n'empruntoient point le secours de l'art, ni des ajustemens, pour relever l'éclat de leur beauté, & pour paroître avec tous leurs avantages, comme elles font aujourd'hui: Ainsi il ne faut pas s'étonner, que les Directeurs & les Docteurs de ce tems-là aïent toleré des spectacles, qui n'étoient nullement capables d'exciter les passions dans ceux qui y assistoient. Les choses ne demeurerent pas long-tems dans cet

cet état de ſimplicité & de groſſiereté ; à meſure que les pieces de Theatre commencerent à ſe polir & à ſe perfectionner, elles commencerent auſſi à devenir plus dangereuſes, par la peinture des paſſions que l'on introduiſit dans les pieces de Theatre, qui n'ont point d'autre but, que d'exciter un plaiſir ſenſuel dans l'ame des ſpectateurs, & de dreſſer des piéges à la pudeur. Voilà pourquoi pluſieurs Docteurs qui ne ſont pas même les plus ſeveres, décident, qu'on ne peut aſſiſter, ſans peché mortel, aux Comedies, tellesqu'on les repreſente aujourd'hui, par le peril où l'on s'expoſe : Car quoique l'on en ait retranché les groſſieres équivoques, & tout

ce qu'il y avoit de trop libre dans les anciennes Comedies; & que les Modernes ſoient plus délicates & plus fines, elles n'en ſont pas pour cela moins dangereuſes, parce qu'elles ſont remplies de ſentimens capables d'attendrir le cœur, & d'inſpirer toutes les autres paſſions; ſans parler de l'action, des décorations, de la compagnie, qui ne ſont pas d'un mediocre ſecours pour ſeduire le cœur. Quoique l'amour que l'on dépeint ſur le Theatre, ait ſouvent une bonne fin, cela n'empêche pas qu'il ne faſſe de fort mauvais effets; car il eſt toujours exceſſif & outré; & que les témoignages paſſionnez d'un amour même legitime, bleſſent l'imagination des per-

ſonnes un peu ſuſceptibles.

Si les Princes & les Magiſtrats tolerent la Comedie par une eſpece de politique, on ne doit pas conclure pour cela, qu'elle ſoit permiſe devant Dieu; on tolere dans les Etats & dans les Republiques bien d'autres deſordres, à quoi il ſeroit peut-être trop dangereux de remedier. Voilà pourquoi les Loix politiques laiſſent beaucoup de pechez impunis, parce qu'elles ne peuvent les empêcher: Mais cette tolerance ne prouve nullement, que ce ne ſoient pas des pechez. Les Loix civiles ne puniſſent que les crimes qui ſont contraires à la ſocieté humaine; les faux témoignages, les vols, les aſſaſſinats, les blaſphêmes, les impietez pu-

bliques, & d'autres crimes scandaleux : Si l'on permet de certaines choses, qui sont visiblement mauvaises, c'est pour empêcher que les hommes ne s'abandonnent à de plus grands dereglemens ; mais la complaisance des Magistrats ne dispense pas de la Loi de Dieu, qui condamne tout ce qui porte au peché : Or il est visible que la Comedie, & ce qui l'accompagne, augmente la corruption de la nature, rend l'homme plus sensuel, & le porte insensiblement à l'oubli de Dieu. Les dances, la symphonie, les spectacles, les vers tendres & passionnez n'inspirent que des sentimens profanes, & directement opposez aux maximes de la Morale Chrétienne,

puiſque le but de la Comedie, & la principale intention des Comediens eſt de donner du plaiſir en remuant les paſſions, & principalement celle de l'amour ; car c'eſt celle qui regne davantage dans les Comedies ordinaires. Ceux qui ſe vantent d'aller à la Comedie & d'en ſortir, ſans ſentir de mauvaiſes impreſſions, ne la juſtifient pas pour cela ; c'eſt qu'ils ont déja le cœur & l'imagination gâtez ; la Comedie ne fait autre choſe, que de les entretenir dans leurs mauvaiſes habitudes.

Ce ſont, Madame, à peu prés les raiſons, dont ſe ſervent ceux qui veulent que l'on banniſſe la Comedie, parce que c'eſt une école dangereuſe, où la verité & les bonnes

mœurs ſe corrompent ; où tout ce que l'on voit & tout ce que l'on entend, conduit au relâchement & au libertinage ; où l'amour & toutes les autres paſſions ſe gliſſent par les yeux & par les oreilles. Ces ennemis déclarez des ſpectacles, veulent que l'on s'en tienne aux déciſions des Conciles, qui ont ſouvent fulminé contre les Comedies. Le Concile d'Elvire declare formellement, que ſi les Comediens veulent embraſſer la Foi chrétienne, il faut qu'ils renoncent auparavant à leur métier ; & s'ils le reprennent aprés leur Baptême, qu'ils ſoient chaſſez & retranchez de l'Egliſe. Le Concile d'Arles excommunie les Comediens, tandis qu'ils ſeront dans

l'exercice de leur métier. Il eſt défendu dans le Concile de Carthage, à tous Laïques, d'aſſiſter aux ſpectacles: Les ſentimens des Peres de l'Egliſe ſont conformes aux déciſions des Conciles; & ils ont tous parlé avec de grandes exagerations contre la Comedie, & contre ceux qui y aſſiſtoient. Les partiſans de la Comedie avoüent de bonne foi, que les Peres & les Conciles ſe ſont oppoſez, autant qu'ils ont pû, à ces Repreſentations profanes, où le peuple couroit avec tant d'avidité; mais ils prétendent que l'on n'en peut rien conclure au préjudice de la Comedie moderne, où l'on obſerve toutes les bienſéances dans la derniere rigueur, & d'où l'on a

banni abſolument toutes les libertez, & toutes les obſcenitez de l'ancien Theatre : Ils diſent que non ſeulement la Comedie d'aujourd'hui n'eſt pas une mauvaiſe école ; mais qu'elle peut même contribuer à reformer les mœurs, en expoſant à la cenſure & à la riſée, les vices & les foibles des hommes ; ces peintures ſatiriques font ſouvent plus d'impreſſion ſur leur eſprit, que ne feroient des exhortations plus ſerieuſes ; car s'ils veulent bien être vicieux, ils ne veulent point être ridicules. Je vous laiſſe, Madame, le choix du parti que vous avez à prendre, aprés avoir examiné toutes les raiſons de part & d'autre. Il ſeroit inutile de vous dire plus nettement ce que je

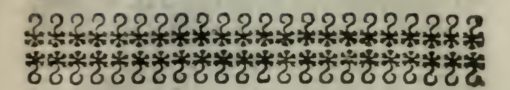
penſe ſur cette matiere ; mon ſuffrage n'eſt pas d'un grand poids, & je n'aime pas à décider : Mais ſi vous vouliez abſolument, Madame, que je vous en parle ſelon mon cœur, je crois que les Chrétiens ſont obligez de s'abſtenir du Theatre, comme de bien d'autres plaiſirs : Il faut apporter tant de précautions pour conſerver ſon innocence, que le plus ſeur eſt d'y renoncer entierement. La premiere fois que j'aurai l'honneur de vous voir, quand je ſerai de retour à Paris, nous pourrons remettre cette matiere en deliberation, ſi vous n'êtes point rebutée d'une Lettre

si longue & si seche. Je suis avec un tres-profond respect,

MADAME,

Vôtre tres humble & tres obéïssant serviteur, l'Abbé de BELLEGARDE.

FIN.



# TABLE DES MATIERES.

## A

B.

## C.

## D.

## F.

## G.

## H.

M.

N.



O.

P.

R.

X.



Y.



Z.



*Fin de la Table des Matieres.*

HE

colatin

collatin

ma

No 1





